



# LIBRARIES

UNIVERSITY OF WISCONSIN-MADISON

## Jeunesse : roman.

Jouve, Marguerite

Paris: Ernest Flammarion, Éditeur, 1934

<https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/6UWVUHALRIQCU86>

<http://rightsstatements.org/vocab/UND/1.0/>

The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

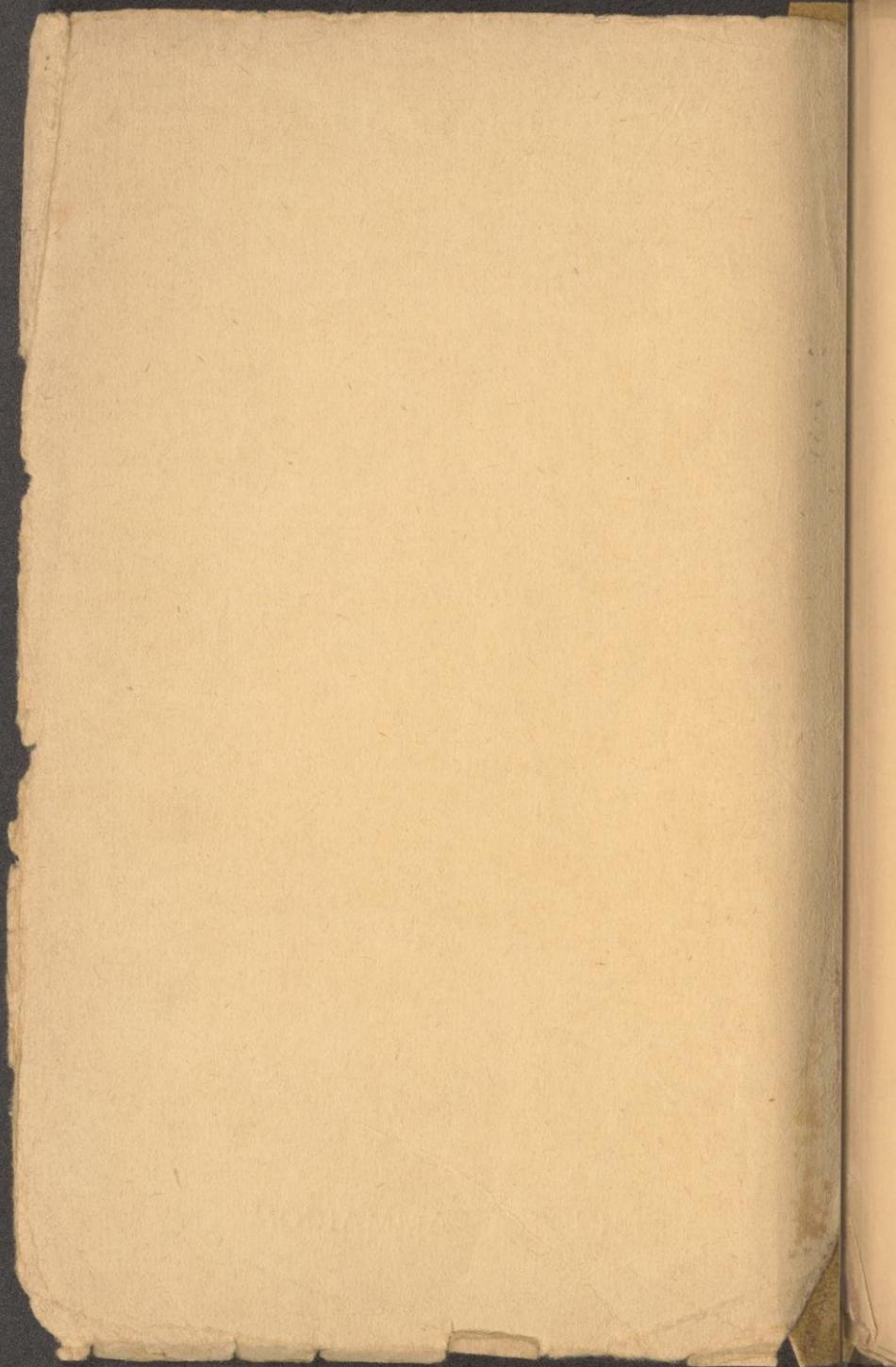
MARGUERITE JOUVE

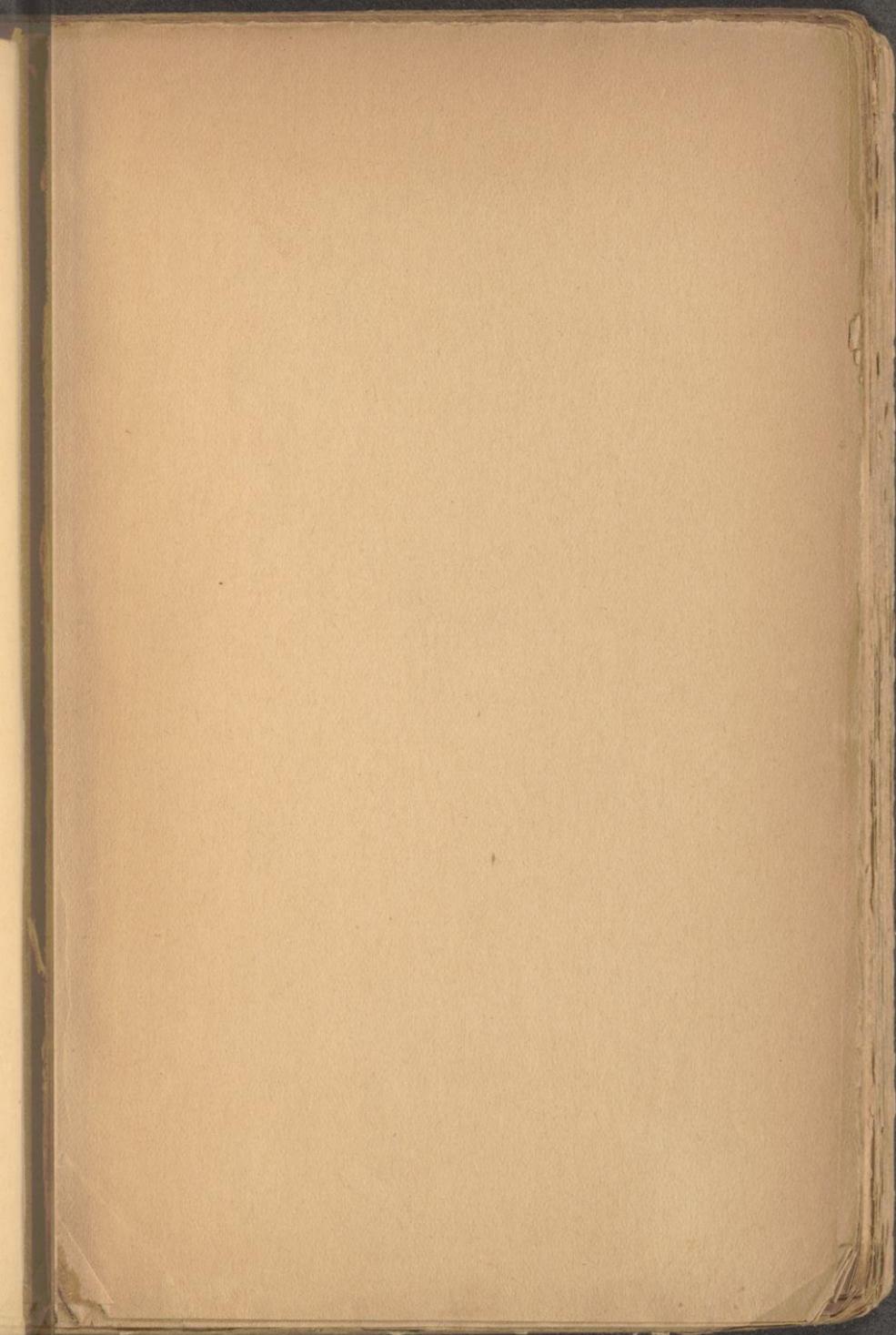
---

# Jeunesse

ROMAN

ERNEST FLAMMARION





Pre

Silic

ce de

perin

Monsieur et Madame  
Fritz Brupbacher  
Sillierg et tres chers amis,  
ce livre fleur des années d'une  
periode pathétique.

Jeunesse

tres affectueusement

Marguerite

29 juin 1934

*Il a été tiré de cet ouvrage  
dix exemplaires sur papier pur fil Outhenin Chalandre  
numérotés de 1 à 10.*

---

DU MÊME AUTEUR

---

*Chez d'autres éditeurs :*

ROMANS

LE MALÉFICE.

NOCTURNES. (*Prix Minerva*)

HISTOIRE

LA VIE HÉRÉTIQUE DE BERNARD DÉLICIEUX.

MARGUERITE JOUVE

---

# Jeunesse

ROMAN

« Nu je suis sorti du sein de ma mère,  
et nu j'y retournerai... »

(Livre de Job.)

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous les pays.  
Copyright 1934,  
by ERNEST FLAMMARION.

Rare  
LAN

M  
mat  
ju  
plus  
ou e  
du l  
ceur  
des  
que  
cha  
par  
con  
U  
par  
ces  
lang  
fini

Rare Books  
LANG 562

# Jeunesse

---

## CHAPITRE PREMIER

Marc n'avait jamais pu oublier cette aube d'un matin de Pâques sur Paris.

Jusqu'à son dernier soir, et jusque parmi les plus célèbres paysages du monde : sur l'Acropole, ou dans le golfe de Naples, ou près des chutes du Niagara, il lui faudrait se souvenir de la douceur particulière de cet air, de la densité fondante des pierres, et de ce sommeil de la grande ville que berçaient le bras liquide du fleuve et des chants d'oiseaux. Tout cela, oui, et aussi leurs paroles ou leurs silences qu'un même visage comblait.

Un matin de Pâques, savez-vous, non point parmi les boîtes nocturnes du Montparnasse ou ces bistros des Halles où l'on s'en va manger, languissamment, une soupe à l'oignon, la fête finie ; mais parmi ce désert pétrifié et asphalté qui

chemine le long de la Seine, fleuri de réverbères mélancoliques et d'arbres enchaînés. Non, sans doute n'eût-il jamais aimé les quais comme il les aimait, s'il ne les avait vus à cette heure, vidés de leur foule, de leur bruit, grisâtres et dorés, spiritualisés par le jour pâle, si paresseux desservants de palais endormis.

La gare des Invalides n'attendait plus de trains avant longtemps et elle formait un énorme pâté, frémissant encore des trépidations anciennes, que surmontait une horloge débonnaire et blafarde telle une lune. Le ministère des Affaires étrangères et, plus loin, le Musée de la Légion d'honneur, et, ailleurs, l'Institut avec son dôme, tout cela, touché par une baguette magique, montrait une face rêveuse et douce derrière laquelle devaient se brasser des légendes. Et, sur l'autre berge, le Louvre et le long jardin des Tuileries soudain mystérieux et hanté comme une forêt de Brocéliande ; et partout les ponts, ces traits d'union nonchalants d'un songe à un autre songe, arqués comme des dos de chats, pattus comme des araignées, presque transparents semblaient-ils, souplement rigides, et parure de ce bras liquide et fuyant au creux duquel, l'énorme bête, exorcisée de sa hargne, souriait son sommeil d'enfant.

Et Hans dit :

— Voyez, nous sommes seuls.

Et Marc éleva un doigt vers les arbres :

— Les oiseaux, souffla-t-il tout bas.

Car il y avait des oiseaux pour gazouiller. O printemps, sur la ville offerte ! Aucun chant, non, mais un fouillis de cris minuscules, un babillage incohérent et ravi. Les branches immobiles montraient avec sérieux des bourgeons et de petites feuilles. Une péniche amarrée contre la berge clignait amicalement son œil vert. Et Hans dit :

— Une péniche...

Il n'y avait pas de brume, pas de bruit. Eux-mêmes, avec leurs chaussures de crêpe, marchaient du pas silencieux des ombres. Parfois, deux agents cyclistes accouplés faisaient entendre le crissement de leurs pneus et les dévisageaient avec bienveillance. Eux cheminaient toujours, sur une rive, puis sur une autre, attentifs à la minutieuse éclosion des choses. Une clarté laiteuse flottait, amortissant chaque angle, une clarté d'offrande et d'acceptation telle qu'à la fendre, de ce pas glissé, on se sentait très riche et tout-puissant.

— Voyez, dit Marc, ne croirait-on pas que Paris nous appartient ? Oh ! savez-vous, il suffirait d'oser tendre la main pour le prendre. Cette énorme ville, si féroce, pourtant...

Hans hocha le front.

— Il vient certainement de sortir de terre, tout neuf, vierge et innocent et nous pourrions y organiser des fêtes à notre guise. Nous meublerions des palais de choses inouïes pour y célébrer des princesses...

Et Marc comprit qu'il pensait à Dora.

Une paire d'agents les ayant avisés les interpella sur un mode badin. Un taxi traversa la Seine, fut, avec son feu arrière, une luciole que le boulevard Saint-Michel dévora. Ils regardèrent les arc-boutants de Notre-Dame, s'accordèrent à les trouver fantastiquement pareils à de gros doigts d'avare crispés sur une cassette, puis, sans se consulter, ils tournèrent en direction de la Concorde.

Non, Marc ne pourrait pas oublier, non plus, le visage de son ami, tel qu'il se découpait sur cette aube.

Un visage busqué et mince avec cette patine ambrée que prennent les blonds vivant au grand air. Tous deux allaient nu-tête, mais les cheveux de Hans bouclaient et, coupés court, arrondissaient en l'adoucissant la forme de la nuque. Avec sa bouche sensuelle et son regard net, avec sa stricte coiffure, cette pomme d'Adam qui saillait entre le col bas et le menton fortement dessiné, il faisait penser à ces jeunes hommes virils et graves, comme aimaient à les peindre Holbein le Jeune ou le Titien.

C'était un Autrichien du Tyrol, un montagnard à la carrure harmonieuse et solide, au pas balancé, avec quelque chose de rustique qui le privait peut-être d'élégance, mais revêtait sa beauté d'un caractère en quelque sorte classique et essentiel. C'était aussi un musicien. Venu à Paris pour y chercher la gloire avec ses notes comme Marc

pour y chercher la gloire avec ses écrits, le hasard les avait mis un soir en présence. Et comme leur jeune ambition, leur jeune science et leur jeune sérieux s'accordaient, ils s'aimaient et depuis deux ans se voyaient sans cesse.

Ils vivaient à l'écart, dédaigneux des coteries et des parlotes, satisfaisant par de longues marches leur commun amour de la vie nocturne, et par des discussions interminables leur besoin d'expansion. Mais tous deux taciturnes et jaloux d'une certaine solitude intérieure, ils se taisaient aussi très souvent, n'interrompant d'interminables silences que par une remarque jetée soudain, par un mot qui semblait dit au hasard comme lorsque Hans avait murmuré : « Une péniche... », mais dont l'autre savait tout de suite à quel climat intérieur il appartenait et quel était l'enchaînement d'idées qui gravitait autour de lui.

Ainsi Hans, nommant la péniche, avait pensé à Amsterdam où il avait vécu six mois, autrefois, et dont les canaux et les chalands assoupis hantaient sa mémoire. Et, parlant de princesse, il avait songé à Dora.

Dora ! Marc savait qu'un jour il lui montrerait Paris avec toutes ses merveilles : avec sa face turbulente et cruelle des heures de plein jour ; avec sa face embrumée, équivoque et pensive des crépuscules d'hiver ; avec son sourire enchanté de songe des aubes printanières. Il savait qu'elle viendrait bientôt, avec sa grâce d'oiseau des îles,

son petit visage doré, ses caprices mystérieux et puerils. Il sourit.

— Dès que l'on est seulement plus de trois il n'y a plus d'agrément possible, dit Hans tout soudain. Voyez ce soir, avec Worokowsky, c'était bien et maintenant c'est mieux encore ; mais l'autre jour avec Otto, Samuel et tous les Rubflayer, bon Dieu, quelle foire !...

— Oui, ou seul ou à deux. A quatre déjà la foule commence. Mais trois est tout de même acceptable. C'est un chiffre sacré d'ailleurs : songez à la Sainte Trinité...

Et il rit, regardant son camarade de biais car vraiment ils étaient trois, l'ombre de Dora au milieu d'eux.

— C'est merveilleux, soupira Marc saisissant le bras de son ami.

— Merveilleux, affirma l'autre, en l'honneur du matin, de son compagnon et de lui-même.

Ils avaient dîné chez Worokowsky, dans son atelier. L'un avait apporté une langouste froide, l'autre un poulet rôti, le troisième fournissait du vin blanc en masse et un flacon de vodka. Leur hôte fit aussi du café maure et déterra dans le fin fond d'une malle un reliquat de cigarettes égyptiennes qu'il avait rapportées du Caire en même temps que son service à moka.

Tout au long des murs pendaient des tableaux, des esquisses, des bouts d'étoffes ramassés au cours de pérégrinations sans nombre. Dans un

coin une icône, sur le divan-lit un tapis de Tlemcen, partout de la poussière ; un chevalet présentait une nature morte inachevée : des huîtres sur un immense plat de faïence crème. Du côté droit de la porte, un paravent isolait un angle de l'atelier et le convertissait en cuisine, laquelle se composait exclusivement d'un réchaud à gaz et d'un balai.

On se sépara passé deux heures du matin, une fois la dernière bouteille vidée, après avoir développé un parallèle interminable entre chacun des arts que cultivait chaque convive. Entre le romantisme, le classicisme, et tous les « ismes » actuellement en cours, on s'était démené vaillamment. Puis, d'une ardeur belliqueuse, on démolit successivement Picasso, Debussy et Morand ; puis on ne sut plus qui mettre à leur place. Worokowsky affirma que Toulouse-Lautrec, avec tout son génie, était une manière de tréponème pâle dont tout peintre devait s'efforcer de protéger son talent ; Hans prétendit que Wagner était l'incarnation la plus bouffonne et boursouflée de la lamentable époque wilhelminienne. Là-dessus, Marc fit une conférence pour prouver comme quoi Racine avait empoisonné sa maîtresse, et récita une bonne moitié du rôle de Phèdre. Puis, sans qu'on sût jamais pourquoi, il jeta dans la mêlée le nom de Jeanne d'Arc et celui de Napoléon. Alors la conversation dériva vers le bellicisme et le pacifisme, s'épuisa à donner une définition de l'héroïsme ; après quoi,

s'étant attardée à Genève, elle échoua en plein dans les doctrines moscoutaires. Worokowsky qui s'était battu dans l'armée blanche se mit à parler du colonel Markow et de la « campagne des glaces », et conta de sa voix douce un nombre incroyable d'atrocités. Alors on s'aperçut qu'aucun parti politique ne méritait qu'on lui sacrifîât deux heures de son temps. Et là-dessus, on se sépara sans phrases, Hans criant de la rue, au peintre qui lui répondait de sa fenêtre, une dernière remarque sur son tableau en cours.

— ...des huîtres merveilleusement incontestables, un morceau éblouissant, mon vieux.

Pendant, à mesure que l'air frais décongestionnait leur tête, les jeunes gens avaient ralenti le pas, espacé leurs répliques. Pendant ce temps, et à la faveur d'un arrêt au Dôme pour y reconforter un camarade qu'un trop grand nombre de cocktails avait plongé dans les profondeurs d'un chagrin métaphysique, la nuit s'était retirée et le jour s'insinuait lentement dans la ville.

En arrivant sur les quais, ils avaient encore trouvé quelques étoiles attardées, maintenant éteintes, car seul le croissant d'argent de la lune s'obstinait, tout pâle dans l'immense blancheur accrue. Mais, lorsqu'ils débouchèrent sur la Concorde, à l'est, une tache rose qui, petit à petit, se fondit dans le ciel comme étalée par une gigantesque estompe, marqua le point où le soleil allait bientôt surgir.

L'immense place, frappée de léthargie, étalait ses larges refuges, son enchevêtrement de passages que l'on ne traverse en plein jour qu'en tremblant. Maintenant, on pouvait passer bien au milieu, siffloter entre ses dents, s'arrêter, la nuque en arrière, pour invectiver la lune têtue ; on pouvait se pencher sur la vasque des fontaines, étudier sur le socle de l'obélisque le schéma de sa mise en place ou, plus exactement, on le pourrait dans un quart d'heure, quand le soleil serait venu. Les chevaux de Marly se cabraient avec acharnement pour saluer la naissance de cette avenue royale qui escaladait, d'une pente insensible, le socle géant où s'érigeait l'Arc de Triomphe. Les dames personnifiant les grandes villes de France sommeillaient avec majesté, sans ôter leur couronne, sans friper leur robe, et l'on voyait à distance, d'un côté la Madeleine, de l'autre le Palais-Bourbon, que l'indulgence générale, en cette minute, haussait jusqu'à la dignité de temples grecs. Et tout cela, comme le ministère de la Marine, comme l'hôtel Crillon, avait cet aspect arbitraire, mystérieux et désaffecté, que l'on retrouve dans ces poèmes somnambuliques que sont les tableaux de Chirico.

Marc s'arrêta, appuyé de la main contre une fontaine.

— Sincèrement, Hans, croyez-vous qu'il y ait une ville au monde plus belle que Paris ?

L'interpellé qui ne connaissait que Vienne et

Amsterdam, en plus de quelques menues cités autrichiennes, affirma sévèrement :

— Il n'en existe pas.

Toujours il parlait ainsi, d'une façon sérieuse et un peu saccadée qui, la première fois, pouvait sembler agressive. Puis, à moins qu'il n'eût juré de mettre le nouveau venu en fuite, ce qui lui arrivait souvent, car il était sauvage et difficile, on s'apercevait que d'infinies possibilités de dévouement et de tendresse — et même une réserve de gaité puérile, bien qu'intermittente — se cachait sous cette carapace dentue.

Une voiture scintillante de nickel, au chauffeur d'ébène, fier comme un roi mage, glissa tout près d'eux, avec son chargement de perles et de smokings.

— Comme ils sont pauvres ! dit Hans, accompagnant du geste l'Hispano.

Ils sourirent ensemble et gonflèrent leur jeune torse.

— La vraie richesse, poursuivit-il, on ne la compte pas en or ni en bijoux, on ne la place pas en banque. Liszt qui mourut laissant sept mouchoirs était infiniment riche, savez-vous. De même Holderling le fou, qui savait écouter les dieux.

— Oui, et nous aussi nous sommes riches qui, seuls dans tout Paris, avons pu disposer de cette aube fabuleuse. En somme on pourrait être tellement heureux si l'on savait situer nettement son bonheur hors des choses contingentes et sentimen-

tales. Aussi longtemps que nous vivrons, vivra aussi cette ville, et d'autres lieux aussi beaux ; il y aura toujours des matins et des soirs, du vin et des poètes. Avec quelques camarades choisis, avec notre art et les filles, que nous faut-il de plus ?

Hans qui ne savait pas plaisanter des choses de la chair rit faiblement, puis il leva les yeux vers son ami et soudain, tous deux détournèrent la tête, car ils venaient de penser à Dora.

— Vous oubliez la gloire, fit le musicien avec ironie.

— La gloire, oui..., ne raillez pas mon ambition, Hans ; est-ce que vous ne bondiriez pas de joie si demain l'on mettait à votre disposition la salle Pleyel et que cinq mille personnes vinsent vous applaudir ? La gloire est d'ailleurs une chose aussi relative que la richesse. Je n'ai jamais soupiré après un bel enterrement ; je voudrais m'en aller comme Li-Taï-Po : un soir, il ramassa son bâton, son manteau et s'éloigna sur la grand'route. On ne l'a plus jamais revu.

— Peut-être marche-t-il encore avec la lune qui l'accompagne et son ombre qui le suit, comme dans son poème. Regardez bien, Marc, nous allons sans doute le voir surgir sur la Concorde.

Mais ce fut un taxi qui surgit — d'on ne sait où — et proposa aux jeunes gens de les reconduire.

Le soleil avait enfin paru et déjà le sourire de

la ville durcissait ; bientôt un autobus allait descendre à grand fracas ; bientôt les bruits allaient se lever un à un, essayer leur voix ; bientôt les métros, sous terre, commenceraient leur course hagarde et soufflante. Mais un peu de paix s'appesantirait encore parce que c'était Pâques et que, dans sa mansarde, la légendaire Jenny pourrait dormir longtemps entre son pot de réséda et son serin — je veux dire entre son phonographe et sa poupée de son. Et parce que c'était Pâques, les cloches sonneraient...

Et lorsque la première se fit entendre, Hans dit :

— Les cloches...

Il songeait à ses montagnes natales, où elles vont d'une course aérienne saluer chaque sommet.

— Chez moi, commença-t-il...

— Pas de chauvinisme, Hans. Vous prétendez à l'internationalisme, à l'indifférence patriotique, et c'est pour célébrer les fastes de votre pays avec l'entêtement radoteur d'un capitaine de zouaves en retraite. Au lieu de ressasser comment les cloches sonnent, chez vous — et elles ne sont pas coulées en or, que je sache ? — vous feriez mieux de vous en inspirer pour composer, je ne sais pas, moi... une fanfare. Si j'étais musicien, il me semble que j'adorerais écrire pour les trompettes, les cors et les bois. Pour tout dire, en lui-même, le miaulement du violon me lève le cœur...

— Je pense que vous n'oublierez pas non plus

la batterie et les cymbales. Il y a en vous quelque chose de belliqueux, un petit amour du sang, oui, qui doit nécessairement rechercher tous les instruments à l'accent guerrier. Pour moi, je n'écris pas une fanfare, vous le savez. A peine un trio, avec un damné violon, justement.

— Quelque chose de pathétique, j'en suis sûr.

Hans agita la tête d'un air ennuyé :

— Croyez-vous que ce soit un jeu, la musique, que l'on arrange les notes comme les cartes, pour une partie de belotte ? Si je ne m'engage pas moi-même dans ma musique, qu'y mettrais-je ? de la rhétorique ? des mathématiques ?... Je ne suis pas un algébriste ni un acrobate.

— Aussi mettez-vous dans ce fameux trio tout votre honnête cœur tyrolien... mais blague à part, Hans, quand donc y aura-t-il moyen de l'entendre ?

— Je ne sais pas, il est presque fini... Peut-être pourra-t-on le jouer à Paris ; je voudrais que ce fût en octobre. En octobre ou novembre, rectifia-t-il en baissant les yeux.

Or, c'était durant l'un de ces mois que Dora devait venir.

Maintenant les jeunes gens cheminaient au long de la rue Royale. La vie, de toutes parts, renaissait et accélérail, de minute en minute, le rythme de son réveil.

— Oui, fit Marc, pensivement, en octobre ou en novembre. C'est une bonne saison. Novembre sur-

tout. Je voudrais que vous ayez un gros succès. Peut-on gagner de l'argent avec cela ?

— Oh ! Vous en avez de bonnes ! Gagnez-vous de l'argent avec votre littérature, vous ?

— Moi ? je n'ai encore rien publié. Je ne crois pas que mon roman puisse « sortir » avant novembre, précisément, et encore, si je trouve un éditeur. Mais s'il pouvait avoir quelque succès, alors... Il paraît que ça rapporte pas mal un livre qui marche bien.

— Ah ! Combien ?

— Je ne sais pas, ça dépend. On dit qu'un prix Goncourt peut donner, tout compris, dans les cent mille. Raymond Lastringuez avec ses *Trois démons* m'a dit s'être fait dans les quarante mille. Pendant ce temps il y en a aussi qui crèvent de faim.

Mais ses vingt-quatre ans lui interdisaient de penser à la misère des écrivains besogneux. Quant à Hans, de quelques mois plus jeune, et capable de vivre de rien à la condition d'avoir du tabac et de s'offrir, de temps à autre, une bouteille de quelque chose, à Hans qui louait, trois mois par an, dans les stations suisses, ses talents de saxophoniste pour s'assurer le pain et le gîte du reste de l'année, il tapotait du bout de la langue contre ses dents, d'une manière admirative.

— Tt, tt... tt... Les musiciens, nous sommes vraiment les plus mal partagés. Et puis, vous, vous pouvez attendre.

— Il est vrai que j'ai quatre sous, fit Marc d'un air modeste et dégagé à la fois.

Mais il baissa vivement la tête sous le regard imperceptiblement ironique de Hans, car Dora aimait le luxe.

Ils finirent par se sentir affamés ; le poulet, la langouste et les diverses boissons étaient depuis longtemps oubliés, et l'aube leur avait dispensé une joie si plénière qu'elle ne pouvait s'accorder avec aucun principe d'économie ni aucune inquiétude.

— Soupe à l'oignon et huîtres ? proposa Marc.

Justement, sur le boulevard Montmartre où ils se trouvaient, les brasseries se réveillaient en s'étirant. Les piles de chaises se disloquaient, des torchons actifs essuyaient les tables cependant que les salles se débarbouillaient à la sciure de bois.

Il fallut articuler nettement la commande aux oreilles du garçon qui s'obstinait à leur proposer des cafés-crème. Mais ni la chaleur qui montait de leur assiette, ni le confort des banquettes ne pouvaient assoupir leur fièvre discursive. Et, ranimés par la première cuillerée de soupe, par la première gorgée de chablis, ils entreprirent, sans retard, un parallèle surprenant mais parfaitement cohérent entre Nietzsche et Pascal, sous l'œil hagard du serveur qui entendait sans cesse les mots de mort, de souffrance, d'ascétisme et d'héroïsme, retentir sur les lèvres de ces noctambules affamés.

De  
Et  
roch  
tena  
com  
Le  
éten  
le ne  
corp  
lui  
tran  
verr  
sort  
frél  
l'ar  
siec  
hér  
d'o  
pui

## CHAPITRE II

Dora !

Elle était née au bord de la mer, parmi les rochers, les mouettes et les algues bleues, et maintenant encore elle y vivait, oisive et ravissante comme un petit coquillage.

Les jours de grand soleil, on pouvait la voir étendue sur la plage, mi-enfouie dans les galets, le nez contre le sol, offrant à la chaleur tout son corps sensible qui s'imprégnait de lumière jusqu'à lui faire croire, par moment, qu'elle devenait transparente et vibrante à l'égal d'une cloche de verre. Et au centre de cette cloche de verre, toutes sortes de fleurs s'épanouissaient : de tendres fleurs frêles et craintives, parfumées à l'odeur de l'amour, multicolores et un peu floues, comme il sied à des fleurs de songe ; puis d'étranges fleurs hérissées, cachant jalousement les recoins, pleins d'ombre, où sommeillait son moi informulé ; et puis des soucis, de jaunes soucis lourds, qui étaient

la floraison anonyme de ses terreurs et de sa faiblesse.

Elle se retournait sur le dos, un bras ramené sur les yeux pour les protéger de la lumière. On voyait sa tendre bouche s'entr'ouvrir sur des dents brillantes ; on devinait ses seins menus, son ventre arrondi en bouclier ; de longues veines bleues descendaient le long de ses mollets minces, se ramifiaient sur les pieds qui étaient petits et cambrés. Les orteils ingénument s'agitaient, afin, eux aussi, de s'imprégner de lumière. Et leurs ongles minuscules étaient roses et, de nouveau, l'on songeait à des coquillages.

Puis encore, elle se couchait sur le côté, jouait du bout des doigts avec les galets, cherchait les plus transparents ou les plus roses, ou ceux qui étaient d'un gris bleuté, ferrugineux, ou ceux-ci encore, tellement petits qu'il fallait sourire en les mettant à part.

Alors, on voyait bien la courbe de son cou, la couleur changeante de ses cheveux : un châtain où sommeillaient de l'or et du feu ; de ses cheveux coupés court, bouclés légèrement et qu'une raie de côté répartissait en masses inégales. On voyait aussi son profil. Mais, lui, ce n'était pas dans l'éblouissante lumière qu'il fallait le contempler : trop brutale, elle meurtrissait le contour délicat. Il fallait le regarder aux heures de crépuscule, découpé sur un ciel de soie pâle ; ou les jours de pluie lorsque, sur un fond de grisaille et de spleen

s'inscrivait ce visage qui aurait pu être celui-là même de l'exil ; ou encore dans une pièce quiète et chauffée, au bord de l'âtre, sous la lampe, quand la lumière devient mouvante, timide et colorée. Car c'était un profil fragile et grave, si parfait qu'on ne pouvait le contempler sans déchirement, toute chose parfaite réveillant en nous deux angoisses : celle de la solitude, et celle de l'inconnu. Un graveur aurait aimé à suivre de son burin la ligne ininterrompue qui du sommet du front jusqu'à la base du cou déroulait son arabesque harmonieuse et précise, mais Marc n'avait jamais su l'évoquer avec des mots, car on ne pouvait parler ni du nez, ni de la bouche, ni du menton en soi ; chacune de ces choses n'étant rien d'autre que jolie et petite et la caractéristique de ce profil étant, sans qu'il fût possible de la préciser par aucune autre épithète, sa beauté. Et toujours une impression de mélancolie pouvant aller jusqu'à une dureté anxieuse se dégageait de lui : c'est pourquoi, par les jours de pluie, il évoquait toutes les attentes et tous les exils ; et il était si menu, si sensible que, lorsqu'il s'inclinait sur l'épaule ou lorsqu'il s'avançait craintif et tendre vers une ombre ou vers un son, les mains, d'elles-mêmes, se tendaient rapprochées en coupe, pour l'abriter et le garantir.

Puis encore, Dora se soulevait sur un coude et regardait la mer. De face, son visage se révélait triangulaire, brun comme tout son corps, mobile

comme ses longues jambes, mince comme toute sa personne. Il s'éclairait de magnifiques yeux noirs veloutés, étoilés, très écartés l'un de l'autre, ce qui accroissait leur expression angoissée et pathétique ; deux beaux yeux qui ne pouvaient vous regarder avec confiance que longtemps, longtemps après que l'on avait déposé devant eux toutes ses armes : « Voyez, Dora, je viens à vous, sans épée, sans masque : ne pourrions-nous nous tendre la main ? » Les belles prunelles anxieuses vous tiennent sévèrement à l'écart : « O Dora, je serai toujours pour vous sans ironie et sans exigence, je sais que vous êtes terriblement grave à la manière des enfants et faible comme une petite algue dans les bras de la mer. » Les beaux yeux vous guettent et attendent. « Dora, je suis nu, sans cuirasse, mes mains ne sont plus capables de rompre ou de briser, ni de rien cueillir que vous n'avez vous-même désigné à ma quête. Vous êtes un petit être dangereux, gorgé d'effluves et de réactions meurtrières ; je ne combattrai pas avec vous, ma victoire sera de vous obéir. Je sais que vous connaissez mille choses que j'ignore, car vous venez du monde des intersignes ; et tout ce que je connais, vous aimerez l'apprendre et le comprendre. » Encore de l'angoisse creusant les traits délicats. « O Dora, voulez-vous que nous essayions de parler ensemble ? Je suis prêt à rejeter le langage des hommes, et à adopter, pour que nous soyons tout proches, votre langage fleur. » Alors

elle souriait un peu et accueillait votre image dans son regard.

C'est ainsi qu'il fallait être avec elle qui ne peut jamais évoluer à la manière des autres femmes, ni dire résolument « mon cher » avec un petit rire de gorge ; ni rejeter la fumée de sa cigarette par le nez d'une façon provocante ; ni cacher ses jambes lorsqu'on les regardait pour qu'on eût encore plus envie de les voir ; ni marcher en roulant les hanches pour qu'on la suivît et vous pulvériser d'un rire insolent quand on l'avait suivie ; ni enfin jouer avec son cœur aucun jeu, car c'était, en vérité, non un cœur de femme, mais un cœur farouche et craintif de petit animal des bois. C'est ainsi qu'il fallait être avec elle qui n'avait avec nous, humains, que des similitudes apparentes, ainsi que l'on pouvait s'en apercevoir sitôt qu'elle mouvait son corps léger, qu'elle courait par exemple, imposant aussitôt des comparaisons mythologiques et des souvenirs de légendes.

Dora pouvait rester des heures et des journées allongée sur le sable, tantôt sommeillant, tantôt jouant avec les galets. Le bercement des vagues convenait à sa nature enfantine et frileuse ; dans ce bruit monotone, elle laissait ses pensées rouler toutes pareilles à ces petits galets ronds et blancs, bien limés, et si difficiles à différencier les uns des autres. Comme un chat, ou comme une fleur, ou comme le sol même qui la portait, par tous ses pores, elle buvait le soleil. C'était une volupté

incomparable qu'elle savourait sans frein comme sans remords car, en elle, l'innocence était inséparable de la satisfaction.

Puis, tout d'un coup, en haut de la plage, une voix criait : « Héa ! ». Dora agitait la main ; « Héa ! » criait-elle à son tour, car celui qui venait ainsi, qui, depuis des années, venait ainsi, précédé par un appel joyeux, qui courait vers elle le bras levé, sa belle bouche ouverte dans un sourire ; celui qui faisait sauter les pierres sous ses pieds impatients, elle savait bien que c'était Marc.

\*  
\* \*

Son nom qui n'était ni un nom de son pays ni même un nom français lui allait bien.

Jeanne ou Marguerite, Yvonne ou Suzanne, eussent gêné par le rappel de visages habituels : sœur, camarade, parente, compatriote, — ceux qui sentaient jusqu'à quel point Dora n'était semblable à personne et venait d'ailleurs. Certes, on connaissait sa naissance sur les bords de la Méditerranée, parmi des terres caillouteuses où mûrit un vin rubescent et chaud ; certaine personne avait connu sa mère morte jeune, son père capitaine au long cours. C'étaient des bourgeois normaux, fortement enracinés dans leur sol comme les vignes qu'ils cultivaient ; sept ou huit générations s'étaient succédé dans la demeure fami-

liale. En 1789, la province avait envoyé, parmi les députés du Tiers État un Fontanelle, notaire, dont Dora en ligne directe descendait — dans la mesure où ce personnage impénétrable pouvait s'accorder avec un arbre généalogique. Sa famille comptait des alliances espagnoles et certainement, très loin dans le passé, quelques gouttes de sang arabe s'étaient mêlées au sang ibère pour le colorer, l'enrichir de nonchalance et de frénésie.

Mais cela encore, cela à quoi l'on pensait nécessairement en voyant Dora si brune, si indolente et si dansante à la fois, cela encore n'était rien. Comment expliquer, par un atavisme aussi simple, la mélancolie de ce visage et l'angoisse permanente de ce petit être protégé ?

J'ai su, plus tard, qu'on l'avait baptisée Jeanne-Marie, en souvenir de ses deux grand'mères. Mais le père avait exigé qu'on la nommât Dora. La mère s'était inclinée, bien que ce nom fût, paraît-il, celui d'une femme qu'il avait aimée, très jadis et très au loin, dans le fond de quelque port anglais noyé de brume et de gin ; le nom d'une femme morte qu'il avait aimée sans l'atteindre. Et cela ainsi était tout à fait bien, car Dora, tout entière, se révéla pathétique, frêle et menacée comme un souvenir, et elle ne sut pas vivre avec son amour...

Son enfance entre les rochers, la vigne et la mer il est malaisé de la décrire : à la fois monotone et agitée, mais comme la mer, justement, c'est-à-dire

toujours semblable à elle-même et pourtant traversée sans répit de frissons et de remous.

Fille unique, son père toujours parti, elle grandit seule dans la grande maison familiale dont les pièces étaient enchevêtrées et les plafonds bas — une grande maison mélancolique et mal commode, où des volets presque toujours clos ne laissaient entrer qu'une poussière de jour. Elle fut une enfant sauvage, exigeante et fantasque. A l'école, parmi les fillettes presque toutes d'un niveau plus humble, elle figurait à la manière d'une petite reine. Ses compagnes lui pardonnaient de ne point travailler, elles lui pardonnaient d'exiger de leur complaisance des services compliqués et d'inspirer de ces attachements violents auxquels elle répondait par à-coups à sa manière anxieuse et tyrannique.

Souvent, elle allait regarder la mer — les jours d'hiver, surtout, lorsque le vent la fouette et l'agite. Elle aimait à faire claquer ses petits souliers cloutés sur les roches, à écouter comment le mugissement du flot déchirait et jetait au loin sa voix qui criait par jeu. Ses compagnes, ayant lu dans les livres des phrases sur la splendeur des éléments, répétaient : « C'est beau ! », en s'efforçant consciencieusement à l'admiration. Dora, elle, sentait que c'était beau. Son petit être frémissant se livrait tout entier à l'ouragan, au vacarme, jusqu'à ce qu'il lui semblât circuler au travers d'elle comme si elle fût percée de trous. Alors, elle commençait à avoir peur — si légère et si intimement

hachée par le tumulte et, au moment où les fillettes raisonnables parvenaient à s'imprégner réellement de leur admiration tout d'abord factice, elle, tremblante soudain, exigeait de rentrer.

Lorsqu'elle eut onze ans environ, on la retira de l'école où son rang — ainsi que s'exprimait l'aïeule — ne lui permettait pas de s'attarder plus longtemps. On hésita entre la pension : un couvent élégant et débonnaire qui drainait — au chef-lieu — toute la bourgeoisie locale et des leçons à domicile. Sur ses instantes prières ce fut au deuxième parti que l'on s'arrêta. Elle eut donc, quatre fois par semaine, les cours d'un certain M. Patuel, professeur prématurément retraité, un homme chauve, obèse et poussif.

Les habitudes pédagogiques du pauvre homme furent complètement désorientées par cette élève dont une paresse tenace faisait toute la docilité. Elle ne le contrariait en rien, mais ne l'écoutait jamais. Il essaya des promesses qui se révélèrent inopérantes, fit appel à son amour-propre : elle n'avait pas d'amour-propre, entreprit de lui expliquer ce qu'elle devait à sa famille : elle n'avait pas de famille ; recourut, enfin, à la sévérité. Mais alors, il vit passer sur ce petit visage une expression tellement hagarde et traquée qu'il ne sut plus si sa grasse main, chargée du porte-plume, n'était pas apparue à l'enfant sous les espèces d'une dextre armée du glaive flamboyant.

Il s'asseyait auprès d'elle avec un sourire sur

ses vastes lèvres violettes, essuyait ses lunettes, tournait vers les fenêtres closes ses yeux larmoyants. Elle se pelotonnait sur sa chaise et le guettait entre ses cils.

— Petite, murmurait-il, il y avait encore douze fautes dans votre dictée. — Dora soulevait ses épaules avec désespoir. — Et pourquoi avez-vous fait un devoir de style aussi court ? Vous écrivez de si jolies choses, quand vous voulez.

— C'était sur un sujet de morale, monsieur, moi, je ne peux pas parler sur un sujet de morale, faisait l'enfant pathétique.

— Je devrais vous gronder, soupirait Patuel.

L'enfant se tassait pour la forme : elle savait bien qu'on ne la gronderait pas. Elle regardait le jour à travers les persiennes, étirait, d'un geste de chat, ses jambes contre le barreau de la chaise. Dehors, on entendait les cigales, ou la conversation de deux commères, ou le vent. Dans la pièce voisine, la grand'mère toussotait par instants et furetait dans les tiroirs.

Ces leçons n'étaient certes pas faciles car la fillette rusée n'avait pas tardé à s'apercevoir que son énorme professeur était faible comme un oisillon. Elle savait faire durer les préliminaires et s'échapper, d'une cabriole, sitôt qu'il croyait l'instant venu de placer son petit discours instructif. C'était un sport harassant pour lui, si gros, de courir après cette créature aérienne, mais, telle qu'elle, il ne l'eût pas échangée contre dix élèves

attentifs. Il savait bien qu'elle l'aimait, qu'elle connaissait de lui ce qu'il n'avait jamais dit à personne : qu'il avait un cœur tendre et malheureux, qu'il se sentait ridicule et seul. Elle avait une façon de le regarder, lorsqu'il se taisait, qui l'eût fait pleurer ou rougir et, chaque fois qu'il se sentait un peu malade ou plus abandonné que de coutume, sans qu'il eût rien dit, elle posait sa petite main sur ses gros doigts et lui souriait.

Ainsi se fit l'instruction de Dora.

Dans la pièce voisine il y avait toujours la grand'mère toussotant et furetant dans les tiroirs, et dans la rue, il y avait toujours le vent, les comères et l'odeur de poisson.

Lorsque Dora atteignit seize ans, son débonnaire professeur mourut et l'on jugea que son éducation était terminée.

Son enfance aussi était terminée, si l'on veut. Du moins les gens raisonnables le croyaient, le lui disaient, l'incitant à regarder la vie en face, à songer à l'avenir. La mystérieuse et longue enfance de Dora, qui ne devait finir qu'avec elle-même !

Ici, il faudrait parler de son père, je crois ; esquisser peut-être aussi un portrait de l'aïeule... Oui, cela est certainement l'heure et le lieu.

Mais comment faire si, juste à ce moment, nous voyons Dora sortir de chez elle ? La porte se ferme avec bruit sur le vestibule frais ; son chien jaune gambade et se lance en courant dans la rue en pente. Vous savez déjà qu'elle va à la plage :

il y a tellement de soleil ! Oh ! tout ce soleil qu'il y a dans les rues et sur la mer ; ces épis de maïs qui sèchent aux fenêtres ; ces figues qui sèchent aussi, enfilées à des fils de fer tendus dans des cerceaux ; ces chats qui bâillent sur les seuils de pierre polie ; ce relent exalté de poisson... Voyez-vous, nous aurons bien le temps de retrouver le père et la grand'mère ailleurs. Ils sont âgés, lents, moroses, lui si loin, d'ailleurs, peut-être en Asie. Tandis qu'elle est là !

On ne peut pas savoir l'âge qu'elle a, aujourd'hui : elle a « son âge », le sien, celui dont elle n'est jamais sortie, celui qui fut autour d'elle un climat persistant, un état fait de la permanence de certaines époques de pré-puberté, mêlées à des terreurs et comme des regrets d'un autre âge — qui était cela, bien plus que le résultat d'une succession dénombrable et régulière de jours et de mois.

Rien qu'au bruit menu de ses sandales sur le sable, rien qu'à ce bruit si cadencé, je pourrais savoir que c'est elle. Elle est arrivée, la voilà s'asseyant sur la grève, déployant autour d'elle sa robe blanche si simple, et que nulle autre ne pourrait porter, cependant, parce que, sur une autre, ce ne serait plus la même robe. Elle sourit rêveusement, la mer bourdonne tout bas, emplissant le corps léger de paresse. Un peu de brise joue avec lui. Et il y a du soleil !

Marc et Hans se sont approchés. Tous deux

mi-vêtus, tous deux hâlés, forts et souriants, taciturnes et éblouis ; ils l'entourent. Presque pas de paroles échangées : on regarde la mer, on boit la lumière. Car il y a un soleil, ah ! comme je crois bien, il n'en a plus jamais relui depuis pour aucun de nous.



Depuis l'âge de seize ans Marc qui, venant de perdre sa mère, se trouvait totalement orphelin et seul, n'avait plus cessé de passer plusieurs mois par an à Port-de-Crech. Tout d'abord, il y était venu, appelé par M. Fontanell qui avait pris en pitié l'isolement du jeune homme dont il était un parent très éloigné.

Justement, le capitaine était là pour une semaine ; il accueillit l'arrivant avec son amabilité brève, sans s'appesantir sur son deuil, ce dont Marc lui fut reconnaissant.

— J'espère que vous ne vous ennuierez pas, bien que la maison soit un peu triste, dit-il. Vous pourrez vous baigner, pêcher. Savez-vous nager ?

Un peu plus tard, il ajouta :

— J'aimerais que vous soyez bon camarade avec ma fillette : elle est bien seule, elle aussi.

Ce jour-là, donc, Marc fit la connaissance de Dora, mais seulement au soir, quand l'enfant se résigna à réintégrer un logis qu'empoisonnait la présence d'un visiteur inconnu.

Ils ne se lièrent pas tout de suite. Trois ans de différence étant un fossé presque infranchissable à ce moment de la vie où l'un déjà prêt de se sentir un homme n'éprouve qu'une condescendance chagrine pour celle qui est encore une enfant. Ce qui les rapprocha, ce fut leur sauvagerie commune : ils se surent gré, mutuellement, de n'avoir pas essayé de violer leur solitude, de n'être pas tombés dans le travers de l'amabilité conventionnelle et envahissante. Ils s'aperçurent un jour qu'ils se plaisaient, tout simplement parce qu'ils n'avaient pas été l'un pour l'autre « aimables ».

Ils soudèrent leur pacte d'amitié en canot. Un dimanche, tandis que toute la bourgeoisie locale s'époumonait à la grand'messe, elle arriva sur la plage, en maillot sous sa robe de cretonne, au moment où Marc poussait son embarcation à la mer.

— Tu monteras quand il sera à l'eau, fit-il sans que la fillette eût manifesté aucun désir.

Et en effet, après avoir posé sur lui, l'espace d'une seconde, son anxieux regard, sans répondre et sans sourire, tandis qu'il maintenait d'une main ferme le canot que déjà les vagues balançaient, elle monta.

Dès lors, ce fut elle qui prit le commandement du petit navire. Elle avait peur de sortir du port : il accepta de ne le plus quitter que les jours de calme exceptionnel. Simplement, il s'amusa

parfois, lorsqu'il y avait un peu de houle, à pousser jusqu'à la « passe » à seule fin de l'éblouir par sa manière de bien prendre les lames. Elle criait et se lamentait, mais elle riait aussi, aimant, au fond, à avoir peur. Et lui prolongeait le jeu ou le cessait suivant qu'il la sentait plus ou moins confiante, car déjà, il avait pris le goût de tenir cette petite vie entre ses mains.

Mais leur intimité ne commença vraiment que lors du deuxième séjour de Marc.

Il venait de passer son bachot d'une façon brillante et arrivait, comme il l'avait fait précédemment, distant, taciturne et un peu sec. Mais devant le sourire de Dorà, sa jeune morgue fondit car elle avait eu pour lui son rare sourire, ce sourire dont on sentait qu'il vous introduisait au fond de sa petite personne farouche.

Ils ne cessèrent plus de se promener ensemble soit en canot, soit parmi les roches de la côte, soit jusqu'à ce petit port tout voisin où deux fois par semaine arrivent les courriers d'Algérie. Pour l'atteindre, il faut suivre une route en corniche : la mer clapote en contre-bas, se déchirant aux roches rouges, écumant, étalant dans de minuscules criques une nappe d'eau immobile, bleue, noirâtre ou rose selon la couleur du ciel.

Cette route, combien de fois la suivirent-ils au cours de leurs années d'adolescence ? Combien de fois, nu-tête dans le grand soleil, hâlés, pieds nus dans les espadrilles, en foulèrent-ils la pous-

sière, cependant que le chien qui avait été d'abord un bleu d'Auvergne pour se métamorphoser ensuite en un étonnant bâtard jaune, haut, mince, souple comme un lévrier et fidèle comme un terreneuve, courait devant eux, aboyant à toutes les automobiles ?

A Aubroulles, ils entraient pour goûter dans un café du port. Là ils pouvaient voir, dans l'exigu bassin carré, des cargos de toutes nations : un voilier norvégien porteur d'une cargaison de bois et d'un candide drapeau bleu et blanc ; un rafiot espagnol chargé de futailles ; parfois, aussi, le yacht du khédive d'Égypte si rutilant : blanc et doré. Le chalutier, qui le long de la côte donne la chasse aux marsouins, venait se reposer de ses fatigues et réparer ses avaries. Et le lundi et le jeudi, arrivaient le *Gouverneur Général Tirman* ou le *Mustapha*, avec un stock de passagers verdis de mal de mer. Tout autour, de basses collines pelées serraient étroitement contre le bassin quelques rangées de maisons petites, agglutinées les unes aux autres, informes comme une gelée de pierres.

Le grand soleil ôtait à ce port minuscule cet aspect angoissant et nostalgique que nous prêtons volontiers à tous ces lieux dont on ne peut que, sans trêve, partir. Ici, l'aventure prenait un aspect raisonnable, logique, rassurant. Ces bateaux étaient des manières d'entrepôts flottants, de magasins ; ces matelots, des employés. Tout cela fini-

rait par une mise à la retraite générale avec un chantier de démolition pour le sabot et une pension pour les hommes. Il n'y avait, dans cette insignifiante ville, aucun bouge où l'on s'enivre d'alcools innommables, où l'on danse au son d'un accordéon que manœuvrent deux solides bras tatoués. Les marins tiraient leur bordée ailleurs : ici, ils déposaient hâtivement leurs marchandises, buvaient un café ou une limonade dans des établissements pour petits fonctionnaires, et s'en allaient, ouvriers insignifiants et corrects, à bord de leur navire sans prestige qui les ramènerait un jour droit à leur lit pour y mourir. Pourtant c'étaient ces mêmes bateaux qui, dans la brume des autres ports, revêtaient ce visage de fatalité, et déposaient un soir leur équipage dans le creux d'un typhon.

Marc clignait les paupières :

— Partir, disait-il...

— Partir, répétait l'enfant, attentive.

Car elle avait adopté d'instinct toutes ses nostalgies et toutes ses fièvres. Ou plutôt, elle n'avait pas eu à les adopter, tous deux souffraient du même mal, mais c'était à lui, plus lucide, qu'il appartenait de l'exprimer.

— Tout ce que tu dis, je le savais, murmurait-elle souvent, mais j'ignorais le savoir. Toi, tu me le révèles. Parle-moi.

Et il lui parlait de tout. De ses tourments d'adolescent violent, mystique, ambitieux et sévère ;

de ses rêves de gloire ; de sa détresse intérieure ; de son goût du risque, ce courage avide du danger, qui lui faisait, pour son esprit, adopter toutes les attitudes périlleuses. Il lui parlait de son goût de la mort, allié à une vitalité invincible ; de son désir permanent de départ, non pas pour obéir à un poncif littéraire, non pas pour connaître des pays dont il supposait, sans aucun doute possible qu'ils le décevraient, mais par désir d'une plus totale solitude, d'une rupture plus complète avec tout ce qui avait contribué à sa formation officielle et dont, avec une hâte cruelle, il voulait se dégager.

L'amour entre eux devait croître comme une fleur inéluctable. Ils étaient si dissemblables et si pareils ! Elle, craintive, nonchalante, par toute chose traquée ; lui, audacieux, bouillonnant d'activité, de toute chose à l'assaut. Lui, conquérant, elle, conquête-née. Mais tous deux difficiles, farouches, insatisfaits, anxieux et solitaires. Tous deux jaloux de ne se livrer point ; méprisants, irréductiblement hostiles à tout contact, à toute familiarité ; ne se sentant apparentés à personne qu'ils n'eussent choisi d'un libre élan de leur cœur. Et pour Marc, avec son angoisse informe, ses velléités, ses rêves diffus, elle était comme un miroir merveilleux, dans lequel il faisait éclore à volonté tel ou tel reflet de lui-même. Il se découvrait magicien et s'enchantait à faire fleurir — mais dans une atmosphère

calfeutrée et tiède, alors que lui jouissait du froid et cherchait le vent — tous les aspects de son visage — mais dépouillés de leur rudesse, adoucis, féminisés, graciles, revêtus d'une beauté qui les rendait ineffables et poignants.

Et cet amour grandit dans l'ombre, lentement, implacable et insidieux. Ils le gardèrent très longtemps sans nom, refusant de le reconnaître, de l'accueillir, bien qu'il fût là et gouvernât tous leurs gestes. C'est à la fin du troisième été qu'il les vainquit.

Oui, un soir, Marc va monter dans sa chambre ; il est déjà dans l'escalier, ayant pris congé de l'aïeule. Dora le rappelle :

— Oh ! Marc...

Car il ne l'a pas embrassée, tout à l'heure, il l'a oubliée. Elle est derrière lui, frémissante, le prend par l'épaule. Petite créature sensible et douce ! Il sourit, s'arrête sans se retourner, s'incline un peu en arrière, penchant son visage sur l'épaule pour qu'elle puisse atteindre sa joue. Mais elle s'est soulevée, noue ses bras autour du cou du jeune homme et, tandis qu'il veut s'excuser d'un mot tendre, là sur le coin de sa bouche, comme elle peut, cramponnée à lui, elle pose ses petites lèvres tremblantes.

Lorsqu'elle se détache de lui, il se retourne lentement. Leurs yeux se cherchent, leurs visages pâlis s'affrontent. Puis, doucement, Marc prend Dora par les épaules, il sent qu'elle frissonne, si

petite et si frêle, épouvantée par l'éclair fulgurant ; il l'attire contre lui, appuyée à sa poitrine la tête menue et, lentement, se met à lui caresser les cheveux, les paupières closes, ébloui.

Dès lors, à chaque vacances, Marc arrivait à Port-de-Crech, attendu par Dora qui le guettait sur le seuil de sa porte. De si loin qu'ils pouvaient se voir, leurs regards se joignaient, les soudaient l'un à l'autre, les comblaient d'une émotion trop aiguë pour être joyeuse. Chaque fois ils se retrouvaient pâles et la gorge contractée, non comme des fiancés roucouleurs, car une nature pareillement pathétique les vouait à un amour sans facilité.

Par souci de correction, pour éviter les tentations trop précises, et surtout afin de pouvoir venir aussi longtemps et aussi souvent qu'il le voulait, Marc ne descendait plus chez les Fontanell. Il prenait pension dans le petit hôtel que tenait une veuve accorte et originale, toujours prête à bien soigner sa clientèle masculine.

La vieille M<sup>me</sup> Fontanell ne parut pas surprise des visites incessantes de Marc : n'était-il pas un peu parent ? ne l'avait-elle pas connu tout petit ? Mais avec ce flair qui tient lieu d'intelligence aux représentants les plus caractéristiques de la bourgeoisie, elle discerna en lui un personnage anarchique, asocial, insoucieux de tout ce sur quoi était assise sa vie à elle, sa vie de personne prude, inflexible et réchignée. Elle essaya de l'éloigner

avec le même acharnement mécanique que l'on met à s'ôter une escarbille de l'œil. Elle n'avait rien à lui reprocher sinon que, venant chez elle, il était en effet un corps étranger, déplacé, encombrant, suspect par ce pouvoir qu'il avait de présenter chaque chose sous un jour nouveau, de transformer le caractère de ce qu'il touchait. Pourtant, devant sa mauvaise humeur persistante et son visage glacé, Marc ne se rebuta pas. Il savait ne rien voir, insensibilisé par son amour ; et sa ténacité, dès l'origine, se révéla tellement inébranlable, tellement au-dessus de tout obstacle, que la vieillesse ne tarda pas à déposer les armes. Elle consentit à lui sourire, à accepter ses prévenances, mais ne l'adopta point dans son cœur. Il resta toujours le « corps étranger », indésirable bien qu'inexpulsable et plus tard, elle devait s'entêter sénilement à louer sa sagesse prophétique. « Je le savais, je le savais », répétait-elle, et elle mourut en le haïssant.

C'était une femme qui n'avait ni aimé, ni souffert, ni vécu — et à qui la pratique de l'ordre tint lieu d'existence.

En cela elle était semblable à tant de femmes qui vont par les rues de Port-de-Crech ou d'ailleurs, qui vont par les rues et ne savent pas que la lumière les inonde, changeant avec les saisons ; qui accomplissent d'instinct les gestes par un lointain atavisme inscrits en leurs membres et ne font pas l'effort de les comprendre ni de les juger.

Leur obéissance tient à leur état congénital de sommeil et leur vertu aussi tient à ce sommeil. Elles sont des épouses sans amour, des mères sans abnégation, des chrétiennes sans croyance. Elles vont d'un pas ferme parce qu'aucun souffle humain ne contrarie leur course de projectile lancé. Pour avoir accompli une besogne inévitable elles chantent leurs mérites, et parce qu'une mort fait couler de leurs yeux des larmes rituelles, elles prennent le ciel à témoin de leur douleur. Mais, en réalité, elles n'ont possédé ni un cœur, ni des yeux, ni une bouche, ni des oreilles, ni rien par quoi l'on peut accueillir la vie, la comprendre et l'affronter.

Dans cette atmosphère aigrie, étouffante, croupie que de telles femmes créent autour d'elles, comment l'âme frémissante et farouche de Dora se serait-elle épanouie ? L'aïeule était sèche et avare de sa personne, jamais une main caressante ne se tendit pour apprivoiser le petit animal peureux. Sa mère ? Oh ! sa mère était un être infiniment effacé et soumis qui, dans la demeure de son mari, environnée d'ombres solennelles et tyranniques, s'était hâtée de mourir. Son père ? Il venait si rarement. De si courtes et distraites visites d'ailleurs. Il ne pouvait se souffrir à terre, il ne pouvait se souffrir chez lui où des parents formalistes ravageaient, par chacun de leurs gestes, la minuscule parcelle de fantaisie sur laquelle il vivait.

C'était un homme assez beau, tout rasé, très

brun, mince et bien pris, ayant, comme sa fille, de magnifiques yeux noirs qui s'immobilisaient souvent avec une expression hagarde et souffrante. Il venait, parlait à peine à Dora car un grand fonds de timidité le rendait malhabile à exprimer sa tendresse, l'embrassait farouchement et repartait. Plus les années passaient et plus il se montrait bref dans ses propos, la jeune fille l'intimidant plus encore que la fillette ; seulement, à la dérobee, il appesantissait sur elle son regard fixe — peut-être justement parce qu'elle portait le nom de son souvenir.

Mais dans cette maison étouffante où l'on n'avait jamais ri, où l'on n'avait jamais aimé, l'arrivée de Marc fut comme un grand coup de vent, comme une invasion de soleil. Oui, bien qu'il fût taciturne et un peu amer, il apparut à Dora comme le soleil et le vent du large parce qu'en lui dix vies fermentaient à la fois, parce qu'il était avide, fantasque, insoucieux — et parce qu'il était tendre.

Elle lui disait souvent :

— Près de toi je sens qu'il ne peut rien m'arriver de mal.

Et c'était vrai. Toute son intelligence, toute sa virilité, il en faisait un bouclier pour l'enfant craintive. Il savait par ses mots, sa vigilance inlassable, tisser autour d'elle comme un cocon de soie. Et pendant des années, il s'interdit de la désirer tant il craignait que le seul émoi de ses forces mâles ne suffît à l'épouvanter.

Du reste, pour lui qui était autoritaire avec ce goût des responsabilités qu'ont les êtres vraiment forts, rien ne pouvait être plus doux que la soumission aveugle et confiante qu'elle lui témoignait. Elle avait peur de tout, il le savait bien, d'une parole rude ou trop galante, du moindre geste vulgaire ; peur de son corps dont elle ignorait la richesse, mais dont elle soupçonnait obscurément l'ardeur ; peur de la nuit, de toutes les nuits — celles qui apportent le sommeil avec leurs rêves aussi bien que celles qui stagnent au tréfonds de nous et où s'agitent des larves qui peuvent devenir un jour crime ou folie. Mais elle avait peur aussi de la trop grande lumière, ne pouvant supporter un sentiment que flou, ambigu et mal situé. Or, elle n'avait pas peur de lui, même lorsque, par jeu, il s'abandonnait à la tournure amère et un peu cruelle de son esprit. Elle se blottissait dans ses bras, de son petit geste animal frottait son visage contre la poitrine du jeune homme comme si elle eût voulu s'y enfouir et disparaître ; elle lui permettait de l'enlacer, de baiser sa bouche. Qu'est-ce qui aurait mieux pu le payer de son amour que cet abandon confiant ? Il ne souhaitait rien d'autre, non rien, et s'appliquait patiemment à modeler la petite créature, à la former, pour lui permettre plus tard, lorsqu'elle en aurait la force, d'être à lui tout entière et de ne le plus quitter.

Si grand que fût cet amour il ne le fit pourtant ni renoncer à ses ambitions littéraires, ni souhai-

ter un succès rapide, de n'importe quelle qualité, obtenu à n'importe quel prix, car en lui l'ambition participait étroitement à tout un système de vie, et représentait une chose beaucoup trop essentielle pour être subordonnée à un sentiment accidentel, comme l'est, somme toute, et quelle que soit son ampleur, l'amour. Donc, à vingt-deux ans, sa licence ès lettres passée, il s'en fut à Paris « tenter sa chance ».

Ce départ fut un drame pour Dora. Mais tout de suite elle comprit que, même dans cette ville lointaine et de renom si redoutable, il ne l'oublierait pas. Ses lettres qu'elle recevait tous les jours lui apportaient sa provision d'air respirable et sa nourriture. Absent comme présent il filtrait la vie pour elle et, de toute la force de sa poésie et de sa tendresse, jouant dans cet amour tous les rôles, le créant en quelque sorte par le pouvoir persuasif de ses mots, le dégageant des brumes dans lesquelles l'eussent enveloppé les instincts nébuleux de Dora, le chantant, l'imposant et le servant, il créait pour elle un climat dans lequel elle s'épanouissait comme s'épanouit en la serre la fleur frileuse.

Puis quatre grands mois par an, de juillet à novembre, il revenait.



Ces rues de Port-de-Crech, je les ai longtemps,

longtemps parcourues. Parcourues jusqu'à la satiété et l'écoeurement, comme Marc. Il vient un temps où l'on maudit les choses et parfois les êtres pour s'être trop fait aimer. Alors on les quitte avec colère, la lèvre railleuse — on voudrait qu'un cataclysme détruisit la créature et qu'on en fût délivré. Mais le souvenir, lui, ne disparaîtrait pas dans le tremblement de terre ou la tornade ; à un moment, il surgirait, ferait un signe, un signe narquois de la main, à la manière d'un quidam qui s'est promis de troubler votre promenade ; à l'instant d'un voyage, d'un baiser : « Hep ! Attention. Écoute : une petite ville si chaude n'est-il pas vrai ? et si bruissante ; une petite bouche si craintive, n'est-il pas vrai ? une petite forme si légère. Tu te souviens ? Tu disais en la regardant, oh ! comme un pédant de collègue, mais en français pour qu'elle comprît : « Petite âme errante, caressante... »

Une petite âme errante, caressante, dans les rues pleines de soleil : je me souviens...

Il y avait la mer partout car le village enserrait une crique. On suivait une rue en pente et soudain l'on débouchait sur le port où rêvaient des barques de pêche. On gravissait une rue montante et soudain l'on arrivait sur une sorte de glacis abrupt couvert d'une courte végétation piquante et à droite, en contre-bas, rutilante, scintillante, c'était encore la mer. De grands aloès, des cactus lui faisaient une ceinture hérissée et africaine der-

rière laquelle, accrochées comme elles pouvaient aux collines, disposées en escaliers, déchiquetées comme des puzzles par les rochers qui trouaient sans cesse leur sol et leur ôtaient toute forme, mûrissaient les vignes. Des figuiers, quelques oliviers, un boqueteau de pins maritimes et les platanes de la place formaient toute la végétation de ce pays ardent et pétrifié.

Autrefois, Port-de-Crech avait été un nid de pirates, et plus avant, sous Charlemagne, les Arabes s'en étaient servis comme base pour leurs fréquentes incursions. Ils l'avaient doté de trois tours encore debout, les deux premières situées au sommet des cimes les plus proches, l'autre, à l'entrée même du port, trempait son pied dans l'eau et servait maintenant de clocher à l'église. Par la suite, les Templiers avaient élevé là un château qui, au ras de la mer, lui aussi, divisait le village en deux. Encore ferme avec ses murailles tranchantes et lisses il se reflétait majestueusement sur la vasque moirée par les déchets de salaison ; et le soir on entendait de ses murs sonner, comme un cor fantôme, le clairon invitant à l'extinction des feux les quelque cent soldats noirs qui le peuplaient. Plus tard encore, Vauban avait disposé en étoile de part et d'autre de Port-de-Crech et sur les collines qui le cernent, des forts qui, maintenant inutiles, se démantelaient avec noblesse.

Et tout cela était si doré et si net ! Ces lignes

incisives auxquelles le temps n'ôtait rien de leur précision, ces châteaux, ces tours qui mouraient sans s'abandonner, qui ne voilaient d'aucune végétation leurs blessures béantes ; ces rochers dentelés, aiguisés en dents, en couteaux, d'une agressivité immobile ; cet îlot rattaché au village par une plage artificielle et qui portait la croix inévitable et la chapelle votive. Et son peuple flâneur, ces pêcheurs paresseux, perpétuellement allongés au soleil ; ces vieilles agiles qui revenaient de la montagne portant sur leur échine du bois moins sec que leurs os ; et ces ravaudeuses de filets sous les ormes, ces femmes volubiles et actives qui, assises par terre dans leurs jupons noirs, dévisageaient l'étranger ou supputaient les orages sans cesser de manier la navette ou l'aiguille. Et ces rues, ces rues elles-mêmes, que nous avons trop parcourues ! Cette odeur qui vous prenait à la gorge aussi longtemps qu'on n'était pas disposé à accueillir de tout son être et avec toutes ses tares, comme un bloc dont rien ne peut être distrait, le petit village péremptoire ; ces cailloux pointus, ne tolérant que l'espadrille ; ces parcours sinueux, fertiles en découvertes ; cette ombre compacte que distillaient les maisons rapprochées, coupées par des flaques de soleil ; ces rues pleines de chats, de commères, de cruches vernissées, de tresses d'ail, d'écaillés de poissons, de saumure et d'enfants criards. Oui, tout cela était parfaitement doré, patiné, et d'une courbe sans faiblesse.

A cause de sa lumière incomparable et du bariolage de ses maisons, les peintres finirent par découvrir Port-de-Crech et par y établir comme une filiale de Montparnasse. L'été, on en trouvait partout dans les vignes, dans le bois de pins, dans les oliveraies, dans les forts, sur le port, sur la plage, immobilisés derrière leur chevalet ou promenant leur dégain, leur visage insolite et leur quasi-nudité. Ils ne firent point scandale, quelle que pût être l'étrangeté de leur vie car ce peuple, à demi arabe, oppose aux événements le fatalisme et aux étrangers l'indifférence. Mais désormais, on put entendre parler finlandais, danois, allemand, hollandais et s'asseoir à la terrasse de l'honnête café Ferrer, jusque-là voué aux anis et aux limonades, pour y boire un gin, un whisky ou de la vodka. Aux alentours de l'église et de sa tour mauresque se rangeait une armée de fabricants de chromos — négociants retirés ou retraités des finances portés sur les arts — dont les toiles étaient les seules qui ne fissent pas rire les indigènes. Ceux-là, la colonie montparnassienne les ignorait et ils portaient généralement un veston d'alpaga et un chapeau de paille.

Un jour, ainsi, débarquèrent Hans Brischauer et son ami Franz Winipeck, ce personnage lunaire et ingénu qu'il fallait mener dans la vie comme un enfant. L'un et l'autre avaient entendu Marc vanter Port-de-Crech. Franz était peintre, Hans pouvait composer sa musique n'importe où : un

soir tout soudain, Winipeck étant dans un grand abattement à cause d'une femme dont il ne savait plus si elle lui avait donné rendez-vous ici et n'y était pas venue, ou rendez-vous là-bas, auquel cas, c'est lui qui n'y était pas allé, un soir de juillet donc, ils décidèrent de partir.

A vrai dire la joie de Marc, en les voyant, fut modérée ; à Port-de-Crech, tout ce qui risquait de lui voler une minute de Dora lui était ennemi. Pourtant leur vie s'organisa tout de suite d'une manière satisfaisante : Marc ne changea rien à la sienne. Les trois jeunes gens se retrouvaient à l'hôtel pour les repas : Franz peignait sans arrêt, entièrement transporté d'admiration, charriant dans sa chambre, à grands efforts, parce qu'il leur trouvait une patine « mmagnifique », des pierres de cinquante kilos ; Hans composait ou dormait sur la plage à la manière des pêcheurs, ou se baignait ; Marc était libre.

Petit à petit, seulement, Dora et lui rencontrèrent plus souvent le musicien, au cours de leurs promenades. Alors, on s'arrêtait pour causer ; fréquemment on finissait la route ensemble. Puis ils le rencontrèrent plus souvent encore ; puis il fut toujours là.

Pourquoi Marc toléra-t-il cette assiduité dont il lui était facile de deviner le mobile ? Il y eut de tout dans son indulgence : de la confiance, de la fatuité, de la complaisance à l'égard de Dora qui aimait entendre le musicien parler de son art et

jusqu'à ce goût du risque qui le poussait à rendre tout dangereux. Mais il y avait surtout son amitié pour Hans.

Certes, lorsqu'il le voyait de loin, assis sur le parapet métallique d'un petit pont situé au carrefour des chemins qu'ils suivaient de préférence, une sorte de colère et de souffrance gonflait son cœur.

— Dora, je ne puis plus me promener paisiblement avec toi. Je t'en prie, fais-lui comprendre qu'il nous importune. Moi je suis ici pour toi, pour toi seule ; j'accepte de gâcher mon temps, je subis ta grand'mère, je supporte tout pour les quelques quarts d'heure que je puis passer avec toi chaque jour.

— Jaloux ! faisait Dora en agitant sa petite tête souriante. Qu'est-ce que ça peut te faire qu'il soit là, puisque c'est toi que j'aime. Si tu savais combien il pèse peu dans ma pensée. Mais c'est un si bon camarade, ne me l'as-tu pas répété mille fois ? — Elle le regardait en dessous avec cette inconsciente perfidie des femmes. — Veux-tu me condamner à vivre sans un ami, rien qu'avec mon amour, seulement dans mon amour ? Oh ! je suis déjà tellement intoxiquée par lui, Marc...

Et cela encore était une perfidie car souvent il lui reprochait de ne s'adonner à rien, aucune étude, aucune occupation, de n'ouvrir son cœur à aucun autre sentiment.

— C'est que je te soupçonne fort de ne rien

comprendre à l'amitié, Dora, d'en être complètement incapable, gémissait Marc.

Mais quelques minutes après, Dora pesant tendrement à son épaule, son chagrin se calmait : « Qu'est-ce que tout cela peut faire, puisqu'elle est mienne ? » songeait-il. Il se mettait à parler, lui aussi, à sourire et parfois même prolongeait la promenade ou retenait le musicien disposé à s'en aller. Il finissait par se sentir bien, tout pénétré de son amitié et de son amour.

Par instant, il lui arriva même de se réjouir que la petite créature eût adopté son camarade. Il pensait que des fréquentations de cette qualité, lui surveillant et dirigeant tout, contribueraient favorablement à sa formation. Ainsi elle s'enrichirait plus rapidement de substances plus diverses, comprendrait mieux son travail et ses soucis, les ayant vus reflétés dans un travail et des soucis jumeaux. Mais surtout, elle perdrait une partie de cette sauvagerie morbide qui la liait à Port-de-Crech. Car elle se refusait tenacement à le quitter, effrayée par les gens qu'à Paris, aux côtés de Marc, il lui faudrait voir : « D'affreuses gens ironiques, qui me trouveront si sotté, si sotté », disait-elle. Marc qui, de son côté, pour diverses raisons, ne pouvait ni ne voulait renoncer à la capitale, songeait souvent avec angoisse que, s'il ne la décidait à passer outre, il se trouverait devant une situation sans issue. Mais leur commune jeunesse, leur manque de fortune et sa grande

patience, l'avaient induit à ne rien brusquer. Il se fiait au pouvoir persuasif de son inébranlable et tenace amour.

Les privilèges injustifiés de Hans et de Winipeck enhardirent quelques artistes qui, depuis longtemps, suivaient Dora des yeux. Un à un ils s'approchèrent, mettant à profit la connaissance qu'ils avaient faite, à l'hôtel, du peintre ou du musicien, ou de Marc lui-même, dont on savait maintenant qu'il n'était pas gardien trop sévère. Peut-être étaient-ils cinq ou six qui se mirent à graviter dans le ciel de Dora à la manière de satellites fantasques. Ils ne venaient jamais tous à la fois, décrivaient autour d'elle les orbites les plus capricieuses, disparaissant, revenant soudain pour quelques secondes, s'incrustant quelques heures, disparaissant encore.

Marc était heureux de voir la petite créature s'intéresser aux discussions, aux théories et aux travaux de ces grands garçons pleins de flamme. Ah ! toutes les folies que nous avons pu dire, et combien nous avons été intelligents, généreux et chevaleresques, et éloquents, et tout, parce qu'elle était là. Parfois, rarement, on prenait le canot et l'on s'en allait goûter ensemble sur quelque petite plage avoisinante. Elle apportait du vin de ses vignes, du doux et du sec ; nous, nous étions bourrés de cigarettes, chacun faisant venir à son intention les marques les plus éminentes de son pays. Les Suisses y ajoutaient du chocolat. Nous

ne nous regardions pas de travers : nous étions heureux, n'espérant rien.

Les jeunes gens du pays, des fils de négociants en vins ou de saleurs, des garçons sanguins, sportifs, obtus et sans malice, nous jetaient des regards sarcastiques parce que nous ne paraissions pas soupçonner qu'il y eût dans le pays des filles accessibles. C'est comme cela que nous étions, nous autres, des empotés, si l'on veut, mais si pleins de mépris à l'égard de ces gros garçons justement auxquels il fallait des paquets de chair entre les bras. Ah ! ce fut une constellation étrange que celle dont Dora faisait le centre, éblouie, soumise et attendrie ; chacun plein d'offrande et dépourvu d'exigence ; et chacun si fier de suivre comme un petit drapeau, comme une petite bannière, cette créature étrange, véritable symbole de la patrie qui hantait nos rêves. Oui, nous lui étions reconnaissants de nous donner l'illusion de n'être pas comme les autres hommes — qui sont grossiers, suffisants et faciles à contenter.

Elle passait toutes ses matinées sur la plage ; Marc et Hans l'encadraient, Winipeck se baignait, émergeant au-dessus des vagues son regard candide et bleu, et l'un ou l'autre d'entre nous, ou plusieurs à la fois, venaient. Le soir aussi l'on se retrouvait. L'après-midi, Marc ne la quittait pas ; et toujours ces rues bouillonnantes de soleil, de cris, d'odeurs, cette mer scintillante, ce vent acharné qui comblait le village, les oreilles et le

cœur. — Ce fut de cette façon que s'écoulèrent trois étés dont le dernier qui fut décisif et se situe quelques mois après la promenade du matin pascal.

Durant ces semaines-là, Marc se fit plus pressant.

— Dora, je t'en prie, explique à Hans que tu ne l'aimes pas, que tu ne peux pas l'aimer.

Elle agitait son petit front têtue :

— Mais il le sait bien...

— Lui as-tu seulement parlé d'une façon précise ? Non, je te connais, à toutes ses avances tu as dû répondre à ta manière câline et ambiguë qui ne veut rien dire, qui laisse subsister toutes les craintes et tous les espoirs... Quand il t'a fait comprendre qu'il souhaitait t'épouser, que lui as-tu répondu ?

Elle sourit, ses beaux yeux noirs fixent rêveusement l'espace :

— Je lui ai dit : « Hans, je vous aime comme un frère. »

— Et tu appelles ça une réponse claire !

— Il me semble que c'est clair, fait-elle soulevant ses sourcils d'un air souffrant. C'est la vérité pure, j'ai pour lui cette sorte d'affection.

Marc lui prend les poignets avec un peu de violence :

— Écoute, tu ne peux pas savoir quelle sorte d'affection on éprouve pour un frère, puisque tu n'en as pas. C'est ridicule de dire une chose

pareille, c'est aussi beaucoup trop. Qu'a-t-il répliqué ?

— Il m'a dit : « C'est bien triste, Dora, car, moi, je ne vous aime pas comme une sœur. » Il souriait.

— Parbleu ! Ce n'est pas comme cela qu'on évince un prétendant. Du moment qu'après ses tentatives tu ne lui as pas dit clairement que tu m'aimais, que tu étais à moi, il reviendra indéfiniment à la charge. Ton silence l'y autorise. Et ce n'est tout de même pas à moi de lui parler de ton amour... — Il détourne la tête et crispe sa belle bouche en une moue de souffrance. — Écoute, quand il vient chez moi, il voit ta photo, toujours fleurie. Dans son atelier aussi il y a ta photo. Je la regarde chaque fois que je vais chez lui ; je ne dis rien. Nous savons bien, mutuellement, que nous t'aimons ; à cause de cela, nous ne prononçons jamais ton nom, comme si tu n'étais pas même née... Jamais ton nom et nous pensons à toi sans cesse. Oh ! Dora, je n'ai aucun droit sur toi, je ne puis pas trancher à ta place ; fais un geste précis, mon petit, débarrasse-nous de cette rivalité qui commence à vicier nos relations.

Du bout de sa petite main elle caresse les joues de son ami, le front. Lui, ce geste le délivre toujours de toute colère, de tout chagrin, l'apaise :

— Mon amour, fait-il en la regardant, ma petite chose douce, je t'aime tant, je suis tellement à toi, toutes mes forces vouées à ton service, toute

mon intelligence, toute ma virilité vouées à ta protection. Depuis neuf ans, je vis avec ta pensée, et si jeune mon cœur s'est immobilisé devant ton visage qu'il est resté pur et sévère comme un cœur d'enfant... Comprends que je souffre de cette faveur que tu témoignes à un autre, comprends que je suis affreusement jaloux. Oh ! ses rêves qui doivent être pleins de toi... Ne pas pouvoir empêcher que l'être que nous aimons, son image aille au fond d'autres regards et y demeure. Cette image de toi qu'il emporte ! Dieu sait ce qu'il en peut faire...

— Oh ! Marc, ne sais-tu pas combien il est respectueux ?

— Oui, oui, tous sont respectueux envers toi. Mais ce sont aussi des hommes. Et toi, le désir, tu ne peux pas le comprendre.

Il pâlit, l'attire contre sa poitrine, la serre sur son cœur qui bat, car maintenant la faim et la soif de ce petit corps sont en lui.

— Oh ! Dora, quand donc admettras-tu que l'amour est un sentiment complet qui embrasse tout l'être. Quand donc sentiras-tu cela ? Alors, oui, tu sauras parler nettement et dire : je vous aime ou je ne vous aime pas.

Avidement il cherche ses lèvres, mais elle détourne la tête car il lui fait peur lorsque le désir le soulève ainsi, fonce son regard et durcit sa main.

— Vois-tu, poursuit-il haletant, j'en viens par-

fois à me demander si ce que tu éprouves pour moi n'est pas tout simplement ce fameux sentiment fraternel dont tu parlais tout à l'heure. Tu étais si seule, si ignorante, si abandonnée, lorsque je suis venu. Je représente tout pour toi, oui, mais au fond que suis-je ?

Elle se dégage de ces bras qui la serrent trop. Son mince profil s'incline, pathétique et anxieux.

— Je ne sais pas, Marc, comment veux-tu que je sache une chose que toi tu ignores ? Mais je sens bien qu'il n'y a pas une parcelle de mon être qui ne porte ton empreinte et qu'il me faudrait mourir si j'étais privée de toi.

— Dora ! appelle-t-il doucement, l'attirant de nouveau contre lui.

— Écoute, Marc, ne me torture plus à cause de Hans. Le pauvre petit, pourquoi veux-tu que je lui parle durement ? Il est presque aussi faible et enfant que moi ; tu sais, il a tout de suite des larmes dans les yeux. Toi, tu es fort, tu es si fort ! Il n'existe pas à côté, Marc, je t'assure, il n'existe pas, il n'y a que toi, toi, toi.

Et elle se soulève, et c'est elle maintenant qui cherche sa bouche, avec ses petites lèvres tièdes et tremblantes...

Cette conversation sans cesse reprise s'achève toujours de la même façon sans que Marc ait le courage d'exiger. Il la sent si faible, si craintive, si ignorante d'elle-même. Qu'est-ce qui dort au fond de cette petite tête brumeuse et obstinée ?

A-t-il le droit de commander d'ailleurs, lui qui n'est ni son fiancé, ni son amant, et conserve, tout en l'adorant, ce goût sournois et farouche de la liberté qui répugne à tout titre officiel comme à autant de chaînes ?

Marc ne veut rien brusquer. Il sait que Dora viendra passer quelques jours à Paris en décembre. Quelques jours pour lui seul ! Une amie complaisante couvrant l'escapade. Alors, débarrassée de l'ambiance familiale, arrachée à son milieu habituel, plus librement et plus constamment cernée par le désir de Marc, alors sans doute aura-t-elle la lucidité nécessaire pour reconnaître son amour.

—  
fond  
toire,  
nantes  
mement  
influen  
elle ve  
sidérah  
avoir l  
Car  
« Nait  
bide,  
refuse  
teur c  
—  
Simon  
—  
n'y co  
me rap

### CHAPITRE III

— Simone, proféra Marc, élevant vers le plafond craquelé de sa chambre un index péremptoire, vous assisterez bientôt à des choses étonnantes : premièrement, l'enfant va venir ; deuxièmement, Claude Reuilly, poétesse et membre influent du prix Mérimée, m'invite chez elle où elle veut me présenter à toutes sortes de gens considérables, car elle s'est mis en tête de me faire avoir le prix, l'an prochain.

Car il avait, enfin, trouvé un éditeur pour sa « Nuit ensorcelée », cette œuvre étrange et morbide, vieille déjà de trois ans et que l'on avait refusé sept fois avant qu'Eusèbe Corduchet, directeur du *Bélier*, s'enthousiasmât d'elle.

— Vous avez fait un départ magnifique, lança Simone avec chaleur.

— C'est vrai, j'ai une presse étonnante ; je n'y comptais pas... Mais savez-vous ce qu'il va me rapporter, mon fameux bouquin ? Quatre

mille cinq cents francs... Ce n'est pas avec ça que je monterai mon ménage !

— Vous pensez à Dora... Personnellement, je suis convaincue que, lorsqu'elle aura passé quelques jours avec vous, ses dernières hésitations tomberont. Alors, vous pourrez la garder avec vous, l'épouser.

Marc regarda sa visiteuse en silence. Il était mi-assis sur un coin de son bureau ; un jour grisâtre, malsain, souillé par la crasse des toits et la lèpre des murailles, éclairait maussadement la pièce.

— L'épouser, fit-il pensivement... Simone, épouseriez-vous Jacques si vous le pouviez ?

La jeune fille inclina un peu son visage aigu qui, ainsi penché, évoquait la Sainte Anne du Vinci, moins le sourire. Un peu d'anxiété assombrissait ses yeux pâles :

— Je ne crois pas, fit-elle enfin. Peut-être me marierai-je un jour, avec un honnête garçon qui aura la charge de me donner deux ou trois enfants, car j'aime les enfants. Mais, entre Jacques et moi, il n'y a place pour personne... Je pense, comme vous, que l'amour est un sentiment asocial...

— Une forme de la guerre, interrompit Marc.

— On ne peut rien bâtir avec lui que son égoïste satisfaction du moment. La sagesse bourgeoise est dans le vrai quand elle affirme que les seuls bons mariages sont les mariages de raison.

Elle sourit, découvrant ses dents admirables qui mirent une lumière dans ce jour décoloré.

— Ah ! Simone, fit Marc en la regardant tendrement, nous sommes vous et moi pétris du même salpêtre, c'est pourquoi nous ne cesserons jamais de nous raconter notre cœur.

Entre eux, un flirt latent et de caractère purement sportif, rehaussait de son piment une indéfectible et profonde amitié. Ils se connaissaient depuis des années, s'étant rencontrés à Port-de-Crech où Simone passait les vacances chez ses grands-parents.

La jeune fille éprouvait, pour Dora, cette même tendresse que lui témoignaient tous les êtres capables de percevoir la poésie de son personnage. Aussi était-elle l'unique mais complète confidente de Marc. Il lui plaisait de déployer son amour devant elle, comme il plaît à un maniaque collectionneur d'exhiber ses trésors devant un maniaque de même espèce. Aussi se rencontraient-ils souvent et toujours pour parler de leur amour. Cela durait jusqu'au moment où Marc, fixant hardiment les dents admirables de sa compagne, ou ses yeux aux reflets de lac, se mettait à la bombarder gaiement de roses mêlées de fléchettes. A cette attaque elle répondait avec une virtuosité égale, rompue à ce jeu qu'ils reprenaient inlassablement, tous deux trop audacieux pour ne pas laisser, en bordure de leur grand amour, une marge pour l'aventure.

Elle préparait en Sorbonne une agrégation de chimie. Mais elle scandalisait ses professeurs par sa manière poétique de parler des corps simples,

et les épouvantait au laboratoire, par sa propension à combiner les liquides beaucoup plus en fonction de leur couleur ou de leur consistance que de leur nature.

En amour, une fantaisie aussi dangereuse régnait. Dix jeunes gens tournaient autour d'elle qui était ravissante et d'un charme assez énigmatique, fait justement de cette aptitude miraculeuse qu'elle avait à s'échapper après qu'elle eût tout fait pour qu'on crût la tenir — « Fuyante comme l'onde », disait Marc. — Mais elle avait élu, placé dans un tout autre monde, bourré de tous autres soucis, plus âgé et marié, un important chef d'industrie, duquel, justement parce qu'il était riche, elle se faisait scrupule d'accepter fût-ce une boîte de bonbons, tandis qu'elle prodiguait sans compter sa jeunesse flambante et son corps ardent. C'était lui, Jacques. Et, bien qu'il fût infiniment épris, empli de bonté, de droiture, elle trouvait le moyen de souffrir cruellement dans son amour tant celui-ci, tout semblable à la flamme, était inapaisable et dévorateur.

— Quand la petite fille viendra-t-elle ? demandait-elle soudain.

— Oh ! bientôt. Figurez-vous qu'elle veut me faire une surprise : arriver tout à coup. Je pense que le voyage solitaire de la gare à l'hôtel avec les péripéties qu'il comporte : hélage d'un porteur, paiement du dit ; hélage d'un taxi et nouveau paiement du dit, constitue une performance mer-

veilleuse pour un petit être aussi tremblant. Je me réjouis de la voir ainsi essayer de tâter ses forces. Mais avec tout ça je ne sais si elle sera ici dans quatre jours ou dans une semaine.

— Il faudra beaucoup la sortir, fit Simone de sa voix musicale, murmurante et douce, liquide comme toute cette créature impétueuse et mouvante. D'abord, vous me préviendrez dès qu'elle sera là : je veux l'embrasser.

— Bien sûr.

Il y eut un silence durant lequel Marc s'employa à remettre dans son aplomb le tableau de Sergio Benvaglia qui représentait un couple en spirale dressé au centre d'un paysage tout entier aspiré par un ciel écarlate, chargé de représenter « le pouvoir inéluctable de la passion ». Simone considérait d'un air perplexe, sur le tapis, une fleur rosâtre ajourée par la dent des souris.

— Et Hans ?... demanda-t-elle après une hésitation.

Son compagnon eut un geste dubitatif.

— Il saura naturellement qu'elle est là ; sans doute même sortirons-nous deux ou trois fois ensemble. Il ne me déplaît pas, au fond, qu'elle nous confronte, dans ce milieu nouveau. Vous savez, je compte beaucoup sur ce voyage pour l'éclairer.

— Mais elle n'aime que vous, voyons ! Si vous saviez avec quel accent elle me parle de « son Marc ».

— Que peut-on savoir avec elle ?... Je crois pourtant ce que vous dites. Oh ! si je devais n'y plus croire, je serais tellement malheureux ! — Marc inclina son visage aux traits momentanément durcis ; le jour terne polissait son vaste front et lui donnait une patine d'ivoire. Puis il se secoua : Au fait, je l'ai rencontré hier, Hans, sur le boulevard Raspail. Jamais je ne l'ai vu si gai ; il m'a annoncé qu'il allait partir pour Genève passer quelques jours chez des parents qu'il a là-bas... Mais il s'arrangera pour être là en même temps que Dora, vous verrez.

Ils bavardèrent encore un moment, Marc vantant le talent de son ami. Il avait entendu, dans l'atelier même de l'artiste qui s'était adjoint deux camarades, le fameux trio en fa mineur. Puis la visiteuse se leva :

— Allons, cher garçon, ne vous faisons pas manquer de parole à Claude Reuilly, poétesse et membre influent d'un jury tout disposé à vous couronner...

Simone partie, Marc se déshabilla pour procéder à une toilette minutieuse.

La pièce où nous le voyons s'agiter a cette sordidesse particulière aux chambres meublées que l'on peut louer à Paris lorsqu'on dispose d'un budget exigü. Le tapis râpé, les rideaux douteux, le papier du mur d'une affreuse couleur chocolat que de grandes zébrures vertes rendent particulièrement sinistre. Le plafond a besoin d'être

reblanchi. L'ampoule électrique pend, avec une désolation évidente, au bout d'un fil, sous l'abat-jour de porcelaine festonnée, pareil à quelque ridicule collerette à godrons. Une minuscule entrée servant de penderie et un cabinet de toilette complètent l'appartement sans l'embellir.

Marc avait remédié de son mieux à cette indigence originelle. Un fauteuil de cuir, un bureau d'acajou avec son siège assorti, une bibliothèque garnie de quelques éditions de luxe, le long du mur une planche où s'empilaient une centaine de volumes, une table de fumeur, deux ou trois vases avec des fleurs, une lampe de chevet, une statuette moderne en acier et bois des îles, tout cela joint à de nombreux tableaux et photographies, lui permettait de ne pas se sentir trop dépaycé.

C'est du moins ce qu'il expliquait aux bonnes âmes, — parents éloignés ou amis de sa famille avec lesquels il avait jugé inutile de faire les frais d'une rupture, — aux bonnes âmes, disons-nous, qui se lamentaient de le voir ainsi victime de la crise du logement. Ces quelques objets achetés au cours de flâneries et pour satisfaire une lubie soudaine beaucoup plus qu'un besoin véritable, étaient en somme son alibi. « J'ai un si bon fauteuil », disait-il en souriant, si la bonne âme examinait avec horreur la carpepe ; et si elle s'arrêtait aux lézardes du plafond, il se hâtait de lui démontrer, tableau en main, que son ami, Sergio

Benvaglia, courbait sous les lois d'un indéniable classicisme sa nature révolutionnaire.

Or, tout cela il pouvait le dire et excuser, par le fait même, sa présence dans une atmosphère de prostituées et de couples illégitimes s'offrant l'amour à vingt francs l'heure. Mais ce qu'il ne pouvait pas dire, non, ce qu'il ne pouvait pas expliquer à un naturel de notre planète rationaliste, c'est qu'en réalité il n'avait besoin ni d'un fauteuil de cuir ni des tableaux de Benvaglia, ni de son archer moderne en acier et bois des îles, ni de rien. Le décor où il se mouvait n'avait en soi aucune importance : sa fantaisie le recréait, l'abolissait.

Il ne pouvait pas expliquer que sa sensibilité aux atmosphères ne devait pratiquement rien au sens de la vue. Il avait souffert comme si on l'eût assis sur un pal dans des salons meublés avec un goût luxueux ; souffert brusquement en entrant dans une maison, et il savait que là venait de s'installer une maladie incurable ou la faillite ; on se prodiguait devant lui des sourires dont il détournait les yeux, afin de percevoir clairement qu'on avait interrompu, en son honneur, une dispute que l'on reprendrait tout à l'heure.

Servi par cette faculté, il lui arrivait de se plaire dans les endroits les plus imprévus et de fuir comme le Tanez Rouft les foyers les plus accueillants ; car la présence d'un commensal non souhaité, — les inconnus muets ne constituant pas

une présence, — obnubilait son don de cécité poétique. Aussi détestait-il l'amabilité, cette façon mondaine de vous tirer par la manche. Il avait vécu ses moments de pire détresse dans une maison bourrée de fauteuils en tapisserie à têtes de macramé, bourrée de porte-brosses, porte-photos, porte-allumettes et porte-bijoux, de pendules à sujet et de sujets en faux bronze, où toute une famille empressée s'acharnait à rattraper, par son bout de ficelle, son âme, ballon rouge, qui s'en allait.

Oui, Marc aurait pu vivre n'importe où, dans un hôtel tout à fait borgne, dans une mansarde, dans l'arrière-boutique d'un charbonnier pourvu qu'il eût ses livres, son phono et cette photo de Dora où elle apparaissait avec son petit visage triangulaire et son sourire mystérieux.

Maintenant, le torse nu, son rasoir à la main, il s'installe devant la glace qui ne manque pas de lui refléter son visage.

Son visage qu'il contemple tous les matins d'un œil surpris et soupçonneux ! Quoi, c'est derrière cette façade qu'il habite, lui, Marc Endel, avec ses rêves, ses dons et son amour ? Il tourne la tête, appuyant les doigts sur le maxillaire inférieur pour accroître un peu la faculté de rotation.

Cette nuque ? Rien à dire sur la nuque : ronde, latine, honorable en somme, surplombant un cou plutôt mince dont, dans cette posture, les tendons

saillent avec un petit air athlétique qui fait plaisir à Marc. L'oreille ? L'oreille est bien, étroitement collée au crâne, ourlée avec soin, le lobe nettement détaché, signe de bonne race. Oui, remettons la tête en place. Ce visage, en somme, pourrait être sur les épaules de Cyprien, le valet de chambre, ou sur celles d'un conducteur d'autobus, ou sur celles d'un attaché militaire français à la légation de Sofia. Dans quelle mesure Marc ressemble-t-il à son visage ? Les traits de chair se modèlent-ils exactement sur l'âme, comme le plâtre sur la face d'un mort, ou au contraire la loge-t-on au hasard, derrière n'importe quel masque ? Et de temps en temps elle se montre, par le trou des orbites ; et elle fait des signes pour qu'on la voie, pour qu'on lui sourie, peut-être pour qu'on la délivre.

« Remettons la tête en place », songe Marc, et il regarde son nez. Un nez inoffensif ; ni un mufle, ni une étrave. Tous les gens normaux en possèdent un pareil. Un acteur n'en voudrait pas, un dictateur non plus. Les sourcils n'ont aucune existence propre ; assez clairsemés, laissant voir la peau, ils ne valent que par le rôle qu'ils jouent dans les divers jeux de physionomie de leur propriétaire. Ils savent s'arquer très haut pour marquer la surprise, se froncer avec force pour marquer la contention d'esprit, devenir personnages de premier plan dans la colère, et même participer à la tendresse par une façon particulière de

s'amollir et de se tirer vers les tempes. Des sourcils, Marc inspecte le front. Poli et blanc, très haut, légèrement bossué, vrai front d'intellectuel, en somme, si l'on consent à oublier que quantité de gens sans culture en possèdent un semblable. Les cheveux sont plantés haut, découvrant largement les tempes, châains, rejetés en arrière, neutres et plaqués. Mais la bouche est la consolation de Marc : une grande bouche nettement dessinée, formant une moue qui annonce la sensualité et peut-être la violence. Il n'en a vu qu'une autre de même type et c'est sur l'Apollon de Bourdelle. Oui, s'il ressemble à quelque chose de son visage, ce doit être à cette grande bouche brutale et triste, amère, gourmande et boudeuse. Au-dessous d'une telle bouche le menton n'a plus d'importance ; aussi est-il rond, sans plus.

Arrivé à ce point de son examen Marc remarque, pour la centième fois, qu'il n'a, en somme, pas vu ses yeux. Ils sont gris, c'est entendu, mais les yeux ne valent que par l'expression qu'ils reflètent, par la pensée qui les anime. Or, si l'on essaye de se faire des mines, on ne peut pratiquement pas les voir, et si l'on veut les fixer dans leurs profondeurs, alors, ils prennent une expression hagarde tout à fait désobligeante. Il faut les laisser à leur mystère. Marc sait qu'on lui trouve généralement un air dur : cela doit tenir à sa bouche, et à ses yeux précisément, qui lui resteront éternellement inconnus.

Et pourtant, quelqu'un célèbre la douceur de son regard !

Il sourit à cette pensée, puis profite de ce sourire pour inspecter ses dents. Ce sont de bonnes dents, solides, larges, blanches, et plantées dans de fortes mâchoires.

« Je suis un carnassier », pense-t-il avec satisfaction, et il se met à délayer soigneusement son savon dans de l'eau tiède.

\*  
\* \*

— ... Et beaucoup plus jeune que je ne croyais, songeait Marc, une heure et demie plus tard, lorsqu'il se trouva en présence de Claude Reuilly.

Elle venait de l'accueillir avec son sourire célèbre tout en fixant sur lui son regard net et lumineux. Il aima sa manière dépourvue de préciosité, sa poignée de main qui affectait même une virilité désinvolte.

Cependant elle lui faisait faire le tour du salon, déclanchant, à chaque nouvelle présentation, le plongeon de Marc auquel répondait un plongeon similaire, s'il s'agissait d'un homme, ou des caquetages d'admiration s'il s'agissait d'une femme.

— Mon Dieu, poursuivait-il tout bas, elle porte à peine trente-cinq ans ! Sûrement, pourtant, elle en a davantage ; mais pourquoi s'agite-t-elle avec tant d'impétuosité ?

Car elle venait de le quitter et continuait à s'affairer de-ci de-là, mettant son mot à chaque conversation.

— Vous regardez notre hôtesse, remarqua quelqu'un près de lui. N'est-ce pas qu'elle est admirable ?

— Admirable, répéta Marc, poli, — mais pas mon genre, ajouta-t-il tout bas. Oh ! pas du tout mon genre : trop empressée.

Pour répondre à la curiosité d'une actrice mi-naudière, la poétesse avait volé jusqu'à son bureau qu'on voyait dans le fond du deuxième salon, y cherchant une adresse. On sentait qu'elle se prodiguait sans compter, que, pour elle, se multiplier ainsi, et virevolter en tous sens était un devoir impérieux, une question d'honneur ; qu'elle aurait voulu se démembrer, se débiter par parcelles, afin que chaque invité reçût une portion d'elle-même.

— J'ai horreur des gens qui se donnent tant de mal, rumina encore Marc.

Mais il se tourna vers son interlocuteur, car, dans l'angle où il s'était réfugié c'était bien miracle que quelqu'un fût venu lui adresser la parole ; or, de lui-même, il n'aurait jamais osé sortir de son refuge au risque, persévérant dans son mutisme, de passer pour muflé ou idiot.

Celui qui lui offrait opportunément l'occasion d'une rentrée honorable était un petit vieillard archéologue — à moins qu'il ne fût musicographe

— orné d'un toupet blanc et de lunettes à verres convexes qui, bien encastrées dans les orbites, lui faisaient des yeux d'insecte.

— Admirable et étonnante, poursuivit celui-ci, élevant en l'air une petite main noirâtre que ficelaient un lacin de veines. Savez-vous qu'elle a un grand fils, un très grand fils qui achève ses études à Oxford ?

— Tu lui ferais plaisir si elle t'entendait ! grommela tout bas le jeune homme. Et tout haut, poli et évasif : Tiens !...

— Ce que je dis là peut paraître indiscret, nota le vieillard qui, apparemment, grâce à ses yeux d'insecte, lisait dans les crânes, mais notre belle Claude n'est pas comme les autres femmes : elle ne cache pas son âge. Au contraire, elle en est fière, et avouez qu'il y a de quoi : qui lui donnerait quarante-trois ans ?

Quelle que fût la mauvaise humeur de Marc, il ne put réprimer un mouvement d'admiration et se mit à chercher la poétesse des yeux. Naturellement elle avait changé trois fois de place depuis tout à l'heure et maintenant, debout entre les deux pièces de réception, elle parlait, avec son animation coutumière, à un nouvel arrivant. Elle était vraiment très belle ainsi, droite et svelte, vêtue de soie noire, avec son visage mobile et éloquent où le sourire se reformait sans cesse, toujours aussi lumineux et fier, mais par moment plus provocant et par moment plus tendre.

Celui auquel elle s'adressait la considérait calmement. Il était grand, glabre. Son teint légèrement mêlé de brique et son aspect de propreté surnaturelle le désignait, tout de suite, comme Américain. Bien qu'on le devinât jeune, une épaisse chevelure blanche, séparée par une raie sur le côté, prêtait à son personnage une distinction que lui eussent peut-être refusé sa carrure massive, et les amples vêtements clairs dont il s'habillait. Ses yeux petits, sous des cils et des sourcils encore blonds, déversaient avec netteté et négligence à la fois, l'eau bleue de leur regard.

Ce visiteur, Marc daigna le remarquer avec quelque plaisir. Il était solide, positif, bien planté sur des pieds aux chaussures confortables, calme, et seul, au milieu de l'agitation et du boursoufflement général, paraissait échapper à la cérémonie de l'inflation obligatoire.

— On dirait un Américain, fit Marc.

Son interlocuteur eut un geste d'ignorance, mais une petite dame blonde et vêtue de breitschwantz qui se trouvait à proximité pivota dans son fauteuil, offrant, avec le renseignement demandé, un sourire qu'ornait, aux commissures, deux dents en or.

— Oui, il l'est, mais il vit en France depuis longtemps. C'est Clarence G. Gordon.

— Naturellement journaliste, conclut Marc d'un air discrètement excédé.

— Oh ! non, il s'en défend bien. Il fréquente,

de préférence, les milieux artistiques et littéraires, mais comme cela, en spectateur. C'est un dilettante et un épicurien de l'esprit, acheva-t-elle avec affectation.

Tout en parlant, la jeune femme élevait un peu la voix, croisait les jambes très haut, frétillait du regard, dans l'intention évidente d'accrocher l'attention de l'étranger. Ce fut Claude Reully qui remarqua ce manège désespéré, car elle remarquait tout dans son zèle. Elle remorqua l'arrivant jusqu'au petit groupe, hélant joyeusement :

— Rose Durozier, voilà votre vieil ami Clarence que je vous amène.

Elle présenta Marc et l'archéologue, puis presently, appelée par quelque nouvelle détresse, s'éclipsa :

— Non, je n'ai pas lu le livre de Monsieur, répondit Clarence G. Gordon en réponse à une question de Rose Durozier.

Marc allait protester que c'était trop naturel, que c'était peut-être une chance pour...

— Oh ! interrompit la jeune femme, il faut lire ça à tout prix. Quelque chose d'énorme, mon cher. — Puis, se tournant vers le jeune homme : — Moi, n'est-ce pas, je suis courriériste mondaine et tiens à l'*Événement* la rubrique de la mode. Je ne puis que me faire une très lointaine idée de ce qu'est le travail d'un romancier, mais il me semble que ce doit être terriblement difficile. Racontez-nous.

Il était clair que, n'osant compter sur ses seuls mérites pour retenir l'étranger, elle faisait appel à du renfort. Marc eut envie de répondre par un haussement d'épaule évasif, à seule fin de voir les ruses auxquelles elle aurait recours pour empêcher l'autre de s'en aller. Mais, après tout, cet homme était le seul auquel il eût volontiers adressé la parole.

— Détrompez-vous, Madame, fit-il, ce n'est pas difficile d'écrire un roman ; et pas plus un merveilleux roman qu'un mauvais : tout étant une question de dons. Le malheur, voyez-vous, c'est que nous ne pouvons faire que ce pour quoi nous sommes doués ; et ce pour quoi nous sommes doués est toujours facile.

— Alors, d'après vous, aucune activité humaine n'est vraiment difficile ? demanda Clarence par politesse, semblait-il, plutôt que par véritable intérêt.

Marc fronça les sourcils : « Vais-je le dire ? songea-t-il, j'aurais l'air prétentieux ou maboul ; quelle idée de m'être mis à parler, mon Dieu ! » Mais il sentit sur lui, d'une part le regard limpide et doucement railleur de Clarence, d'autre part le regard brillant de Claude qui, de l'autre coin du salon, surveillait l'apprivoisement de son néophyte. Alors, il serra les dents et se jeta à la mer :

— Oui, il y a une chose difficile et c'est pourquoi les gens vraiment très forts qui ne peuvent

se résigner à une existence machinale, finissent parfois par elle.

— Ah ! Ah ! Quoi donc ? demanda Rose émue.

— La sainteté, Madame.

Il y eut trois secondes de silence durant lesquelles les gens d'alentour qui avaient entendu le mot se retournèrent ébahis. Marc remonta à la surface des flots, aspira profondément et sentit sa bouche s'emplir d'amertume : il se répugnait positivement.

Naturellement les exclamations fusèrent, même de loin, de personnes qui ne savaient pas de quoi il retournait :

— Comment, vous parlez de la sainteté ? Oh ! le panégyrique de la sainteté par l'auteur de *La Nuit ensorcelée* ! C'est original, pour le moins.

Marc fixa sévèrement l'espace :

— Mes paroles n'ont rien de surprenant. Les saints, croyez-le, ont tous été pourvus d'une notion aiguë, permanente et pathétique du mal. Sans cela, ils eussent été d'honnêtes catholiques moyens, ou d'insupportables cagots. Le problème de la sainteté et celui du mal sont connexes, cela tombe sous le sens ; on ne peut étudier l'un sans envisager l'autre.

— Au fait, peut-être êtes-vous un saint ? fit Rose Durozier épiçant son sourire de deux pointes d'or.

— Qu'elle est bête ! pensa le jeune homme, ou

alors elle comprend, qu'en ce moment, je suis en train de gagner le ciel...

Pourtant, sous le regard attentif de Clarence, il se détendit, sourit même.

— Certes non, Madame, et je le regrette, car les saints sont infiniment sympathiques. Tenez, moi je les aime spécialement pour cette tendance qu'ils ont tous à abandonner leur famille. Sans aller chercher plus loin, mon compatriote, saint Roch s'en alla en claquant les portes ; pareillement saint Alexis, saint Thomas, sainte Thérèse, toute une séquelle. Et voyez saint François d'Assise qui n'hésite pas à voler son père, sainte Gertrude ses patrons. A ce point de vue, les saints peuvent donner la main aux débauchés. Seulement le mobile n'est pas le même et c'est là où nous surprenons le caractère bouleversant et surnaturel de cette alchimie qui change totalement la valeur de gestes pourtant si semblables. Je les aime aussi parce que toujours, leurs parents, leur classe et l'Église commencent à les honnir et à leur tourner le dos. L'Église même ne les accepte que morts, lorsque, devenus inoffensifs, ils sont par elle assimilables, ces anarchistes transcendants. Au moyen âge, l'Inquisition ne cessa de les importuner, les confondant volontiers avec l'hérétique, et ce qui m'emplit d'une jubilation que vous qualifierez certainement de perverse, c'est que, s'acharnant contre ces mystiques insoucieux des usages officiels, l'Inquisition, champion d'une hiérarchie

et d'une morale, avait tout à fait raison. La lutte de la vertu contre la connaissance étant la forme la plus aiguë et la plus mystérieuse de l'éternel conflit entre le bien et le mal. Seulement les saints ont été très souvent, et très bassement imités, car il est facile d'être vicieux et plus encore d'être fou.

— Beaucoup de saints l'étaient, dit l'archéologue, exhumant avec assurance un cliché de son âge.

— Mais non, s'emporta Marc, ne voit-on pas que la folie est un lâchez-tout, une débandade ? Abstraction faite de lésions organiques, je crois que, n'importe lequel d'entre nous sera fou dans huit jours s'il se laisse vraiment aller, s'il ouvre toutes les vannes, toutes les portes. Tandis que la sainteté est une chose tellement élaborée, tellement construite et volontaire, le contraire même de la folie. Et encore une fois, il en est des excentricités des saints comme de leurs gestes que je comparais tout à l'heure à des gestes de débauchés : les médecins et les conseils de famille perdent leur temps avec les saints, ceux-ci ayant le secret de métamorphoser en or pur le plomb vil dont on les croit prodiges.

— Vous avez beau dire, objecta Rose Durozier, que la tournure métaphysique de la discussion ne satisfaisait pas, je crois pour ma part que l'amour est tout aussi difficile.

— Nous y voilà, éructa Marc en lui-même ; ça devait finir par là ! Il fallait qu'elle m'amène

sur ce terrain : avec un nom pareil ! L'amour : vomissure et lamentation... — L'ombre de Dora passa dans son souvenir sans qu'il consentit à l'arrêter.

— Non, Madame, fit-il avec une douceur méprisante, l'amour n'est pas difficile, justement parce qu'il ne peut être éprouvé que par des êtres doués pour lui.

— Attention, fit Claude Reuilly qui s'était approchée, déployant son lumineux sourire, attention : Marc Endel va nous parler de l'amour.

Le jeune homme eut le souffle coupé, son regard gris fonça, plus froid que l'hiver : c'en était fait, il devait haranguer l'assistance.

— Je suis de votre avis, dit paisiblement l'Américain. Une fois qu'on est parvenu à le débarrasser de la littérature et du péché — ces deux pestes qu'on lui a inoculées pour le rendre intéressant — il n'y a rien au monde de plus aisé que l'amour.

— Oh ! Clarence, demanda la courriériste mondaine, est-ce à dire que personne ne s'est jamais refusé à vous et qu'on ne vous a jamais trompé ?

Il souleva les épaules.

— J'ai eu des échecs comme tout le monde, comme tout le monde j'ai été trahi ; est-ce la peine de dramatiser ?

— Mais, vous, Marc Endel, insista la poétesse, est-ce de cette façon que vous envisagez la facilité de l'amour ?

Alors, le jeune homme la regarda. Elle était belle décidément, belle et un peu agaçante. Croyait-elle qu'il allait démonter son cœur comme une magnéto devant ces gens ? Non, il savait bien, il avait éprouvé pour son compte que l'amour n'était pas une chose facile. Y avait-il jeu plus subtil, plus harassant que de chérir Dora de la manière qu'elle exigeait ? Mais une irritation latente le dressait sourdement contre cette tendresse trop grande, trop envahissante, autour de laquelle il sentait bien que, pour l'avoir éprouvée trop jeune, tout son être s'était cristallisé. Si cet amour venait à lui manquer soudain, ses plus intimes assises seraient ébranlées. Pourtant, la curiosité des lendemains de catastrophe le guidait en un défi perpétuel ; et il était comme un bateau qui, bien amarré, mais invisiblement secoué par la houle, tire sur son ancre.

Exprimer ces choses dans ce salon ? Oh ! non. Quoi de plus galvaudé que l'amour, quoi de plus méconnu ? Combien de gens n'en ont su que les gestes et le nom ; mais ils se croient autorisés à en parler, et c'est pourquoi l'on débite tant de bêtises sur son compte. On devrait laisser ces conversations à ceux-là seuls qui ont dressé des bornes précises entre la grivoiserie et la volupté, ceux-là qui savent attendre, qui ne connaissent point de gestes à la hauteur de leur désir, qui savent étreindre ou renoncer avec le même déchirement et le même oubli d'eux-mêmes.

Et, regardant Claude Reully, Marc pensa qu'il serait agréable de la tenir entre ses bras, d'immobiliser sous sa bouche le sourire lumineux. Sa mauvaise humeur était tombée, remplacée par une fébrilité agressive. Il méprisait tout ce monde et lui-même ; il éprouvait le besoin de dire des choses désagréables, non par colère mais par goût d'irriter.

— Je ne partage pas l'avis de M. Gordon, fit-il, en ce sens que je crois l'amour facile même avec le péché et même avec la littérature. La littérature étant là, précisément, pour enjoliver le péché, l'inventer au besoin, tandis que la mission de celui-ci est de doper notre sentiment à la manière des excitants que l'on fait avaler aux chevaux qui, sans cela, se désintéresseraient de la course.

— Où cela me mènera-t-il ? s'interrogea-t-il tout bas.

— Ceci posé, fit la poétesse, une charmante conquête toute simple, toute honnête « pour le bon motif », ne serait même plus du domaine de l'amour.

— Je crois qu'elle serait plutôt du domaine de l'utilité — car là où il y a vraiment amour, il n'y a plus de « bon motif » ; il n'y a plus de motif du tout. On peut user du mariage comme d'un paratonnerre, mais c'est alors le mariage qui sert l'amour, et non l'amour qui sert le mariage. Lui, il a sa fin en soi. Il ne se rassasie que de lui-même et c'est pourquoi les vrais amoureux n'ont

même pas besoin que leur amour soit partagé — il leur suffit de l'éprouver.

— Oui..., mais tout cela ne nous dit pas en quoi l'amour est si facile.

— Oh ! Madame, tenez : un être passe, laisse tomber sur notre cœur une petite graine d'amour. Nous qui connaissons les règles du jeu, qui raffolons des métamorphoses que subit notre visage à chaque nouvelle passion, nous arrosons soigneusement la graine. La plante qui naît nous la soignons, nous la fortifions par mille moyens — c'est le moment de penser à la littérature, de se créer des obstacles, de se poser des rébus de morale. Et lorsqu'il est bien épanoui ce fameux amour, pleinement fleuri, que nous nous sommes, sur toutes nos coutures, admirés dans son calice, alors qu'il soit partagé ou non, — mais surtout s'il est partagé — nous déchainons contre lui la grêle, le feu du ciel, ou simplement notre meilleur ami. Cela fera une belle petite catastrophe, une sorte de labour en somme, grâce à quoi notre cœur, dûment retourné et ameubli, sera mûr pour recevoir une nouvelle graine. — Car on ne cherche que soi-même dans l'amour...

— Quel sauvage, fit Rose Durozier extatique, harponnant des yeux la bouche de Marc, quel sauvage, appeler la grêle et les calamités sur son amour.

— Madame, préférez-vous le voir sécher sur pied ? Ce que l'on aime il faut le risquer sans

cesse afin de le regagner mille fois, et puis tout d'un coup, de le perdre — et d'en être délivré.

— Je vous comprends, fit Claude Reuilly. Oh ! je comprends cela très bien.

Elle posa la main sur l'épaule de Marc et le regarda quelques secondes en plein visage, de ses yeux brillants et doux. La beauté de cette main transperça le jeune homme d'une angoisse fulgurante : bientôt, à un tournant très proche de sa route, la vieillesse se jetterait sur cette femme et la terrasserait.

Quelques moments plus tard, lorsqu'il eut pris congé de son hôtesse, Marc eut la surprise d'entendre Clarence lui proposer de l'accompagner un peu.

— J'ai été ridicule, tout à l'heure, avec mon embardée au sujet de la sainteté ! fit-il sitôt qu'ils furent dans la rue.

L'autre eut un geste indulgent :

— Vous êtes jeune... Il faut même que vous soyez étonnamment jeune pour parler comme vous l'avez fait. Les femmes n'aiment pas du tout les hommes de votre espèce, savez-vous ?

Dans la mémoire de Marc passèrent, furtivement, les regards allumés de la courriériste mondaine, et là, sur son épaule, la pression qu'une belle main exerçait avec un peu trop d'insistance. Un rien de fatuité ironique détendit ses lèvres.

— Oh ! je sais, continua paisiblement Clarence G. Gordon, vous vous êtes taillé un petit succès.

Ce soir, plus d'une de ces dames pensera à vous, avant de s'endormir. Imaginez : un garçon qui présente la sainteté sous des couleurs aussi scabreuses et qui parle de l'amour avec des airs de naufrageur ; ça doit connaître des caresses inouïes, ma chère !... Oui, oui, c'est avec des hommes comme vous qu'elles nous trompent, mais c'est nous qu'elles épousent.

Il parlait le français correctement, avec toute-fois un fort accent, une diction lente et appliquée, qui accroissaient encore l'impression de sérieux et de solidité dégagée par toute sa personne.

— Vous êtes marié ? questionna Marc.

— Je l'ai été dans le temps. Vous savez, en Amérique, l'on se marie et l'on se démarie très vite. Cela est d'ailleurs vieux : j'ai appris beaucoup de choses depuis... Oui, les femmes sont au fond terriblement timorées et conservatrices ; et comme elles sont aussi des enfants, elles croient au bonheur et elles y tiennent. Aussi ne le confient-elles jamais à un funambule de votre espèce parce qu'elles savent très bien qu'il n'est si brillant acrobate qui ne se casse un jour les reins.

— Vous savez, ce que je disais... fit Marc tout prêt à renier ses discours.

— Je sais, coupa l'Américain avec sa même assurance tranquille. Cette dinde en breitschwantz vous portait sur les nerfs, et le sourire de notre hôtesse activait le flux de votre jeune sève. Vos paroles étaient à la fois mensongères et vraies,

comme presque toutes les paroles humaines. Mensongères parce qu'improvisées sous le coup d'une excitation accidentelle ; vraies parce qu'elles ne seraient pas aussi spontanément montées à vos lèvres si rien en vous ne les avait ratifiées... Et c'est cela qui est grave.

— Je vois, goguenarda Marc en lui-même ; comme tout honorable Yankee, celui-ci se double d'un prédicant.

Il n'avait pas envie d'essayer un sermon, il n'avait pas envie d'expliquer son personnage, ni de se défendre, ni d'endoctriner, et il était trop anarchique pour se prêter à la conversation de l'autre par pure convenance mondaine.

— Vous avez peut-être raison, fit-il d'un air distrait qu'il voulait très visible.

— Avez-vous l'intention de vous marier ? poursuivit son compagnon avec flegme.

Cette fois Marc lui décocha un regard dépourvu d'aménité. On passait justement tout près d'une boutique chichement éclairée qui fit traîner sur toute la personne de Clarence une lueur jaunâtre. Ainsi, fugitivement, cet homme considérable lui apparut chétif et miteux. Et superposée à cette silhouette, l'ombre mince de Dora se profila, et son pathétique visage.

— Certainement ! fit-il avec vigueur, j'ai l'intention d'épouser une jeune fille que j'aime depuis longtemps.

— Oh ! répondit l'autre imperturbable, vous

ferez un bien séduisant compagnon si elle aime le risque... Mais il est très difficile de faire le bonheur de quelqu'un, vous savez. Le génie y est tout à fait impropre et même la trop grande intelligence, et même peut-être, la fantaisie. On bâtit le bonheur d'une femme comme une maison : avec des bras solides, de la patience, des matériaux résistants, et un plan pratique et minutieux.

— C'est ça, ironisa Marc derechef : eau, gaz, électricité, frigidaire et salle de bain. Mais Dora n'y resterait pas trois semaines dans ton confortable bonheur américain ! — Et il sourit.

Car lui, ce n'était pas une maison qu'il lui bâtissait, mais bien tout un monde, chimérique et si brûlant.

## CHAPITRE IV

Marc se précipita hors de son lit pour courir, dans son pyjama rayé, les cheveux hirsutes, ouvrir à l'arrivante.

— Mon petit, mon tout petit...

Il l'enveloppe des yeux, des bras, l'entraîne jusqu'au fauteuil de cuir, s'agenouille devant elle qui s'est assise et, d'un mouvement machinal commence à ôter ses gants.

— Mon petit, répète-t-il, comment es-tu arrivée ainsi, toute seule, comment as-tu pu ?...

Il rit, heureux que, si frêle, elle ait pourtant trouvé le courage de venir seule jusqu'à lui. Il lui emprisonne les épaules entre ses mains, la contemple, extasié de bonheur, avance les lèvres vers la petite bouche dont il refuse de remarquer la moue souffrante.

Alors, elle détourne un peu la tête :

— Marc ! murmure-t-elle, et elle appuie la face du jeune homme contre sa joue froide.

Il reste ainsi quelques secondes, retenant son souffle, buvant amèrement par ses narines, sa

bouche, par ses cils qui frôlent la peau mate, la supplication affolée qui émane d'elle.

— C'était donc cela, songe-t-il, et sonne de nouveau à son oreille le rire contraint qu'elle avait eu, derrière la porte, en se nommant.

Il se releva, épousseta lentement son genou cependant que Dora inclinait la tête. Il vit, dans le jour gris, se buriner le fin profil ; il vit les petites mains brunes pétrir le revers de fourrure du manteau ; il vit les frêles épaules se soulever sous la poussée des larmes. Alors, avec ces gestes si caressants qu'il avait chaque fois qu'il s'approchait d'elle, il lui ôta son chapeau, la prit doucement par les tempes.

— Dora, questionna-t-il gravement, que t'est-il arrivé ? Que sais-tu de nouveau sur toi-même ? Ne veux-tu plus me donner ta bouche ?

Deux lentes larmes glissèrent au long des joues, se perdirent dans les poils lustrés du castor.

— Dora, n'es-tu plus mienne ?

— Oh ! n'être plus à toi, Marc...

Elle s'était levée avec impétuosité, enlaçait le cou du jeune homme, couvrait son visage de baisers, tandis qu'il fermait les yeux, luttant en lui-même contre sa terreur et contre sa faim.

— Oh ! je ne puis cesser de t'appartenir, tu es en moi, tu es mon maître... Mais il ne faut pas m'en vouloir, je suis fatiguée. Fatiguée par le voyage, voilà, bouleversée, cela passera.

— Non, Dora, ce n'est pas la fatigue... Oh !

tes pensées m'ont-elles déserté tous ces mois pour que tu me retrouves avec tant d'angoisse ?

Et comme elle ne répondait pas, il la ramena presque durement contre lui, redressant le petit visage, plongeant profondément son regard dans les prunelles noyées :

— Tu l'aimes ?... Cela devait donc finir ainsi ?

Elle nia faiblement, se dégagea, se mit à errer à pas incertains. Oh ! si frêle, si frêle, instable et aveuglée. Une seconde il pensa que les enfants de cette sorte doivent être guidés avec des rênes de fer ; une seconde ses instincts de domination l'envahirent ; une seconde le sentiment de ses droits menacés l'emplit de fureur. Mais elle posa la main sur son bras et le nomma doucement...

Il ne lui imposa nulle contrainte, ce jour-là, s'étant promis de la reconquérir par le moyen le plus décisif bien que le plus dangereux. Il ne chercha plus à l'embrasser, ne la questionna plus, feignit même de ne plus remarquer son trouble. Il s'efforça d'être gai, de capter sans relâche et sans y paraître ses pensées vagabondes et, comme il avait compris qu'elle le souhaitait, vers les cinq heures, il la conduisit chez Hans.

Mais, était-il revenu de voyage ? Oui, affirmait-elle, ayant reçu une lettre de lui deux ou trois jours avant son départ. Serait-il chez lui, aujourd'hui justement et à cette heure ? Sans doute, affirma-t-elle encore, puisqu'elle lui avait fait espérer sa visite.

— Alors, Dora, il connaissait la date de ta venue quand moi je l'ignorais ?

— Oh ! Marc, toi ce n'est pas la même chose, fit la voix angoissée, toi, je voulais te faire la surprise... Et puis, on n'ira pas, si tu veux.

Marc s'interdit de pousser plus avant cette conversation, convaincu que, tout ce qu'il lui serait bon de connaître se révélerait à son heure. Et puis, quand on est décidé d'avance à tout pardonner, peut-être est-il plus sage de ne rien savoir. Car l'amour s'accommode fort bien de toutes les ignorances et de tous les mensonges, de toutes les pénombres et de toutes les lâchetés, et c'est pourquoi il est si vivace et si amer.

Hans Brischauer partageait avec son ami Franz Winipeck un grand atelier que complétaient une cuisine, un petit cabinet de toilette et une soupente où couchait le musicien. Le tout, par une immense baie vitrée, prenait jour sur une cour lépreuse où le marchand d'habits venait régulièrement faire ses offres d'une voix trouée, détimbrée et pâteuse comme ses vieux chiffons. Aux fenêtres séchaient des langes d'enfants, s'étiolait un araucaria dans une caisse de fer, bâillait un chat près d'un pot à lait. Parfois, des femmes s'accoudaient à la barre d'appui, laissant deviner, sous leur peignoir, des seins flétris, une peau grisâtre et marbrée. Le soleil visitait rarement cette cour et toujours à regret. Mais il faisait fleurir tant de haillons mal lavés, de poitrines

écroulées et de faces vineuses, que les deux artistes n'osaient se mettre à leur balcon par effroi de toute cette misère. Aussi Winipeck préférait-il la pluie et sa glissade murmurante le long du grand vitrage, et Hans sa soupente où, par l'extrême coin de l'immense baie, grâce à un carreau mobile, il pouvait voir une houle de toits déferler et buter contre la digue que dessinait, à quelques mètres, le boulevard Saint-Jacques.

Visiblement, les deux garçons attendaient les visiteurs. Le désordre de Winipeck, adroitement canalisé, laissait libres le divan, quelques sièges, allant de l'escabeau au rocking-chair et la majeure partie de la table.

— Il y a longtemps que vous êtes revenu de Genève ? questionna Marc dès le début.

— Trois jours, fit Hans de sa voix sérieuse.

— Vous étiez tellement gai, lorsque je vous ai rencontré la veille du départ... Vous êtes-vous bien amusé ? Avez-vous vu vos diverses maîtresses ?

Il regretta, tout aussitôt, cette phrase sotte qui pouvait paraître lancée dans le seul but d'intimider le jeune homme devant Dora. Mais celui-ci, par un geste dubitatif, esquiva la réponse et Marc eut l'impression que la jeune fille détournait vivement les yeux. Il serra un peu les lèvres, passa la main sur son front. A sa poitrine, à ses tempes, la galopade effrénée du cœur...

— Winipeck, appela-t-il, s'approchant du pein-

tre qui s'affairait à préparer le thé selon une méthode personnelle.

Un peu de réconfort lui venait de tous les gestes imprévus qu'accomplissait ce Franz lunaire dont le long corps et la face blafarde, la marche sautillante, évoquaient un monde argenté, évanescent, sans pesanteur et sans loi, — un monde où il n'y a plus ni trahison, ni jalousie, ni souffrance : peut-être même pas d'amour.

Tandis qu'ils s'occupaient tous deux, Hans montrait à Dora un album de Van Gogh dont la peinture lui était si chère qu'il s'efforçait de la transposer en musique.

— C'est moi qui lui ai appris à aimer Van Gogh, monologuait Franz à l'adresse de Marc. D'ailleurs il prétend que mes bleus sont encore plus réussis que ceux du grand Vincent. Vous le croyez aussi ? Mais figurez-vous que je n'en puis plus réussir un, ici ; cela doit venir de l'atelier et de tous les oripeaux d'en face. Moi, j'ai horreur du linge de femme, surtout quand il pend à une ficelle. Alors, tous mes bleus tirent sur le violet, le vert ou le gris : c'est pourquoi je ne travaille plus ici et n'y viens presque pas.

Il se lécha les doigts qui venaient de déposer amoureusement dans une assiette des babas au rhum.

— Et puis, j'aime peindre n'importe où ; pourquoi toujours sur une toile, sur un chevalet ? J'ai peint sur sa porte d'abord une immense gerbe de

fleurs, pour que ce soit gai : elle s'arrête devant tous les fleuristes ; puis sur ces fleurs, j'ai fait une grande femme nue, oh ! plus grande que nature, rose, dodue et tendre comme un sein.

— Sur la porte de qui, mon Dieu ?

— D'Antoinette ; elle pourrait d'ailleurs, aussi bien s'appeler Marie. Je l'aime ; c'est chez elle que je vis, maintenant. Elle ne parle jamais, je ne suis donc pas obligé de lui adresser la parole en français pour lui raconter mes histoires... J'ai peint aussi sur sa table, sur ses murs, sur un coin de son parquet. Quand je viens ici, Hans essaye de me retenir parce qu'il prétend que je bois, là-bas : mais je ne veux pas gâcher mes bleus... J'ai transformé son plafond en ciel : on peut se croire à la campagne quand on veut. Je me demande même pourquoi je vous ai attendu aujourd'hui. Au fond, les gens on les voit bien mieux lorsqu'on en est séparé. Je regretterais presque d'être venu si ce n'était les yeux de Dora dont je constellerai ce soir le plafond azuré ; et si ce n'était les babas. Vous croyez qu'il en restera un pour Marie ?

— Antoinette, rectifia Marc, tout en disposant les tasses à thé.

— Mais elle pourrait aussi bien s'appeler Marie et ça lui irait même mieux. — Brusquement, il s'attendrit : — La pauvre, elle est enceinte, figurez-vous, je ne sais de qui. Elle est si douce ! Puis-je la laisser, je vous le demande, puis-je la

laisser un seul jour alors que, peut-être, tout à l'heure, elle va expulser son fruit et mourir.

Marc regarda Hans et Dora qui feuilletaient l'album presque en silence :

— Pourquoi voulez-vous qu'elle meure ? questionna-t-il machinalement. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette histoire de femme enceinte : ça vous intéresse donc les restes des autres ?

De nouveau il regretta cette phrase sottise et d'une violence déplacée. Mais Winipeck dirigea vers lui ses yeux qui offraient le modèle même du bleu qu'il s'acharnait à peindre avec tant de ferveur :

— Pourquoi parlez-vous de restes ? Si justement elle m'a choisi parce que son destin est de mourir bientôt, croyez-vous que, m'offrant sa mort, elle m'offre un reste ? Il ne devrait jamais se plaindre celui auprès de qui on consent à mourir...

Franz refusa de dîner avec ses camarades voulant, à toute force, rejoindre son plafond azuré et son Antoinette à laquelle il portait deux babas enveloppés dans une feuille de journal. Mais Hans accepta l'invitation de son ami. Le repas fut calme, Marc faisant presque seul les frais de la conversation :

— Pourquoi garde-t-il ce visage triste et buté, pensait-il en regardant le musicien ; pourquoi n'accepte-t-il pas simplement le tournoi que je lui offre ?

Il se sut gré de sa maîtrise, se crut assuré du succès, se loua de ne pas recourir, comme Hans, à cette arme méprisable qu'est une incessante et larmoyante imploration. Pourtant, s'étant absenté quelques minutes pour rassembler les vêtements au vestiaire, son angoisse lui revint. Il remonta précipitamment, trouva les jeunes gens immobiles échangeant de vagues propos :

— Que se sont-ils dit en mon absence ? pensa-t-il avec douleur.

Quand il souhaita le bonsoir à Dora, sur le seuil de la chambre qu'il avait louée pour elle à côté de la sienne, la jeune fille, pour la première fois de la journée, se montra joyeuse, comme si un grand poids de frayeur lui avait été ôté. Les bras noués autour du cou de Marc, elle le couvrait de baisers, multipliant les mots tendres. Ses joues brunes rosissaient, tout son mobile visage étincelait, s'emplissait de jeunesse. Lui recevait ces caresses avec amertume :

— Pour qui ? songeait-il. — Et encore : Est-ce de ma patience, de mon indulgence ou de mon prétendu aveuglement qu'elle me remercie ?...

Mais quand, de la main, il immobilisa la petite tête, quand, sous sa bouche, il écrasa farouchement la bouche babillante, il la sentit ployer entre ses bras et, de tout son être, s'offrir à son baiser.

Seul, il s'efforça de réfléchir froidement. Qu'y avait-il entre Hans et Dora : une correspondance trop vive ? Une promesse ? Une rencontre ?

Pourtant, rien dans les lettres qu'elle lui adressait à lui, Marc, toujours aussi brûlantes, aussi balbutiantes, rien n'aurait permis de prévoir qu'elle arriverait comme elle l'avait fait ce matin : réticente, désorientée. C'était donc si récent, si subit ? Mais ne l'aimait-elle pas encore, n'avait-elle pas eu, au cours de la journée écoulée, des gestes, des regards révélant une passion non éteinte ? Il lui serait aisé, sans doute, de la reconquérir pleinement. Oui, mais s'il ne parvenait pas à savoir en quoi, soudain, il l'avait effarouchée au bénéfice d'un autre, comment la réapprivoiser ?

Toute la nuit il la passa ainsi, égaré dans une forêt de questions, cherchant à interpréter tous les signes, fouillant sa mémoire pour y dénicher des indices propres à ranimer son espérance ou accroître sa terreur. Le matin le trouva fourbu mais résolu à persévérer dans son attitude de la veille.

Un coup de téléphone que Hans donna à Dora sur les midi l'irrita violemment sans qu'il le laissât voir.

— Il voulait que j'aille avec lui, cet après-midi voir le Louvre, figure-toi. Je lui ai dit non... Tous les musées, tout ici, c'est en ta compagnie que je veux le connaître.

— Il exagère ! fit Marc sans insister.

Et elle parut partager cette opinion.

Où passèrent-ils la journée ? Marc, plus tard, ne devait conserver de ces jours harassants qu'un

souvenir confus, trame d'un gris de larmes et de pluie sur laquelle se détachaient seuls quelques scènes éclatantes, quelques fugitifs tableaux. Mais l'angoisse qui le torturait, cette oppression physique qui accélérât les battements de son cœur, rendait son souffle haletant, sa voix hâtive et rauque, cette angoisse, tout au fond de lui-même, devait laisser une trace indélébile, si fraîche, si précise qu'il lui suffisait de penser à elle pour la ressentir avec la même suffocation. Et bien que morte, disparue, submergée par d'autres douleurs, cette souffrance resta en lui perceptible à la manière de ces membres qui vous font mal, bien après leur amputation. Sans doute, lorsqu'il serait très vieux, très faible, que le temps passé ne serait plus, en lui, qu'un chaos où nulle chronologie n'est visible, sans doute, alors, lui arriverait-il de pleurer parce que Dora, sur le bord d'un trottoir, lisait avec fièvre un pneumatique de Hans.

C'était le quatrième jour après l'arrivée de Dora. La veille, Hans avait encore appelé la jeune fille au téléphone, sans égard pour la personne et pour les prérogatives de Marc. Celui-ci accueillit sévèrement Dora lorsqu'elle revint du bureau :

— Écoute, cela ne peut durer plus longtemps. Voici neuf ans que j'attends le jour où je pourrai t'avoir un peu à moi seul, te voir hors de ta famille. Je n'entends pas que cette joie si patiemment espérée, payée par tant de constance, soit

troublée par personne. Puisque Hans feint d'ignorer mon existence, tu vas, immédiatement, lui envoyer un mot pour le prier de cesser ses importunités. Ou, alors, qu'il s'adresse à moi.

— C'est ce que j'avais précisément l'intention de faire, dit-elle d'un air décidé.

— Ah ? Eh bien, assieds-toi là. Voilà du papier, mon stylo et tâche que ta lettre soit sans équivoque. Je ne te demande pas de lui écrire durement ; seulement, il faut en finir avec cette histoire une fois pour toutes.

— Est-ce vraiment bien clair ? insista-t-il encore lorsqu'il lui vit apposer sa signature au bas de quelques lignes.

— Tout à fait clair, maintenant, nous serons tranquilles.

Mais, hâtivement, elle introduisit le billet dans son enveloppe et la cacheta.

Or, le lendemain, oui, ce quatrième jour, en descendant pour se rendre au restaurant, vers une heure, ils trouvèrent, au bureau, un pneumatique de Hans qui attendait Dora. Marc pâlit affreusement.

Il vit la jeune fille saisir le papier avec ce geste d'angoisse et d'accablement d'un être qui devine soudain l'impossibilité d'éluder la conséquence de ses actes. Il la vit l'enfermer, regarder peureusement autour d'elle, semblable aux animaux traqués. Lorsqu'ils furent dans la rue, sur le trottoir :

— Lis ! ordonna-t-il.

Elle eut, avant de lui obéir, ce même regard circulaire : mais il n'y avait pas de fuite possible pour elle que la volonté pesante du jeune homme enchaînait. Elle détacha lentement le pointillé, ouvrit. Des promeneurs, sans y prendre garde, frôlaient ce couple anodin, flâneur. En face d'eux, la boulagère dans son magasin prit une flûte et la présenta à une femme en cheveux ; Marc vit distinctement le geste de la cliente cherchant son porte-monnaie dans ses jupons.

Au moment où il crut la lecture achevée le jeune homme abaissa les yeux sur sa compagne. Sans préméditation, — il pourrait l'affirmer aujourd'hui encore, — au hasard, pour ramener à lui la liseuse, et recueillir le sourire qu'elle lui offrirait, sans doute, en lui disant : « Tout est bien ! » Il avait compté sans cette angoisse qui, à son insu, guida son regard. Et, sur le pneumatique, une phrase l'accrocha, ce regard, fulgura, grandit démesurément, emplit toute la rue : « Tu pourrais avancer ton départ. »

Alors, il serra désespérément les lèvres, saisit Dora par le bras, l'entraîna droit devant lui. Elle, qui l'avait peut-être vu blêmir, attendit sans rien dire.

Ils pénétraient déjà dans le jardin du Palais-Royal lorsque Marc articula d'une voix blanche :

— Je veux lire ce pneumatique.

Elle dirigea vers lui un regard désespéré :

— Pourquoi, Marc, il n'y a rien.

— Raison de plus. Si tu refuses de me le laisser lire, j'en conclurai que tu es sa maîtresse...

Elle s'arrêta, accablée, penchée un peu en avant, comme si elle allait choir, inclinant sur l'épaule son petit visage brun devenu d'une lividité terreuse, plus misérable et frêle que jamais. Il la vit ainsi et il sut, qu'à cause de sa faiblesse, il lui consentirait le droit de le torturer à mort.

— Je n'ai pas été sa maîtresse, Marc, je te le jure, mais je l'ai vu avant de venir.

— Où l'as-tu vu ? Tu es allée à Genève ?...

— Nous nous sommes rencontrés à Marseille.

Il ironisa :

— Vous n'aviez rien trouvé de plus proche ! Et vous y êtes restés combien ?

— Six jours... Oh ! j'aime mieux t'avouer tout, Marc, cela m'étouffait.

— Et vous vous tutoyez, et vous avez couché ensemble ! Et moi qui, depuis huit ans, n'avais pas osé te toucher... Ah ! je sais maintenant pourquoi il était si gai la veille de son départ.

D'un pas de somnambule, il l'entraînait à travers ce jardin où sautillaient des moineaux, où des midinettes emmitouflées déjeunaient sur des bancs, où des enfants poussaient des cerceaux dans leurs jambes. Il semblait à Marc que les augustes murailles cernant ces quelques arbres vacillaient, que, dans une ronde vertigineuse, choses et gens, tout tournait, fuyait, se brouillait, chaos ricanant

qui proclamait d'une voix souterraine : « Tu pourrais avancer ton départ... »

— Je t'en supplie, répétait-elle, désespérée, crois-moi : je n'ai pas été sa maîtresse, ça, je n'aurais pas pu, oh ! non... Je l'ai embrassé, c'est tout, c'est tout...

— Et vous êtes revenus ensemble.

— Oui, ensemble...

— Ah ! ricana-t-il, le voilà donc le beau courage... Et voilà pourquoi tu n'as pas voulu que j'aie t'attendre à la gare. Vrai, tu voulais me faire une surprise, mais tu y as réussi !

Non, non, ne pas l'insulter, avant tout ne pas l'insulter, bien que huit ans d'amour, toute sa jeunesse, gisent en lambeaux souillés sur le sol.

— Où me mènes-tu ? implora-t-elle épuisée.

Il respira profondément :

— Chez lui... Pour avoir fait cela, il faut que tu l'aimes : alors, qu'il te garde. Moi, je ne veux plus...

Ce qu'il voulait, il ne le savait pas sinon, une fois encore, ne pas l'insulter et pour quelques heures ne plus la voir.

Place du Théâtre-Français il héla un taxi, donna l'adresse, se rencogna dans le fond de la voiture, tandis qu'elle répétait son nom en se tordant les mains.

Ils trouvèrent Hans au moment où celui-ci, traversant la cour, sortait de chez lui. Sans doute

le visage des deux jeunes gens dût-il l'avertir, car il pâlit.

— J'ai à vous parler, dit Marc.

Sans mot dire ils montèrent les quatre étages. L'escalier était gras, glissant, la rampe poisseuse.

— Voilà, fit Marc précipitamment, sitôt qu'ils furent dans l'atelier. Je suppose que vous n'ignorez pas les sentiments que j'éprouve pour Dora ; vous ne serez donc pas surpris si, après ce que je viens d'apprendre, je l'accompagne ici pour que vous la gardiez.

Il marcha vers la porte, l'ouvrit ; sur le seuil s'immobilisa. Peut-être la petite créature allait-elle bondir, crier : « Emmène-moi ! » Elle pleurait seulement, écroulée sur un coin du divan.

— Je ne rentrerai pas chez moi, poursuivit-il avec plus de lenteur, vous pourrez, cet après-midi, à l'heure que vous voudrez, emporter ses affaires sans risquer de me rencontrer. Je donnerai des ordres à l'hôtel.

Il ajouta encore deux ou trois choses inutiles.

Hans n'avait pas bougé ni ouvert la bouche, cloué par la surprise, l'indécision, peut-être le regret. Dora passa devant lui sans qu'il esquissât un geste, arriva jusqu'à Marc qui s'en allait.

— Marc, mon Marc, suppliait-elle, mains jointes.

Il les prit, ces petites mains, les porta jusqu'à ses lèvres, regarda ce visage baigné de larmes, ce visage qui avait peur et qui demandait pardon ;

puis, comme elle n'ajoutait rien, il s'élança dans l'escalier.

Sur la dernière marche il s'arrêta, leva le front. Hans prononçait le nom de Dora et fermait la porte.

\*  
\*\*

Ce fut Simone qui eut pour lui les premiers mots consolateurs. Elle était en Sorbonne, lorsqu'il arriva chez elle, aussitôt après avoir donné à son hôtel les ordres qu'il voulait, mais comme on avait l'habitude de ses visites, il lui fut possible d'attendre la jeune fille dans sa chambre. Dès qu'elle le vit, avec sa lucidité admirable et son cœur pareil au sien, elle comprit :

— Oh ! Marc, qu'a-t-elle fait ?

Il se leva, pour parler, l'œil sec et le visage contracté. Lorsqu'elle eut bien compris :

— Marc, fit-elle de sa voix enveloppante, elle n'a que vous ; quoi qu'elle ait pu faire ne l'abandonnez pas.

Oui, c'était ce mot-là qu'il attendait, qu'obscurément il était venu demander d'elle. Il la regarda avec reconnaissance.

— Je suis sûre qu'elle vous reviendra, insista la voix douce. Rentrez chez vous, peut-être y est-elle déjà.

— Croyez-vous ?

Elle l'entraînait, lui qui se laissait guider, ivre de désespoir et de fatigue.

— Croyez-vous ? répéta-t-il, évoquant les atroces cauchemars qui affolaient ses nuits d'enfant et qui s'achevaient dans une telle extase quand, réveillé, il sentait sous ses mains les draps frais et les douillettes couvertures de son petit lit.

Elle revint, en effet, aux premières heures du soir. Il entendit son pas dans l'escalier ; il lui ouvrit la porte pour que, dès le seuil, elle pût tomber dans ses bras. Il ne lui fit aucun reproche, l'étendit sur son lit, s'agenouilla près d'elle, réchauffant entre les siennes, les mains glacées.

Déjà, deux fois, elle était revenue sans le trouver, s'était épouvantée se croyant destinée à ne plus le revoir :

— J'ai senti la terre trembler sous mes pas, répétait-elle ; comment vivre sans toi, Marc ?

Et elle répétait son nom sans fin, s'enivrant de cette syllabe unique qu'elle faisait si longue et si caressante.

Simone partie, Marc la déshabilla doucement, la coucha dans son lit, si docile, confiante et brisée. Il la touchait avec respect, précautionneux et délicat comme un frère. Ce petit corps qui apparaissait peu à peu devant lui, sans défense, il s'appliquait à ne le point regarder, à ne pas attarder sur lui une main furtive, car depuis des années qu'il la chérissait, qu'il la guidait, qu'il la portait au long de la vie, le sentiment qu'il éprouvait pour elle s'était enrichi au point de revêtir tous les visages de toutes les amours humaines.

Seulement, longtemps après qu'elle fut couchée, qu'elle eut bu et mangé un peu, elle s'inquiéta :

— Et lui ?...

Ainsi, elle pensait encore à Hans ! Marc apprit d'elle que, tout au long de ces mortelles heures, le jeune homme ne l'avait pas quittée, effrayé de son désespoir, pleurant avec elle. Maintenant même, il l'avait accompagnée jusqu'à l'hôtel, n'avait dû partir qu'en ne la voyant pas redescendre.

— Pauvre petit, murmurait-elle.

— Écoute, fit Marc, j'irai le voir demain matin. Je lui donnerai de tes nouvelles, je ne lui dirai rien qui puisse lui faire de la peine. As-tu confiance en moi ?

— Oh ! Marc, je sais tellement que tu ne peux rien faire de laid...

Il sourit avec amertume. Non, vraiment, rien faire de laid : ni retenir son amour par force ni ôter à son ami une chance. C'était sans doute cela qu'on nommait la générosité ? Et il ironisa en lui-même : « Seigneur je te remercie de m'avoir fait créature si admirable », car il savait bien que ce pour quoi on le louait était cela même qui le rendait malhabile au bonheur.

Il se dévêtit à demi, s'étendit auprès de Dora qui se blottit tout de suite contre lui. Avec ses façons de biche, ses petits gestes fousseurs, elle enfonça son visage au creux de l'épaule du jeune homme et s'endormit avant que les larmes nées

d'un dernier accès de chagrin eussent séché à ses cils.

Il veilla sur son sommeil jusqu'au matin, puis il retourna chez Hans.

Aux coups qu'il frappa à la porte, la voix anxieuse du musicien demanda :

— Est-ce toi ?

Il y avait malgré tout une telle espérance dans cette question que le cœur du visiteur se serra :

— Non, c'est Marc.

Visiblement son camarade pas plus que lui n'avait dormi. Ses vêtements et ses cheveux en désordre, sans col, en pantoufles, avec sa barbe de la veille, ses yeux rougis et l'expression de son regard qui, naturellement un peu hagarde, brillait aujourd'hui d'une angoisse fiévreuse, il avait un aspect minable et maladif. Marc, machinalement, assujettit sa cravate et sentit, sur le dos de sa main, son menton bien rasé. Et, tout aussitôt, il se jugea méprisable de chercher un réconfort dans cette arbitraire supériorité physique.

Il traversa l'atelier, s'assit sur cet escabeau rouge où il se mettait d'habitude, le bras droit posé sur la table. La grande baie derrière laquelle se plaquait le jour livide et visqueux, formait comme une gigantesque croûte de lèpre ; au mur, fixés par des punaises, pendus de guingois, des esquisses ou des tableaux de Franz, offrant tous, dans un ciel, sur une assiette ou une fleur, un peu de ce bleu miraculeux dont il raffolait. Une guitare était

accrochée dans un coin ; sur le plancher des taches de peinture, sur la table les tasses à thé non lavées du goûter aux babas : tout ce désordre un peu sordide d'artiste et de garçon, encore aggravé par la fièvre de ces derniers jours. Dans un vase, des fleurs paraissaient fanées depuis un temps immémorial. Oui, toutes ces choses qu'il avait vues si souvent, parmi lesquelles il aimait venir, rire, flâner, écouter le saxo ou le violon de Hans, toutes ces choses, il les salua une à une : même le poêle qui fumait si fort quand on l'allumait ; même l'énorme malle qui, dans un coin, sous un chiffon vert souillé de carmin, avait l'air d'un paquet sinistre, et même cet album de Van Gogh que le musicien avait été si heureux de montrer à Dora. Tous ces objets, il les salua l'un après l'autre et les cueillit précieusement pour les loger dans son souvenir.

Cependant, son ami ayant refermé la porte, revenait lentement jusqu'à lui, pour s'appuyer des deux mains sur la table, penchant en avant son visage pâle dont les boucles voilaient en partie le front, son visage sérieux et sensuel et tel qu'eussent aimé le peindre Holbein le Jeune ou le Titien.

Devant cette souffrance sœur de la sienne, une sympathie immense emplissait Marc, qui n'amenait à ses lèvres que des formules banales : « Vous avez l'air souffrant », ou : « Mon pauvre ami ! », ou : « Quelle histoire, hein ? », toutes phrases

d'une platitude telle qu'elles en étaient écœurantes. Est-il donc si difficile, dans certaines circonstances, de trouver un mot qui corresponde aux sentiments ? N'avons-nous plus que des formules stéréotypées, vides de sens, répugnantes, pour servir notre cœur sitôt que celui-ci est entraîné hors de ses limites et de sa routine ? Et devons-nous nous contenter de faire bégayer les mêmes enfantillages à nos plus diverses douleurs ? Pourtant, si tout un monde de préjugés, de pudeurs, d'orgueil, si d'héritaires traditions réglant les conflits passionnels, comme les codes d'honneur règlent les duels, si toutes ces barrières, mi-sociales et mi-psychologiques, ne s'étaient dressées entre eux, si ces liens n'avaient lié leur langue, n'eût-il pas été tout simple que, s'asseyant côte à côte, eux qui s'aimaient, ils parlissent de leur commun amour et de leur commune peine ?

Hans attendait sans hâte ; ses yeux ne se détournaient de Marc ni ne le scrutaient ; il le considérait sans malaise avec patience et même une sorte de tendresse. Lui aussi, sans doute, comme Dora, se sentait en sécurité : « Je sais tellement que tu ne peux rien faire de laid. »

Ainsi, tout au long de sa vie, avait-il reçu des confidences, tout enfant de ses petits camarades, adolescent de ses condisciples et parfois de ses maîtres. Depuis qu'il était à Paris, il pouvait se vanter d'avoir vu s'abandonner au désespoir, pleurer, avouer leur faiblesse, leur désarroi, leur

honte, des femmes et parfois des hommes qui menaient dans le monde littéraire l'existence la plus insolente et la plus tapageuse. Tous savaient, et les enfants comme les romanciers, qu'il n'abuserait jamais de ces défaillances ni de ces aveux : « qu'il ne pourrait rien faire de laid ». Si bien que, dans la conduite qu'il suivait fidèlement, il finissait par ne plus savoir si c'était sa propre nature qui le guidait, ou simplement la foi des autres.

A la fin, il se décida :

— Hans, vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne puis tolérer, tant que Dora sera à mon côté, qu'elle vienne vous voir. Cela serait au-dessus de mes forces : je l'aime depuis neuf ans. Et qu'elle reste avec vous, il n'y faut pas songer : vous avez vu ce qui s'est passé hier...

Le musicien acquiesça de la tête :

— Pour qu'elle se calme, pour qu'elle se remette du trouble affreux dans lequel elle a vécu toutes ces dernières heures, je crois qu'il serait bon que vous ne l'angoissiez pas par votre propre nervosité, votre propre angoisse.

— Naturellement !

Toujours son parler sévère et un peu brusque...

— Je vous demande donc de ne pas lui écrire, de ne pas essayer de la revoir. Moi, je vous donnerai chaque jour de ses nouvelles ; je vous préviendrai aussi de son départ : nous irons l'accompagner ensemble à la gare. Et quand elle sera loin de nous, libérée de toute pression consciente

ou inconsciente, elle pourra se recueillir, voir clair en elle et choisir lucidement entre nous deux.

— C'est bien, approuva encore Hans.

Il y eut de nouveau un silence. Peut-être le musicien, comme Marc tout à l'heure, sentait-il monter à ses lèvres tous ces clichés par quoi notre désarroi ou notre tendresse essaient de se rendre perceptibles. Marc l'entendit ébaucher, en allemand, une phrase qu'il suspendit aussitôt ; il le vit attacher sur lui des yeux dans lesquels il se devina d'aspect pareillement maladif et minable en dépit de sa cravate et de son menton poncé. Mais il sentit en même temps que ni l'un ni l'autre ne parviendrait à soulever ce fardeau de pudeur.

Il se leva, atteignit lentement la porte, suivi par son camarade :

— Au revoir, fit Marc, et il lui tendit la main.

Pendant les six jours qui suivirent, Marc tint toutes ses promesses. Il ne prononça pas un mot contre Hans, il n'essaya pas de profiter de sa solitude avec Dora pour contraindre celle-ci à des gestes qui lui eussent ensuite ôté toute liberté de choix. Il n'y eut, du reste, aucun mérite. La tristesse avait littéralement fauché sa force ; il se sentait faible comme un enfant, passif, traqué. Tout ce qui lui restait de vigueur, d'initiative, il l'employait à distraire la petite créature, à la consoler du chagrin qu'elle éprouvait devant tout le mal engendré par son inconscience. Machinalement il lui fit suivre le programme élaboré avant sa venue,

lui montra les musées, certains théâtres, la fit manger dans les restaurants qu'il aimait.

Du moins, il eut toujours la conviction d'avoir fait cela ; mais encore une fois, ces jours harassants ne laissèrent en lui qu'un souvenir informe, une cicatrice. Seules, quelques images plus âprement accrochées par son regard lui permirent, plus tard de reconstituer théoriquement ses journées. Ainsi, il est certain de lui avoir montré Montmartre puisqu'il se revoit dévalant, à côté de Dora, par ce jour de dimanche, une des rues qui, de la butte, aboutit au boulevard Barbès. Et là, cette foule endimanchée mêlée d'ouvriers, de filles et de rufians ; cette cohue brutale, souffreteuse et criarde, l'emplit d'un désespoir accablant. Il exigea de rentrer tout de suite, souffrant de chaque nouveau visage, de chaque nouveau contact, comme si son espoir fût à ce point fragile, qu'il eût suffi d'un regard trop insistant ou d'une chiquenaude pour l'anéantir. Et puis, cette gaîté nourrie de gros vins rouges, cette allégresse de confection, ces chagrins devinés par instants mais tous si mornes qu'on eût pu les croire usinés à la chaîne, cet appétit de bruit, de luxure, comment, avec son peu de force, en supporter l'assaut ? — Ainsi le profil de Dora, ô ce profil si mince, parfait et pathétique, qu'il n'avait jamais pu décrire avec des mots, ce doux profil se détournant avec brusquerie pour échapper aux regards d'un joueur de balalaïka, lui prouvait qu'ils avaient diné dans un

restaurant russe. Il se souvenait aussi de l'enthousiasme qui avait soulevé l'enfant devant la placidité souverainement ironique qui émanait d'une tête khmer au musée Guimet.

Le soir, lorsqu'elle était couchée, il s'asseyait auprès d'elle, tenait sa petite main, caressait son visage, la berçait de ses mots les plus doux. Puis, lorsqu'elle était endormie, il entrait dans sa chambre et pleurait.

Au cours de ces heures, Dora lui répéta souvent :

— Tu vois, lorsque je suis avec toi, je ne pense plus à rien, à personne. Tu meubles pour moi toute la terre.

Comme elle était enfantine et passionnée, disant cela ; comme elle nouait ses bras autour de son cou ; avec quelle fièvre elle lui offrait ses petites lèvres ; comme elle se blottissait contre lui, peureuse, implorante, pour qu'il la protégeât contre son remords.

Le jour du départ, Hans vint les chercher à l'hôtel. Il remit à Dora quelques roses et une lettre, puis tous trois montèrent dans un taxi pour se rendre à la gare d'Orsay.

Ils n'échangèrent que des propos anodins, s'occupant de savoir si le train comportait un wagon-restaurant, supputant le temps qu'elle trouverait à Port-de-Crech, se mettant en quête d'un oreiller. Ainsi passèrent les dernières minutes, déchirantes sous le masque des futiles paroles.

La jeune fille, entre eux, était calme et douce ; on voyait même, fugitivement, fleurir à ses lèvres ce sourire qu'elle avait, au bord de la mer, quand notre constellation gravitait autour d'elle. Peut-être se sentait-elle si intimement tourmentée et si frêle qu'il ne pouvait suffire d'un seul pour la rassurer et la garantir. Peut-être vivait-elle dans une innocence si radicale qu'elle était incompatible avec les notions de partage et celles de choix. Peut-être avait-elle le goût inconsciemment pervers de voir éclore, autour d'elle, l'abnégation, et aussi ce goût des larmes dont on sait être seul à pouvoir consoler. A quoi bon vouloir deviner cette créature qui exigea toujours d'être aimée de cet amour aveugle et résigné qui est une espèce de foi ; à quoi bon vouloir deviner celle qui sans doute ne se connut jamais elle-même ? — et c'est de son propre mystère que naissait son incurable effroi...

Lorsque fut venu le moment de se quitter, Marc, le premier, serra Dora dans ses bras, brièvement, par égard pour son compagnon. Puis, il s'effaça et ce fut le tour de Hans... Puis, ils descendirent du compartiment et, sur l'escalier qui monte à la salle des pas perdus, s'arrêtèrent. Le train passa presque contre eux, énorme, soufflant, noir. Jailissant d'une portière une petite main s'agita.

— Jamais, jamais plus, songea Marc, — et brusquement, ses neuf ans d'amour lui parurent la farce la plus bouffonne à laquelle un être intelligent pût se prêter.

Le jeune homme, incapable de rentrer chez lui, avait prié Simone de lui retenir une chambre dans son propre hôtel. C'était dans une rue perpendiculaire au boulevard Saint-Michel. Il fallait suivre les quais pour l'atteindre. Les quais ! comme au matin de Pâques, et Hans marchait encore près de lui.

Dans la nuit fraîchement descendue les autobus se ruaient, les taxis, les piétons. La Samaritaine allumait ses enseignes lumineuses ; la Seine se moirait de sang, de taches multicolores et mobiles ; les passants, col relevé, offraient des nez rouges, des yeux larmoyants, des silhouettes furtives, transies et traquées. Le va-et-vient des véhicules paraissait brasser le tapage, le hausser à ce point culminant où il devient une gelée sonore, d'où émerge, au hasard, l'appel d'un klakson, le tremblement criard d'un timbre de bicyclette. La chaussée, trépidante et grasse, collait à leurs semelles ; les ponts s'arquaient lourdement, les murailles montraient des cicatrices témoignant de leur incessante lutte contre le temps, le tumulte ; et les tours de Notre-Dame émergeaient avec lourdeur, nettement sectionnées à mi-élan, telles des moignons.

Jusqu'à l'hôtel, les deux jeunes gens ne parlèrent point. Là, sur le seuil, Hans dit :

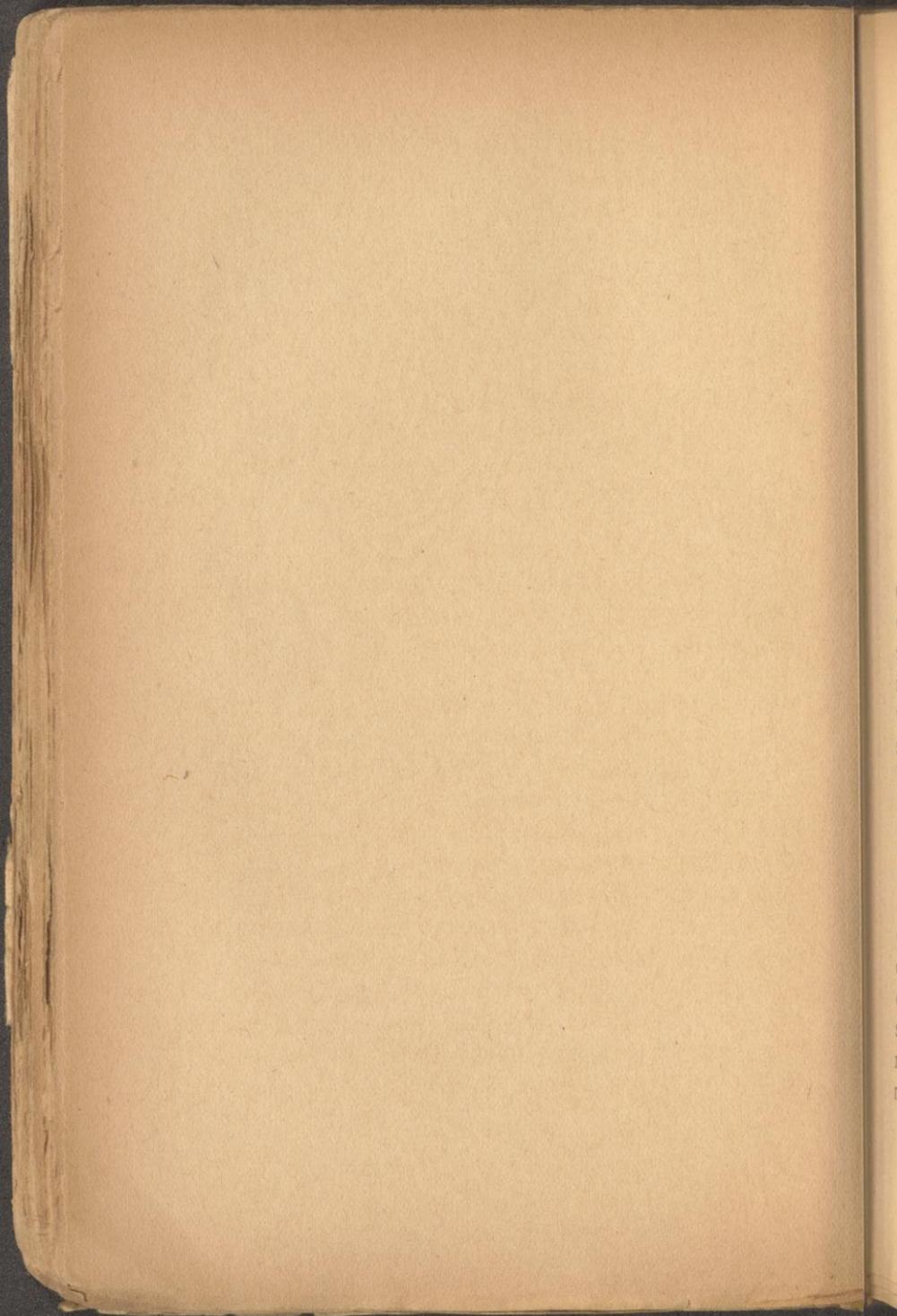
— Je voudrais vous revoir...

— Vous connaissez mon adresse, fit Marc évasivement.

-- Je vous demande pardon, dit encore Hans de sa voix sérieuse et saccadée.

— Je n'ai rien à vous pardonner ; ce n'est pas votre faute ni la sienne : enfant qui joue avec le feu sans savoir combien il peut brûler. C'est un malheur que vous vous soyez mis à l'aimer... Oui... Maintenant, nous n'avons plus qu'à attendre son choix.

Tous deux détournèrent le visage, se turent. Pourquoi l'amitié ne possède-t-elle pas la divine impudeur de l'amour, n'ose-t-elle exprimer ni prière, ni souhait, ni regret, ne sait-elle pas parler d'elle-même ? Ils sentaient qu'ils se voyaient pour la dernière fois, eux qu'une si chaude intimité avait unis, et que maintenant soudait un lien nouveau, ce lien mystérieux, si fort, qui attache l'un à l'autre les hommes épris de la même femme comme les hommes nés sur le même sol. Et peut-être était-ce le caractère brûlant, suspect et dangereux de cette fraternité qui les contraignait au silence en effarouchant leur cœur.



## CHAPITRE V

Ces matins où l'on s'éveille pour retrouver son chagrin dans la position exacte où on l'avait laissé en s'endormant. D'abord, nous ne sentons que son poids, son haleine lente et rauque : il est informe comme un bloc, et si semblable à nos vieux chagrins que nous ne savons plus si ce ne sont pas les jours anciens qui recommencent. Puis, à une façon particulière qu'il a de se plaindre, nous le reconnaissons. Nous l'avions laissé comme nous avons pu : accroupi et fatigué de ses furieux assauts, ou debout, les bras grands ouverts pour nous terrasser et voici qu'il n'a pas dormi, lui, et que ses bras sont toujours ouverts, ou sa taille toujours tassée. Il se meut lentement, déploie ses membres ou les referme, bouge, s'ébroue, pareil aux ménagères tracassières qui ne savent souffrir le sommeil autour d'elles. Si nous ne pouvons tout de suite fermer les yeux,

boucher toutes les avenues de notre âme, faire le mort à la manière des chasseurs surpris sans arme par un ours, si nous ne plongeons pas hâtivement dans les couches les plus profondes du silence, alors, il nous chassera de notre lit. Il nous chassera de notre chambre, du restaurant où nous serons entrés croyant avoir faim. Il nous chassera dans les rues de vitrine en vitrine, d'affiche en affiche, badaud qui mendie des choses une minute d'oubli. Il nous chassera du théâtre, du cinéma ; il nous chassera de notre travail. Car on ne le fatigue, ni on ne le perd, ni on ne l'endort. Il trottera fidèlement sur nos talons ; s'assiéra à notre table, dirigera vers nous son œil vigilant chaque fois que, tels des écoliers sournois, nous croirons glisser hors de sa férule. Les spectacles, nous devrons les voir à travers lui ; nous entendrons le discours avec ses oreilles, et lorsque nous rentrerons chez nous, le soir, nous comprendrons que, bien que ne nous ayant pas quitté une minute, il était pourtant resté dans notre chambre, l'empuantissant et marquant à son cachet tous les meubles.

Cela dure des jours, des semaines ou des mois, suivant sa vitalité et notre capacité de souffrance ; puis, un jour, il s'en va, soudainement parfois, balayé comme une feuille morte par une grande rafale de joie et parfois après un lent crépuscule plein de sursauts. Seuls, les êtres très faibles ne savent pas attendre l'heure de son départ. Ils usent de procédés artificiels et romanesques, le revol-

ver, le vin, le cloître ; les autres pactisent avec lui, ne chicanent pas sur la part qu'il se réserve, bien que ce soit la part du lion, l'apprivoisent même par des prévenances, car ils ne craignent pas de se livrer à lui jusqu'aux moelles. Seulement, ils conservent en eux-mêmes un îlot, une petite portion de terre intangible, cette mystérieuse parcelle de moi à jamais soustraite à toute atteinte, inattaquable comme un diamant. Ils s'y retirent à certaines minutes de grâce et de là, souriants, bien que les paupières encore humides, ils narguent leur chagrin : « Tu partiras »...

Dora s'en était allée la veille lorsque Marc éprouva, pour la première fois, cette sensation d'étrange euphorie. Encore au lit, il promenait sur son gîte provisoire un regard étonné : oui, la même sordidesse que chez lui, aggravée par l'absence du cabinet de toilette, du fauteuil de cuir, des tableaux, des livres, de l'archer en acier et bois des îles ; le même jour souillé. Le nom de Dora voltigeait dans sa tête, diapré, léger comme un papillon — et comme lui éphémère et vain. Curieusement sa mémoire confrontait les divers aspects de la jeune fille : tous jolis, gracieux, émouvants, — lointains. Oh ! lointains comme si toute cette vie se fût déroulée sur l'autre rive d'un océan immense, d'où il s'était embarqué soudain pour des rives nouvelles. Il se sentait séparé, seul dans son domaine, à l'écart de toute chose périssable. Dans ses membres sommeillait la fatigue des dernières

heures, son cœur battait avec précaution ; mais les flots de la mer invisible dessinaient autour de lui un cercle purifiant, aéré, propice au repos et à la joie. Sans doute son double vivait-il, sur l'autre berge, uni à la frêle silhouette, un drame déchirant, mais lui-même, confiné dans son îlot divin, réduit à la quintessence de son être, à ses éléments essentiels, il ne s'intéressait à l'aventure que pour la juger.

Par la suite, souvent, lorsque son chagrin devenait trop tyrannique, il songeait à cette minute pour se soutenir. Car elle avait été suffisamment précise pour qu'il connût, sans aucun doute possible, la vanité de son amour et la vanité de ses larmes. Et parfois une grande amertume lui venait de cette légèreté des hommes voués à de successifs reniements, et parfois il songeait que cette prétendue légèreté est justement leur grandeur, l'unique signe qui puisse les apparenter aux dieux.

Cet armistice du premier matin dura très peu de temps : « Tu pourrais avancer ton départ... » Oh ! cette phrase qui fulgura soudain, bouleversant les murailles de sa forteresse intime, le livrant sans recours.

La gorge contractée il se leva en hâte, s'élança sur le boulevard Saint-Michel où, nu-tête, pardessus ouvert, déambulait en pérorant toute une jeunesse vouée aux Pandectes, à l'anatomie ou au calcul infinitésimal. Marc circulait pareil à eux,

sans chapeau, son « ciré » déboutonné, dans ce matin doux et cotonneux de novembre. Il fixait les passants d'un regard insolite comme si l'un d'entre eux dût contenir un remède à sa peine. Et tous paraissaient si irrémédiablement vides et vains !

A quoi s'intéresser, Seigneur, à quoi raccrocher sa pensée, à quel souci infime ? Par chance il se souvint d'avoir besoin de souliers : essayons cela ! Et le voilà qui s'arrête consciencieusement devant toutes les vitrines de chaussures. Des noires, des acajou, des basses, des hautes, du box-calf, du chevreau : comment supporter cela plus de cinq minutes ? Et surtout, comment entrer, dire : « Mademoiselle, je voudrais une paire de « richelieu » jaunes, quelque chose de tout à fait souple et léger », alors qu'elle lirait clairement sur son visage : « Je voudrais la mort ou n'importe quoi qui ne soit pas ce souvenir ! »

Machinalement, parce que d'autres y étaient déjà, il s'arrêta devant une librairie, se mit à feuilleter les bouquins pour s'apercevoir soudain qu'il tenait depuis un siècle, entre ses mains, un traité des sections coniques auquel, en aucun temps, il n'aurait compris goutte, mais encore bien moins aujourd'hui puisque, de la page qu'il fixait obstinément surgissait, sans répit, un flot d'images intolérables : Dora accueillie à Marseille par un Hans loquace et triomphant ; Dora lui souriant, le caressant au visage comme elle savait

le caresser, lui ; Dora lui offrant ses lèvres, peut-être se collant, se... Oh ! cela était insoutenable. Il reposa précipitamment le livre et s'enfuit.

A un kiosque, il acheta d'un coup quatre quotidiens, parcourut les titres sur le bord d'un trottoir : « L'Allemagne fait de nouvelles difficultés de paiement. » Oui, la barbe ! « On signale des inondations dans le... » Passons. « Encore un avion qui s'écrase sur le sol. » Il a bien de la chance ! « Hier, à la Chambre, interpellation sur... » Aucune importance. « Une femme tuée de cinq balles de revolver par son amant jaloux. » Et certainement on allait appeler ça un drame passionnel ! Mais son amour, voyons, on ne le tue pas ; on ne le tue pas : on lui pardonne, on le berce dans ses bras lorsqu'il vous a fait du mal...

— Est-ce que je vais être longtemps dans cet état ? se questionna Marc qui sentit sa gorge se serrer et ses yeux brûler.

Rageusement il replia ses journaux et comme il était près d'une heure, revint à l'hôtel chercher Simone pour le déjeuner.

Ce fut ainsi pendant des semaines. Quoiqu'il eût réintégré sa chambre, il continua de venir chaque jour prendre Simone, de déjeuner avec elle dans un petit restaurant caucasien de la rue Cujas. Les heures où il était seul, incapable de travailler, il les passait à errer, échouant parfois dans un café pour en repartir aussitôt, sa consommation avalée et payée en toute hâte, comme si

l'appelait le plus urgent rendez-vous. Désœuvré, il vécut avec les gestes précipités d'un homme surchargé d'affaires. Mais sa seule affaire était de dépister son chagrin. Comment s'attarder dans ce restaurant où, un jour, avec tant de tendresse, il avait imaginé la venue de Dora ? Comment rester une seconde de plus à cette place si déjà l'assiège le flot des images torturantes ?

Lui, qui avait aimé la jeune fille si purement, goûtait les affres d'une jalousie physique obsédante. Il retrouvait inscrit dans la peau sensible de ses mains, la rondeur des bras menus, la courbe du cou, la douceur incomparable de la peau ; d'instinct ses doigts s'arrondissaient comme s'ils enseraient encore cette petite tête si exactement modelée pour eux. Son imagination engendrait avec l'implacable prolixité d'une machine, des tableaux d'une netteté hallucinante. Tous les gestes possibles, il les vit. Tout ce qu'il connaissait de Dora : ses manières, ses mots, l'inflexion de sa voix, la façon qu'elle avait de sourire, d'incliner la tête, d'appeler, de se blottir, d'avoir froid et peur ; tout cela il le revoyait, mais dédié à un autre, faisant la joie d'un autre. Et même... oui, même cela qu'il n'avait point exigé de l'enfant, qu'il avait attendu de tout son désir ardent mais respectueux et dévot, cela qui les avait peut-être soudés ensemble en un seul frisson...

— Non, non, elle m'a juré. Si elle avait été sa maîtresse, elle n'aurait pas pu dormir entre mes

bras si paisible, si chaste ? Non, ça, ce n'est pas vrai...

Mais la machine au fonctionnement implacable et parfait, continuait à dévider ses images.

Pour se distraire, il essaya du cinéma. Or, dans les films les moins sentimentaux, toujours, à un moment, une scène, par les associations d'idées les plus imprévues, faisait monter les larmes à ses yeux. Il se rabattit sur les salles d'actualités et sur les infimes cinés de quartier où passaient encore des films de cow-boys pleins de prouesses acrobatiques et de coups de revolver : seules les galopades effrénées au flanc de quelques montagnes sauvages lui faisaient du bien.

Lire, il n'y fallait plus guère songer. Romans, histoire submergeaient Marc d'un même incoercible dégoût. Il ne pouvait tolérer que les journaux et encore, dans ceux-ci, la partie la plus basse : les accidents de la rue et les crimes crapuleux. Les annonces de l'*Intran* lui furent même d'un certain réconfort, — bien moins toutefois que les poètes.

— Je ne puis plus supporter que Baudelaire et les chiens écrasés, disait-il à Simone avec un pâle sourire. Auriez-vous jamais cru que les extrêmes se touchassent à ce point ?

Souvent il marchait en se récitant quelques pièces des *Fleurs du Mal*, sans remarquer les passants qu'étonnait ce jeune homme parlant tout seul. Tout un grand jour, il se berça avec ce tendre et mystérieux rondeau de Tristan Corbière :

*Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !  
Il n'est plus de nuits, il n'est plus de jours,  
Dors... en attendant venir toutes celles  
Qui disaient : jamais ! Qui disaient : toujours !*

— Et moi aussi je suis un voleur d'étincelles, songeait-il, moi qui ai voulu dérober à l'amour sa flamme la plus brûlante et la plus pure.

Mais, sans cesse il revenait à Rimbaud, voyageant à bord du bateau ivre :

*Et les péninsules démarrées n'ont pas subi tohu-bohu  
[plus triomphant...]*

Alors, son goût sournois des désastres de « cette fin d'un monde d'où seul peut surgir un monde nouveau », ainsi qu'il aimait à le dire, se ranimait, l'emplissait de force, de dédain, de faim pour le mystérieux avenir. Et il songeait avec un défi orgueilleux, à ce petit îlot solitaire qui, bien au secret dans le fond de son être, ne pouvait être lésé par rien.

Certaines œuvres de musique lui donnaient une exaltation semblable, c'est pourquoi il en remettait sans cesse le disque sur son phono. Le deuxième mouvement du troisième *Concerto Brandebourgeois*, surtout, cette pièce magnifique qui s'élève d'un seul jet, telle une colonne sans faille, n'affaissant d'aucune fioriture son galbe parfait. Puis, la grande fugue en ré mineur, du même Bach.

Celle-ci l'enchantait par son amplitude tonique et bruissante comme la mer. Au début, cette double reprise, chaque fois coupée comme par une crainte, un regret ; et puis, c'est le bond, le saut de l'âme libérée, insoucieuse, s'épanouissant dans un : « Pourquoi pas ? » triomphal. Comme on la sent dédaigneuse de toute peine, de tout amour, uniquement attachée à sa propre essence ; comme elle suggère la possibilité d'un univers plus noble, plus stable et plus grandiose que celui où nous végétons, fruit de quelque démiurge mesquin et ennuyé.

Ces réflexions occupaient Marc jusqu'à ce que, à un tournant de sa pensée, surgît l'ombre de Dora. Elle aimait la musique et la peinture plus que les lettres, c'est certain : Hans pourrait lui jouer du violon et du saxo tout le long du jour. Il composerait pour elle des trios, des quatuors, des ballets, des boléros, des andantes, des largos, tout ce qu'on voudra de bien émouvant, bien tendre, bien pathétique, et l'âme de l'enfant en serait réjouie. Tandis que lui, Marc, avec ses œuvres nées de son esprit à la tournure amère et métaphysique, comment ne pas l'effrayer sourdement ?

Hans et son saxo ! Marc se souvenait de ce soir où, tous ensemble, à Port-de-Crech, nous donnâmes à Dora une sérénade. Pour accompagner le saxophone, l'un de nous avait une guitare, l'autre un accordéon. Marc qui ne savait jouer d'aucun instrument transportait trois bouteilles de vin qu'on

s'en alla ensuite vider sur la plage en l'honneur de la jeune fille. La lune nous approuvait d'en haut.

Maintenant, il maudissait cette sérénade, il maudissait le sentiment affectueux et téméraire qui lui avait fait accepter, pour chaque promenade, Hans en tiers entre Dora et lui. Comment, mais comment avait-il toléré cela ? Par défi et parce que, pour lui, l'amour n'est souhaitable que nourri dans le risque et la liberté ? Par faiblesse ? Par bêtise ? Parce qu'il sous-estimait la personne de Hans, trouvant qu'un garçon à ce point sauvage, nerveux et faible ne saurait séduire un être aussi avide de protection ? Mais, justement, il aurait dû songer que la jeune fille, assurée d'être soutenue par un bras fort, concevrait une dangereuse fierté d'être, par ailleurs, dispensatrice de force, de jouer la créature désinvolte, libre, de donner et de reprendre. Et avait-il oublié que Hans était beau ? Et comme il savait bien pâlir !

Marc ressassait sans fin ces souvenirs durant les repas qu'il prenait avec Simone. Il ne craignait pas d'étaler devant elle son amertume. Il savait que, comme lui, elle avait deviné l'irréremédiable, la monstrueuse innocence de cette petite vie à jamais étrangère à tous principes. Instruirait-on le procès d'une biche ? Il savait que, de ses paroles parfois dures, elle ne tirerait aucun argument pour accabler Dora ; que, tout au contraire, après l'avoir laissé fulminer, comme on

laisse se fatiguer une bête ombrageuse avant son dressage, rien que par le regard de ses grands yeux pâles et par quelques mots murmurés de sa voix douce, elle le ramènerait à son attitude de pardon et d'attente.

— Simone, vous m'aidez à vivre, lui disait-il.

Et c'était vrai.

Sa présence seule suffisait à réveiller la vitalité de Marc et son ardeur combative :

— Voyez-vous, lui disait-il parfois en riant : je suis une manière de cheval d'armes ; toujours l'odeur de la poudre me fera piaffer et hennir. Or, vous suscitez cette atmosphère de bataille qui est mon élément.

Et il fixait hardiment le sourire aux dents éblouissantes.

Sa voix musicale, ses yeux rêveurs, son long visage vincien, son mince corps élancé, irradiaient un fluide d'un incroyable pouvoir dynamique. Peut-être était-ce son intensité même qui éloignait d'elle, par une aversion dont ils ne s'expliquaient pas la nature, certains jeunes gens que cette force immense et dévastatrice effrayait obscurément. Mais ceux qui, nés d'une même étincelle, étaient aptes à transformer en énergie intime le courant qu'émettait Simone, ceux-là étaient irrésistiblement entraînés vers elle. Marc la comparait parfois à un aimant :

— Les copeaux ne sont pas pour vous, ni les épluchures. Il vous faut quelque chose de dur et

d'homicide, que l'on ne puisse heurter sans lui faire jeter du feu.

Aussi, son amitié se compliquait-elle d'une curiosité passionnée, d'une admiration qui empruntait fugitivement le visage du désir. Et que, dans l'état d'extrême abattement où il se trouvait elle pût, sans le chercher, réveiller toutes ses forces vives, agir comme un beau poème ou une belle symphonie, de la même manière insidieuse, l'emplissait d'étonnement et de reconnaissance.

Par goût du sport, par amour de jouer avec le feu, de s'y réchauffer, d'en suivre les reflets sur son âme, elle ne s'effarouchait pas de l'inquisition passionnée à laquelle il la soumettait par instants. Simplement, alors, elle riait :

— Oh ! Marc incorrigible... N'en avez-vous pas assez, de vos présents tourments ?...

— Simone, c'est trop peu d'une vie pour moi. Tant de choses restent sans emploi ! Je voudrais vivre dix vies, dix vies à la fois, et je vous assure que j'aurais assez de mon cœur et de mon âme pour suffire à toutes.

D'autres jours il lui disait encore :

— Nous sommes des locomotives lancées à pleine vapeur sur des voies parallèles.

— Et les parallèles ne se joignent que dans l'infini, terminait Simone de sa voix rêveuse.

Ils passèrent, un jour, tout un après-midi ensemble, dans la chambre de la jeune fille. Elle préparait un cours sur les acides synthétiques ;

Marc feuilletait une bible, allait, venait, se rasseyait et regardait sa compagne tout en la harcelant de mots qui, entre deux silences, partaient comme des flèches. Elle travaillait mal, la turbulence du jeune homme la distrayait et son ardeur sournoise la troublait. Ils étaient comme deux frieux qui s'approchent de la même flamme, l'attisent en ayant soin de ne s'y pas brûler ; comme deux joueurs très unis qui savent pouvoir déployer toute leur force car ils ne se feront pas de mal ; et ils étaient fiers de leur adresse, de leur confiance réciproque — et, peut-être, secrètement déçus de leur immunité.

En vérité, ce « désir des yeux », dont parle Salomon, Marc s'y livrait sans retenue ni mesure. Il aimait cette invasion d'un désir qui, déferlant, l'emplissait de bruit, d'élan, de fulgurantes étincelles. Alors, il lui semblait être doté d'une force surhumaine, capable d'immobiliser un train lancé à pleine allure. Ces images et d'autres aussi folles lui venaient, car son désir se traduisait en une ivresse dionysiaque inscrivant en ses membres les rythmes de la danse et la fureur du bond.

Écœuré soudain de son interminable tristesse, il lui plaisait de se livrer à cette cohue de lui-même, d'éprouver l'immensité de ses multiples faims, de s'abandonner à cet océan tumultueux et plein de remous.

Brusquement, Simone se secoua :

— Marc, si vous voulez que nous fassions du

thé, il vous faut descendre en acheter : je n'en ai plus.

— Déjà ! songea-t-il, mais il se leva, s'étira un peu, baisa doucement la main de son amie.

— J'ai l'impression de remonter du fond de la mer, savez-vous, dit-il quand il revint.

Alors, tous deux se regardèrent et se sourirent.

A Simone non plus, son tyrannique amour ne laissait nul repos. Sa liaison avec Jacques que menaçaient sans répit, du moins elle le croyait, les contraintes sociales et les liens familiaux de celui-ci qui, bien que divorcé, ne pouvait cesser toute relation avec sa femme à cause d'un enfant qu'ils avaient, lui apparaissait sous l'aspect dramatique d'un temple que, de toutes parts, des profanes veulent forcer. Elle sentait peser sur elle la malédiction de tous ceux qui, par des liens intimes, tenaient à Jacques, de ses amis même auxquels elle l'arrachait. Le travail de son amant lui était ennemi, ses obligations mondaines et jusqu'à cet argent qui le protégeait, qui l'isolait, qui lui donnait trop de puissance et trop de tentations.

— Je voudrais, lui disait-elle parfois, je voudrais que tu sois ruiné, déshonoré, que ton enfant te renie, que tes sœurs et tes amis t'abandonnent, afin que tu n'aies plus d'autre refuge que mes bras, que tu sois à moi, nu et désarmé, comme au matin de ta naissance.

Cette parole qu'elle lui répétait scandalisait Marc :

— Réfléchissez, Simone, vous voudriez cela pour Jacques, mais vous, le jour où vous ne l'aimez plus, qu'est-ce qui vous empêchera de le quitter ? Non plus sa richesse que sa misère, son abandon que sa renommée, ne vous fera hésiter une minute sur le seuil de la porte.

Elle le regardait de ses yeux pâles au fond desquels dormait la cruauté de l'onde :

— Je n'hésiterai pas, en effet. Je ne saurais, en aucun cas, être une sœur de charité, ni une Antigone, ni rien de touchant et d'édifiant. Il a eu mon élan le plus sauvage, le plus indompté ; quand cet élan sera brisé il n'y aura plus rien pour lui. Vous ne voudriez pas que nous nous rabattions sur la pitié, tout de même ? Quand je cesserai de l'aimer... Et je cesserai un jour de l'aimer, fit-elle brusquement, avec amertume et défi.

— Terrible, terrible, faisait Marc souriant et branlant la tête.

Mais il lui plaisait de la découvrir ainsi, à ce point féroce et élémentaire, malgré toute son intelligence ; prête à accomplir, par un instinct organique, atavique peut-être, ce que lui ne pourrait faire que par perversité. Au fond, le même égoïsme habitait en eux, chez Marc raisonné, contribuant à l'élaboration de toute une mystique intime, chez elle aveugle et primordial ; une même volonté de conquête comme d'évasion les guidait, et c'est parce qu'ils étaient ainsi durs et aventureux qu'ils ne craignaient pas de se laisser ravager par

l'amour, de le rechercher avec toute sa fatalité et tous ses risques. C'est pourquoi ils l'exigeaient toujours libre, sans supports, sans assises, sans approbations ni facilités. Mais le jeune homme s'était épris trop jeune et d'une trop frêle enfant. Son cœur s'était arrêté à l'adolescence, semblable aux aiguilles d'une montre qu'un grain de poussière immobilise sur les heures du matin. Il s'était englué dans la tendresse, le dévouement, la pitié, démentait, à chaque battement, la pensée amère, la force audacieuse, insouciant, de Marc. Par instant, il se méprisait pour sa douceur et sa patience : et par instant il se louait d'avoir pu faire deux parts de sa vie, l'une réglée par son cerveau et ses désirs et de laquelle prendrait naissance son œuvre, l'autre régie par son cœur d'où découlerait le bonheur de Dora. Seulement, cette division, il le sentait, avait énérvé son énergie, la réduisant à un sadisme latent. Et c'est pourquoi il admirait tant la force intacte de Simone.

Lui ne pouvait concevoir la possibilité d'abandonner un jour la petite créature : si frêle créature, en vérité, et qu'on était bien empêché d'aimer comme les autres femmes. Pour elle, c'était un nouveau code, un nouveau langage qu'il fallait créer ; — même si on ne l'aimait plus, si on ne la désirait plus, comment déposer ce fardeau confiant, comment la livrer à sa misère, à ses terreurs ? Et voici qu'en son absence, alors qu'il se dévouait à elle avec tant de ferveur, elle s'était éloignée...

Par la suite, Dora devait lui assurer qu'elle n'avait jamais compris le pourquoi de son geste : « Je crois, expliqua-t-elle, que la violence de mon amour pour toi m'avait effrayée, puis, tu étais si fort, je n'avais rien à te donner, rien à t'apprendre ; lui, il prétendait qu'il attendait la vie de moi : j'en ai eu pitié, oui, comme d'un enfant. Est-ce qu'on se fait scrupule de chérir un peu et de caresser un enfant ? Je ne me suis pas rendu compte... Mais, durant les six jours que j'ai passés avec lui, j'ai pleuré tout le temps ; il pleurait aussi de mes larmes. Là, j'ai su qu'il ne pourrait pas m'arracher à toi : ah ! comme tu aurais su me consoler si tu avais été à sa place ! J'ai su qu'il me faudrait subir cet amour jusqu'à mon dernier souffle, me laisser dévorer par lui et par toi que trop de remous agitent pour que tu ne me fasses pas du mal, un jour...

C'est déjà ce qu'elle essayait de lui expliquer dans ses lettres, ses lettres qu'elle griffonnait souvent sur un bout de papier informe, comme si l'impétuosité de son amour la contraignait à écrire n'importe où, sur n'importe quoi ; ses lettres à l'écriture confuse, craintive, aux lignes descendantes, comme accablées, révélant à elles seules la nature faible et traquée de la petite âme.

« Petite âme errante, caressante », disions-nous... Oh ! si caressante. Comme elle savait se lamenter, implorer, décrire par des balbutiements véhéments sa peine. Comme elle savait lui de-

mander, non le pardon, — l'amour n'est-il pas, virtuellement, un pardon total, irrévocable, pour tout le passé et tout l'avenir ? — mais la consolation du mal qu'elle lui avait fait. Comme elle savait lui répéter : « Mon Marc, que toi, que toi »...

Oui, mais Hans ?

Elle lui écrivait, aussi, peut-être le même jour. Que lui disait-elle ? Jusqu'à quand ce partage ?

« Je t'en supplie, écrivit Marc, je t'en supplie, mon amour, ne prolonge pas mon attente. Tu sais que l'incertitude me tue. Certainement si j'étais condamné à mort, demanderais-je en grâce d'être exécuté sur l'heure. Alors, ne te laisse pas arrêter par une fausse pitié. Tes lettres sont un cri d'amour, mais comment me consoleraient-elles si, nulle part, je ne vois que cet amour est assez lucide et sûr de soi pour me choisir. Crois-tu qu'on puisse te partager ? ô ma douce et pure petite chose, toi qui, comme la tunique sans couture, peux être jouée et perdue mais non divisée... »

Elle répondit à ces paroles par un billet affolé auquel elle avait joint une lettre de Hans : « Mon petit ange doux... Winipeck ne me quitte pas, il m'empêche de devenir fou, de mourir... Je lui parle de tes yeux, de ta bouche... » De ta bouche ! Mais qu'avait-il à savoir de cette bouche, lui ? Voleur !

Ces lignes précipitèrent Marc hors de sa chambre. Presque toute la nuit il erra, fuyant son lit, cette immobilité dont le chagrin profite, ces

rêves qui, comme une revanche, lui faisaient vivre d'atroces scènes de violence où il se jetait sur la jeune fille, la battait sauvagement, la couvrait de toutes ces injures qu'il avait refusé d'accueillir lorsque, dans le jardin du Palais-Royal, son cœur se soulevait d'épouvante et de dégoût. Il erra. Inconscient automate il suivit ces rues qu'il parcourait de préférence avec Hans, au cours de leurs randonnées nocturnes : la rue du Bac, la rue de Rennes, la place Saint-Germain-des-Prés, avec son église presque campagnarde, le boulevard Raspail agrandi par la solitude et le silence, les quais. Là, il s'accouda sur le parapet. La nuit était mate, fermée, hermétique, autour des lumières vertes, blêmes ou rouges des becs de gaz. Le fleuve, sous ces tremblants reflets, fuyait avec un frôlement imperceptible et infini. Parfois, un autobus, en passant, ébranlait l'arche du pont, un taxi cisailait de son klakson le silence ; mais le fleuve, sous son immobilité apparente, n'avait pas cessé de fuir.

Et Marc songeait que bien des gens avaient enjambé ce parapet, ici ou ailleurs, qui n'avaient pas au cœur un plus lourd chagrin. Mourir. Cela serait si simple, cela serait si légitime, puisque, aussi bien, nous n'avons rien à posséder ni à attendre, ni à étreindre, sinon le vent et notre propre désir. Brusquement il haussa les épaules, frappé d'une pensée subite : pourquoi Dora lui avait-elle envoyé la lettre de Hans ? Mais tout simplement pour qu'il se rendît compte combien c'était difficile de rompre

avec un garçon si épris, si sentimental, si fragile, qui se tuerait certainement si on l'abandonnait. Tandis que lui, Marc, on savait bien qu'il ne se suiciderait point.

Il plissa amèrement sa belle bouche. C'est vrai : jamais, non pas même maintenant malgré toute sa peine, tout son effroi de l'avenir, jamais il ne lui avait laissé entrevoir que sa disparition pourrait le tuer. Mon Dieu, dire qu'il y a des gens qui n'hésitent pas à retenir quelqu'un avec ça ! Mais comment oser parler à une femme et la soutenir de sa main, et la guider après qu'on s'est roulé à ses pieds en agitant toutes sortes de spectres ! Non, pas cela, jamais.

Déjà, très jeune, aux heures les plus angoissées de son adolescence, les plus assaillies par l'obsession intermittente du suicide, il s'était juré solennellement qu'aucune créature, en aucune circonstance, ne pourrait se vanter de l'avoir fait périr. La mort, c'était comme le profond cœur de son cœur, une terre vierge et inviolable où il s'était promis de pénétrer sans souvenir et sans regret. Il acceptait de vivre pour autrui, parce que sa vie en somme ne lui appartenait point, mais sa mort, dans la mesure où il en pouvait être maître, il se la réservait, il se la dédiait.

Et Dora savait cela très bien. Et c'est pourquoi elle hésitait, prise non pas entre deux amours, mais entre un amour et un éventuel remords. Pareillement elle lui avait écrit : « Tu seras toujours riche,

je serai toujours pauvre »... Hans aussi devait faire figure de pauvre à ses yeux. Tandis que lui : riche et intuable ! Il sourit amèrement, accablé par l'étrange malédiction qui pèse sur l'orgueil et sur la force. Sans doute le monde s'organise-t-il sous une loi de déliquescence pour que tout ce qui se dresse contre cette déliquescence soit à ce point voué à la cruauté humaine et l'abandon. Sans doute le bonheur, lui-même, n'est-il que la forme fleurie et honorable de cette déliquescence, et c'est pourquoi les êtres habités par l'orgueil et par la force peuvent devenir très puissants, très redoutés ou très célèbres, mais jamais très heureux.

Des jours encore passèrent, usant l'espérance au cœur de Marc. Bientôt, sans doute, il lui faudrait lire le mot fatal, connaître que, neuf ans d'amour, il avait suffi d'une rencontre de six jours pour les détruire. Alors, Hans courrait à Port-de-Crech. Que Dora et lui soient réunis, libres de leurs gestes, cela, Marc sentait qu'il n'aurait pas assez de forces pour le souffrir. La hantise de se dire, heure par heure : « Que font-ils ? » Et s'imaginer ce qu'ils font, et multiplier les étreintes, et faire de la journée entière un immense baiser sans cesse recommencé, précisé, embelli ; sans cesse plus bouleversant, plus hagard ! Vivre avec ces images !... Peut-être finirait-il par courir là-bas, comme une brute, commettre un de ces gestes pour lesquels il n'avait pas assez de mépris. Ensuite, quel beau titre dans les journaux : « Un jeune

romancier, Marc Endel, revolvérise, — car pour que le calice déborde on mettrait : revolvérise, — son ami. Il semble que la jalousie soit le mobile du crime. » Croyez-vous, quelle belle affaire pour son éditeur !

— Simone, vous me voyez finir comme ça ? Avec ma photo en première page. Par égard pour ma profession, on me laisserait sans doute mon col, contrairement à ce que l'on fait aux criminels du commun. Non, non, puisqu'il ne dépend pas de moi de mettre entre Dora et mon amour une distance dans le temps, je la mettrai dans l'espace.

Il se rendit dans une agence de voyage, emporta toute la paperasserie que lui remit un commis éperdument sédentaire parmi les itinéraires, les cartes et les maquettes de paquebots. Pendant deux jours il se consola en suivant, sur des océans bleus d'outre-mer, la ligne rouge des routes marines. Il compara les tarifs, les distances. L'Indochine : un peu cher. L'Algérie : beaucoup trop près, surtout de Port-de-Crech. Les îles Hawaï : encore plus cher que l'Indochine. L'Amérique : standardisation et hygiène, deux choses à éviter dans l'état actuel de son âme. Haïti : on pouvait y aller pour quatre mille cinq cents francs en première classe, à la condition d'emprunter un paquebot mixte pas très rapide, — mais il se sentait du goût pour la navigation flâneuse.

— Simone, je partirai pour Haïti si Dora ne revient pas.

Pour s'occuper, il alla demander des renseignements au consul de ce pays. Celui-ci, un noir extrêmement élégant, revêtu d'un impeccable veston bordé, lui en donna de tout à fait satisfaisants. Au reste, Marc, disposé à faire n'importe quoi qui ne fût pas de la littérature, à vivre n'importe quelle aventure qui ne fût pas à base d'amour, était prêt à se satisfaire de peu.

Rentré chez lui, Marc examina curieusement sa chambre, cette pièce où il avait vécu trois années, cette pièce dont la sordidesse ne l'avait écœuré ni attendri ; cette pièce à laquelle il ne repenserait plus, qu'il ne pourrait même plus décrire exactement dès l'instant qu'il l'aurait quittée.

Voyons, qu'emporterait-il ? Rien, oh ! rien. Cet archer, ces tableaux, ces vases, ces livres, il avait pensé à Dora en les touchant, ils étaient contaminés par son amour. Il s'approcha de la bibliothèque, sortit une belle édition de Baudelaire. Il faudrait la vendre, tout vendre. De la main à plat il caressa le livre, en prit un autre, se souvint qu'ils étaient de bons compagnons, qu'il les avait aimés. Le phono aussi était un bon compagnon. Il l'ouvrit. Et puis, brusquement, il se recula, se sépara de toutes ces choses auxquelles il s'efforçait de témoigner du regret, — de ces choses qu'il ne regrettait pas, qui ne lui étaient rien, qui n'avaient pas pénétré dans sa vie, qu'il n'avait jamais aimées.

Car, il le voyait maintenant d'une vision précise, il ne les avait pas aimées. Les louant, les tou-

chant avec précautions, leur réservant une place dans ses préoccupations, il se contentait d'obéir inconsciemment au préjugé qui veut qu'on s'attache aux objets témoins de notre vie. Or, ils n'étaient pas témoins de sa vie qui se déroulait ailleurs, et lui, sans doute, n'avait jamais réalisé leur présence. Du phono il prenait la musique, du livre il prenait les mots. Ces matières impondérables habitaient en lui, le nourrissaient ; il les transformait, les assimilait : elles devenaient sa substance. Mais l'assemblage de feuilles imprimées, mais la noire mallette de cuir avec son étincelant bras de nickel, cela non, il ne l'aimait pas, cela n'était pas en lui.

— Peut-être que je n'aime rien, songea-t-il avec effroi, mesurant soudain l'inhumaine dureté de sa nature.

Dora, pourtant... Dora ! Il ferma les yeux.

Dora, ou l'image de Dora ? Ou les rêves dont il embellissait le visage de Dora ? Ou les émotions de sa nature puissante et impérieuse devant la faiblesse de Dora ? Mais elle, mortelle, matérielle, avec son corps, le sang de ses veines, se pourrait-il qu'elle eût passé aussi en bordure de sa vie, l'agitant de secousses mais ne la modelant point, comparable en somme à la mer qui berce le navire, le caresse, le soulève parfois en d'effroyables tempêtes et peut le briser, — mais n'a rien de commun avec le navire.

— Là-bas, songea-t-il encore, séparé d'elle,

rendu à ma solitude originelle, de quel pas nouveau marcherai-je ?...

De quel pas nouveau ? ô Marc curieux de tous les lendemains de catastrophes...

Lorsque six semaines furent écoulées, l'orgueil du jeune homme se révolta. Et quoi, devrait-il tolérer plus longtemps d'être mis en balance avec ce nouveau venu ?

« Puisque tu ne peux te décider, je choisirai pour toi, écrivit-il en substance ; je pars dans quinze jours pour Haïti, à bord du *Carimaré*. »

Le surlendemain, il recevait un télégramme de Dora : « Prière renoncer projet, situation définitivement liquidée. Tendresses. »

## CHAPITRE VI

Puis vinrent les jours de joie.

Ces jours que Marc avait attendus avec un si tenace, si passionné désir, et qui ne furent ni tout à fait semblables à son rêve ni tout à fait différents.

Certes, au cours de ses neuf années d'espoir il avait eu le temps d'imaginer ce que serait l'ivresse de tenir entre ses bras, nu et livré, le frêle corps inconnu. Il avait eu le temps d'imaginer leur existence : ses arrivées, les mains pleines de fleurs dans leur petit appartement ; les enfantillages par lesquels ils traduiraient leur ravissement ; la fierté avec laquelle il la montrerait partout, si belle, si singulière. Il avait eu le temps de composer une maquette de leur bonheur, dessinant en sa pensée jusqu'aux meubles qui l'encadreraient et, qu'avec sa magnificence d'imaginatif, il voyait de forme rare et de bois précieux. Il était même entendu qu'on posséderait une magnifique peau d'ours

blanc sur laquelle Dora étendrait ses membres bruns, pour les réchauffer au bord de l'âtre et pour qu'il en réjouisse ses yeux.

Or, il revenait toujours en hâte, et souvent les bras chargés de fleurs dans leur petit appartement ; ils se livraient à des enfantillages sans fin : tous deux joueurs comme de jeunes chats, — mais leur logis était un de ces modestes studios meublés comme il en fleurit tant entre la place Saint-Germain-des-Prés et la porte d'Orléans ; mais il ne sortait jamais avec Dora sans l'angoisse de rencontrer Hans ; mais il avait vécu des jours trop amers, une trop atroce déception pour que sa joie ne comportât pas, — la joie de son sévère cœur d'adolescent, — un élément trouble fait d'un peu de rancune et d'un peu de mépris.

La façon même dont il l'avait décidée à le suivre n'était pas celle qu'il avait souhaitée. Il aurait voulu qu'elle vînt d'elle-même, disant :

— Marc, je t'accompagnerai partout.

Et voici qu'il avait dû, au cours des semaines qu'il passa à Port-de-Crech, quelque temps après le télégramme libérateur, se livrer à une sorte de chantage :

— Écoute, Dora, la situation n'est plus tenable. Ta récente aventure m'en convainc plus que tout. Tu n'es pas un être qu'on puisse laisser à soi-même et moi, je ne puis gaspiller ma vie en des séjours sans fin dans ton insupportable village, — il s'énervait, — écoute : je suis à Port-de-Crech

pour la dernière fois ; si tu ne sais pas me rejoindre, quoi qu'il puisse m'en coûter, je ne reviendrai plus.

Elle sentait qu'il ne faiblirait pas, prenait peur.

— Tu as raison, balbutiait-elle, oh ! je comprends que tu ne veuilles plus... J'ai été si coupable ! Mais comment faire, quel prétexte ?...

— Je suis prêt à t'épouser, Dora.

Elle contempla une seconde le masque farouche de son ami, puis ses belles mains blanches, nerveuses et sensuelles dans la minceur desquelles on sentait vibrer les muscles, le sang et les nerfs.

— Non, nous parlerons de cela plus tard. Tu n'es pas un homme qui se marie, Marc. Oh ! j'aurais tellement peur que tu me prennes en grippe si on t'attachait à moi par des chaînes officielles. Tu n'es pas un homme qui se marie ni qui reste là où son désir ne l'appelle plus. — Elle détourna son pathétique petit visage : — Et puis, tu as trop raillé devant moi le mariage, le maire, le curé, les invités qui, le soir venu, pensent à ce que doivent faire les époux... Que de choses tu m'as appris à exécuter, et pour les remplacer je n'ai que toi et ton amour...

Et parce qu'elle n'avait plus que lui et son amour pour combler un monde qu'il avait dépeuplé, elle vint.

Cette fois, il était à la gare pour la recevoir. De loin, dans la cohue, il aperçut son petit casque de feutre rouge. Il éleva le bras, resta immobile, tout

pâle, une grande bouffée d'angoisse submergeant son cœur. Elle était donc là, lui dédiant sa petite vie !

Alors, les jeunes gens qui, si longtemps, avaient vécu en marge de leur passion, sans oser s'aventurer jusqu'à son point le plus brûlant, s'installèrent dans leur amour. Plus de barrière entre eux, plus de gêne. Marc ne quittait plus ce qu'il désignait comme le studio de Dora, — le jeune homme pour sauvegarder un minimum d'apparence ayant loué une chambre dans le même immeuble — mais qu'entre eux ils nommaient : « notre appartement ». Pauvre petit logis du reste, comprenant une grande pièce, un minuscule vestibule, une cuisine guère plus importante que son réchaud à gaz, et un bout de cabinet de toilette. Pauvre petit logis ne formant qu'une alvéole dans un de ces énormes immeubles neufs où, chaque locataire n'est, pour le concierge grincheux, qu'un numéro ; où les meubles sont maigrement façonnés en série ; où la baie du studio et la lucarne de la cuisine n'ont à regarder que le vaste mur troué de fenêtres qui somnole de l'autre côté de la cour.

Dora, tout de suite, et comme un petit oiseau des clairs pays, alla donner du front contre la vitre :

— Le soleil, Marc, murmura-t-elle d'une voix embuée de larmes, on ne verra jamais le soleil...  
C'était vrai qu'on le verrait rarement, et pour

quelques quarts d'heures chaque fois, et toujours oblique, contraint, visiteur pressé. Marc n'avait point songé à cela. Inaugurer un appartement lui plaisait ; puis, la disposition de la pièce principale lui laissait la possibilité d'organiser une décoration à sa convenance. Et de fait, par des vases pleins de fleurs, des fauteuils, deux ou trois bibelots choisis avec goût, les tableaux qu'il possédait et sa bibliothèque, il avait réalisé un cadre somme toute personnel et charmant. Mais, la petite créature, la joue contre la vitre, regardait anxieusement le jour.

Il eut envie de lui dire :

— Dora, ne suis-je pas ton soleil ? Moi, auprès de toi dans une cave, je serais bien...

Il n'osa pas. Et, tandis qu'arrivée depuis quelques minutes, elle levait son regard vers le ciel brumeux, lui la contemplait sans rien dire, avec ravissement et douleur.

Durant plusieurs jours encore ils ne sentirent pas leur bonheur. Dora était anxieuse, tourmentée par la répercussion de son geste. Chaque lettre de l'aïeule, à la fois grondeuse, sèche et navrée, la bouleversait, et elle redoutait l'épître que son père lui enverrait du quelconque port africain où l'auraient atteint les longues pages qu'elle lui avait écrites pour lui expliquer comment, ne pouvant plus se supporter à Port-de-Crech, auprès d'une grand'mère tâtilonne et glaciale, elle allait à Paris pour y mener une vie plus « vivante ». L'étude de

la peinture qu'elle adorait, était le prétexte officiel. Or, de Djibouti lui arrivèrent, sous la signature paternelle, quelques lignes d'un accent indécis. Ni colère, ni surprise, ni chagrin ; à peine un mécontentement, à peine des conseils : visiblement, cet homme n'avait plus rien en lui qui pût vraiment s'intéresser à qui que ce fût.

Et Marc resta stupéfait que ce geste, ce départ qui à distance lui paraissait un événement gigantesque, se révélât à l'exécution si facile, si pareil à une petite frasque sans conséquence.

Dès lors, il ne leur resta plus qu'à organiser leur vie, ou, plutôt qu'à la laisser filer au gré impétueux de leur amour. Cette timidité, cet effroi, cette farouche jalousie de soi-même qui, aux premiers jours, raidissait l'enfant entre les bras de Marc, la rendait presque inerte, s'éteignait par degrés. Maintenant, leurs deux êtres, leurs deux corps épousaient le même rythme, palpitaient dans les remous d'une même flamme.

Oui, peut-être ne faudrait-il jamais parler de ce mystérieux échange de force et de joie qui naît de la jonction de deux corps. Peut-être n'en faudrait-il jamais parler parce que les mots l'avilissent ou l'affadissent ; parce qu'ils n'en peuvent rendre le cheminement profond à travers ces régions crépusculaires, ce chaos de germes féconds où, dans le silence, s'élaborent nos actions et nos créations à venir.

Il semble qu'une éternelle aurore boréale brille

au-dessus de cette immensité grouillante et secrète. Et voici que la volupté s'avance, s'insinue, s'étale, triomphe, telle un long serpent sinueux tour à tour lent et vif ; et voici qu'elle fait frémir, chanter, luire ce chaos, et qu'on perçoit le visage de bien des mystères ; et que la mort et la vie se prennent par la main, nouant la chaîne des éternels recommencements. Après son passage, s'étend une grande douceur pleine d'attente. Une douceur comparable à ces algues luisantes, souples et diaprées qui restent sur la grève après le départ du flot. Mais ce flot lui-même, de combien de phosphorescences, de courants, de saveurs n'était-il pas riche ? Et l'algue en reste perlée, imprégnée, et elle bourdonne encore, enrichie, instruite, rénovée par le long brassage, apte à toutes les métamorphoses, à tous les réveils.

Peut-être ne convient-il pas d'évoquer ce mystère galvaudé. Chacun croit le connaître. Certains trouvent normal d'en parler en termes vulgaires, assimilant l'érotisme à la grivoiserie et la force de Pan à des rites d'alcôves ; d'autres le couvrent d'un voile effarouché tissé d'une hypocrisie qui se prend pour de la pudeur. Mais la pudeur n'est pas incompatible avec le plaisir. Elle l'enrichit même et le colore, lui conservant ce caractère presque religieux qui convient à sa démarche indescriptible et fulgurante.

Toute une tradition maudit le corps. La morale sur laquelle nous vivons et qui, vidée du mysti-

cisme religieux qui lui donna naissance, devient anachronique, contradictoire et ridicule, cette morale est, tout entière, dressée contre le corps et ses « honteux plaisirs ». Eh ! qu'on nous en indique donc de plus féconds lorsqu'ils s'allient à de libres et plénières effusions du cœur ! Ils sont à l'origine même du lyrisme et de toute poésie. Beaucoup de mal est survenu parce qu'on les a reniés, qu'on s'est adonné à eux avec remords, sans courage, sans franchise ; parce que, à être ainsi tenus dans l'ombre et vilipendés, ils ont pris trop souvent l'allure rampante du vice.

Longtemps, pendant des années, Marc avait attendu les heures qui lui livreraient l'être intime de Dora. Et voici, qu'entre ses bras, la petite créature s'épanouissait. De quels abîmes de peur physique et morale il lui fallut monter ! Peur où traînait le souvenir de l'ancestrale notion du péché ; où traînait l'obéissance à des principes de modestie sévèrement appliqués, toute une habitude de refoulement comprimant, sous un accablant fardeau de honte, les forces printanières qui ne demandaient qu'à s'exalter et à jaillir ; où traînait le souci de son petit corps si tendre, si facile à blesser. Ce fut comme l'éclosion d'une fleur longtemps corsetée par l'hiver.

Il l'habitua à traiter son corps d'une manière simple et amicale. Son petit corps doré dont ses yeux d'amant ne se rassasiaient pas ! Elle sut marcher devant lui nue, s'allonger nue à son côté,

rester paisible dans l'attitude où il la surprenait, même s'il appuyait son regard insistant aux creux tièdes de sa personne. Elle sut être joyeuse, fière et reconnaissante de ses cuisses longues et douces, de ses bras prompts à enlacer, de ses reins ductiles, de tous ces instruments si merveilleusement adaptés à leur fin éblouissante.

Des jours, des jours et des nuits pour leur joie !

Le soir, il aimait la déshabiller et, lorsqu'elle était nue, il s'agenouillait devant elle. Alors, il appuyait sa joue contre le petit ventre à peine bombé, si doux et poli et comme pétri dans une matière très précieuse. Il nouait ses bras autour des hanches, ou parcourait le dos de ses mains qui se faisaient légères et lentes. Et, la tenant ainsi, il se sentait altéré et rompu. Il pâlisait, ses lèvres sèches frôlaient la peau soyeuse, s'attardaient, comme dans le frais gazon d'une fontaine, — comme s'il était un voyageur harassé de marche auquel s'offrait soudain une oasis, une source créée pour sa soif, — sur le renflement duveteux, parmi les boucles brunes qui, entre les cuisses de Dora voilaient l'abord des plus secrètes demeures. Là, il s'arrêtait, les yeux clos, ravi en une extase grave et déchirante. D'obscurcs images sanglantes affluaient à son cerveau : il se sentait blessé, déchiré, ruisselant de l'ardente liqueur rouge d'où procède toute vie. Et vraiment, il aurait voulu être ainsi, lacéré, et que ses minutes fussent comptées, et que Dora fermât ses paupières pour lui dérober

l'éclat du dieu auquel il s'offrait dans une farouche immolation. A cette minute, le désir recréait en lui l'atmosphère des plus anciens cultes. Ces sacrifices somptueux, dans des temples cyclopéens gorgés d'encens, d'éclats de sistres et de cymbales, ces cérémonies cruelles, dans la pompe de l'or et du carnage, dans la frénésie des voix, il en comprenait maintenant le symbolisme, il en devenait toute la prodigieuse logique. Mourir ? Mourir ! Mais, qu'est-ce que mourir ? Se perdre, se ruer, s'étaler, se diluer dans l'extrême profondeur des êtres et des choses, se confondre avec le secret même de la vie...

Et Dora, comme une idole, nouait ses mains derrière sa nuque. Elle riait un peu, ignorante de l'ardeur religieuse qui le foudroyait à ses pieds. Innocemment futile et excitée, elle attendait la fin de ce silence, de cette imploration des doigts au long de ses reins, de ce frémissement altéré des lèvres au creux de sa chair. Elle le nommait gaiement, déjà avide d'arriver au point le plus tourbillonnant de la tempête. Elle écartait un peu les jambes, cambrait davantage sa taille flexible, parfaitement surnaturelle dans son impudeur. Puis, elle serrait très fort contre elle le visage de son amant, caressait ses cheveux, ses épaules nues, l'appelait, comme honteuse de l'adoration qu'elle sentait enfin monter vers elle, comme effrayée par la mystérieuse violence de cette foi. Et lui, renversant la tête en arrière, la regardait d'en bas, fixait

ce visage d'en bas, d'entre les seins soulevés qui dardaient leur bout grenu, acéré et brun, si éloquentement, si humainement offerts, comme des points magnétiques aux fulgurantes ruées de la foudre. Et il savait qu'elle était pétrie de la même chair que lui, putrescible, limitée, souffrante, formant une enveloppe fragile et nommée à la divinité obscure, éternelle et barbare vers laquelle montait son désir.

\*  
\* \*

Par Winipeck qu'il rencontra un soir dans un café, Marc eut des nouvelles de Hans :

— Il est à Vienne, expliqua Franz ; il paraît qu'on va jouer son fameux trio.

Marc détourna les yeux. Ce trio, il avait souhaité l'entendre, l'applaudir, y mener les quelques relations qu'il comptait dans le journalisme, travailler, dans la mesure de ses moyens, au succès de son ami. Winipeck perçut sa gêne :

— Il a été malade, savez-vous, poursuivit-il. Maintenant cela va bien : il ne faut pas vous inquiéter. Chez lui, on l'a soigné, guéri ; le reste guérira, aussi. Je crois qu'il va devenir célèbre. On l'a beaucoup fêté à Vienne, m'écrit-il, pour un récital de saxo qu'il a donné.

— Tiens, pourquoi un récital de saxo ? N'avait-il pas horreur de s'exhiber en virtuose ?

Ne voulait-il pas faire exclusivement une carrière de compositeur ?

— Je le crois, fit Franz avec indifférence. Mais Hans partage ce préjugé courant qu'il faut de l'argent pour vivre. Et puis, vous savez, on n'a jamais tout à fait le bonheur ni la célébrité que l'on souhaite : il rêvait d'être un Bach et il sera sans doute un Paganini. Je suis bien en train de m'illustrer comme peintre, moi qui ai toujours voulu être acrobate.

A la suite de cette rencontre le jeune homme vint plusieurs fois chez les amants. Il arrivait tout plein des histoires de son Antoinette à laquelle, parce que quasiment muette, il prêtait les réflexions et les propos les plus surprenants. Son enfant né et mort, Franz s'était hâté de la rendre enceinte de nouveau pour recréer, disait-il, cette atmosphère angoissante dans laquelle il l'avait connue et possédée pour la première fois.

— Je pense que vous êtes un peu sadique, lui reprochait Marc.

Mais l'œil enfantin de son camarade s'étonnait :

— C'est vous qui êtes anormal avec votre goût de la stérilité et des formes androgynes. Moi, j'aime qu'une femme soit grouillante et prolifique comme la mer.

Il apportait parfois sa dernière œuvre afin, expliquait-il, de l'éprouver au feu des regards de Dora, car il ajoutait une importance extrême aux remarques spontanées de la jeune fille ; et par-

fois, sur le chemin du retour, il la donnait à la première prostituée venue « à seule fin que cette malheureuse ait un peu de bleu dans sa vie ». A Dora qui commençait à peindre, il disait :

— Foutez-vous de tous les conseils. Qu'est-ce qu'on peut vous apprendre ? A voir ? Mais si vous êtes aveugle, quand bien même on vous prêcherait pendant cent mille ans, vous n'y verriez jamais. A dessiner selon les règles ? Et, quelles règles, s'il vous plaît ? Votre cœur doit promulguer ses propres lois. Il faut être pur et ignorant comme un nourrisson. Moi, je me répète toujours que j'étais fait pour danser sur la corde : je fais de la peinture de danseur de corde et c'est très bien. Vous qui êtes un ange, il vous faut peindre comme un ange. Voilà, débrouillez-vous.

Mais Marc redoutait justement la propension de Dora à suivre, sans y apporter aucune critique, les impulsions obscures de sa nature. Il la poussait à accueillir quelques principes à seule fin que la nécessité de l'ordre et de la réflexion appliqués à un travail déterminé, l'habituaît à introduire également quelque discipline dans le reste de ses fonctions et de sa vie :

— Non, interrompait-il. J'estime qu'il faut savoir quantité de choses : justement pour ne pas s'en servir. Qu'on tourne le dos aux règles, je l'admets. Ai-je jamais fait autre chose ? Mais il convient que ce refus soit conscient, réfléchi ; soit, en un mot, le fait d'une sûre connaissance de soi,

— dans la mesure où l'on peut se connaître sûrement, — et non le tâtonnement de l'ignorance. Il n'y a pas de révolution durable sans la connaissance profonde des traditions que l'on abolit.

Dora les examinait tout à tour, curieusement. Il lui semblait plus facile d'écouter Winipeck, mais son Marc n'avait-il pas toujours raison ? Pourtant, ce qu'elle essayait d'assembler était trop vaporeux pour ne pas tendre incessamment à se diluer, à retourner à son chaos originel. Elle le sentait et s'effrayait de cette force dissolvante qui, sans cesse, travaillait son personnage :

— Marc, pourrai-je jamais être tout à fait digne de toi ? Tu aimes mon corps, ma jeunesse, mon ignorance. Mais, plus tard, avec ce même corps qui ne sera plus aussi agréable, si je n'ai pu me modeler sur ton rêve, m'aimeras-tu ?

Et, tout en s'effrayant, sournoisement, elle se félicitait d'être aussi profondément rebelle à toute marque. Comme un brouillard, comme une nuée, par toutes les failles elle s'écoulait, s'envolait, revenait aux étendues vierges et libres. Marc l'admirait d'être dotée de cette jeunesse féérique. En souriant, il ramenait vers lui le petit visage, lorsqu'il sentait se débâter les pensées qu'il eût voulu saisir. Alors, elle le fixait de ses grands yeux pathétiques où passait la lueur d'un confus triomphe :

— Marc, tu m'as aimée parce que j'étais une petite fille, « ton tout petit, ta petite chose ».

Alors, pourquoi vouloir que je change ? Tu n'es pas logique...

Toutefois, elle suivit les conseils de Marc qui l'engageait à prendre quelques leçons de Worowski. Le Russe, qui n'était certainement pas un grand artiste, possédait par contre toutes les qualités d'un excellent professeur. Il devina la nature et les dons particuliers de Dora, son horreur quasi pathologique de tout effort. Il sut la maintenir dans ce qui était pour elle un constant plaisir et lui apprendre bien des choses sans qu'elle eût conscience de travailler.

Marc, qu'enchantaient les progrès de son amie, aimait la voir peindre dans l'immense pièce sordide et encombrée, semblable, avec son accumulation d'objets hétéroclites, à quelque marché oriental. Le peintre stationnait derrière son propre chevalet, ou s'affairait à préparer le café turc, ou pâlassait sur un projet de décoration pour une future boîte caucasienne. De temps à autre, il allait jeter un coup d'œil sur le travail de son élève :

— Croyez-vous que votre table soit vraiment posée sur le sol ?

— Ah ! je la vois comme ça, affirmait Dora péremptoire.

— Alors, tâchez d'être assez persuasive pour que, nous aussi, nous la voyions comme vous.

Marc, souriant, soufflait comme au collègue :

— Je crois que le deuxième pied droit est un peu court.

— Oh ! s'exclamait l'enfant, mais ne me dis rien ! Ça y est, maintenant que tu as parlé, c'est raté. Tu ne comprends pas que ça me trouble ? Maintenant je ne saurai plus ce que je voulais faire. Tout est raté, tout est raté, répétait-elle impétueusement, en posant sa palette.

D'un bond, elle était à l'autre bout de l'atelier, caressait le chien, lui contait ses malheurs.

— Marc, disait Worokowski, si vous vous mêlez de ce à quoi vous n'entendez rien, vous serez expulsé.

Le jeune homme faisait amende honorable, se plongeait dans une histoire de l'art en quatre volumes abondamment illustrés achetée avec l'argent que le Russe avait économisé sou à sou en vue de remplacer par un neuf un complet élimé. Pendant ce temps, Dora, apaisée, revenait à sa toile. Une touche de carmin par ci, un peu de jaune là, et voici que la table reposait sur le sol avec un aplomb plein d'allégresse.

C'était peut-être une joie et peut-être une peine pour le peintre que ces leçons qu'il donnait à Dora. Il la traitait toujours simplement, en grand camarade sérieux et fraternel, mais parfois elle surprenait ses yeux attachés sur elle, si doux, si doux et tristes qu'ils en étaient insoutenables.

— Tu comprends, expliquait-elle à Marc, parlant de ces muettes contemplations, il est tout seul, il est très pauvre et je crois qu'il ne mange pas tous les jours à sa faim.

— Alors, tu penses que ta vue le nourrit ? Oh ! Dora, je salue ici, une fois de plus, des déductions d'une logique bien personnelle.

Elle agitait son petit front têtue :

— Tu comprends très bien ce que je veux dire : ça ne le nourrit pas, mais ça l'empêche un peu de sentir son estomac vide.

Elle se félicitait sincèrement d'être à ce point bienfaisante, sans se rendre compte que ces vertus bénéfiques qu'elle s'attribuait, étaient une excuse pour lui permettre de vivre dans l'atmosphère saturée d'amour dont avait besoin, pour s'épanouir, son petit être farouche.

— Trop heureuse petite créature ! murmurait Marc. Comprends-tu jusqu'à quel point tu es une enfant heureuse et gâtée ?

Mais elle fronçait ses minces sourcils :

— Tu te trompes, Marc : je suis heureuse en un sens, oui, car j'aurais pu ne pas connaître ton amour. Pourtant, tant de choses me font mal, de si petites choses que d'autres ne verraient seulement pas : la vie ne m'est pas douce. Toi-même, crois-tu que ce soit une fête sans ombre que de t'aimer ? Tu es tellement avide, insatiable. Ah ! combien j'ai peur de ta terrible curiosité. Dès l'instant où tu t'es dit : quoi ? comment ? tu pourrais courir à l'autre bout de la terre. Un jour tu t'en iras comme ça, appelé par tes propres questions, mangé par elles... Mon Marc ! Et j'ai tellement peur de te perdre. Même quand tu es dans mes

bras, je doute encore de ta présence ; dès que je ne te vois plus je t'attends ; dès que tu te tais je te cherche. Ah ! non, ce n'est pas facile ni reposant ni doux, d'aimer comme je t'aime. C'est une vraie maladie...

Elle hochait son petit visage assombri.

— Préférerais-tu ne pas m'aimer ?

— On ne pourrait pas vivre avec toi sans t'aimer. Un pareil caractère ! Mais vois-tu, se laisser gâter par un garçon paisible, point désagréable, assez charmant pour vous occuper un peu l'esprit, assez habile pour vous donner du plaisir, ce doit être ça le bonheur...

Il sourit :

— Je n'ai pas la vocation du bonheur, Dora.

— C'est bien ce que je dis... Moi non plus, sans doute. Mais tu me fais peur et je me fais peur aussi avec ce besoin de toi qui ne me quitte pas une minute.

Il la regarda : disant cela, elle était toute farouche et raidie, comme insurgée contre son destin trop violent, habitée par un fanatisme qui la rendait exigeante, illogique et sans doute, s'il le fallait, cruelle.

— Dora, murmura-t-il, c'est bon de t'avoir.

Il l'attira contre lui. Entre ses bras, le long de son corps, respirait et vivait dans son obscure et majestueuse vie animale, le frêle corps dont il connaissait maintenant chaque ligne et chaque frisson. Une sorte de pesanteur descendit en lui...

Tout à l'heure, il la dévêtirait, comme tous les soirs ; tout à l'heure il l'animerait lentement, par ondes toujours plus larges qui, sans cesse renouvelées et accrues, arriveraient jusqu'aux frontières extrêmes de son être pour y déferler et pour y mourir. Comme elle était ardente et forte lorsqu'il la tenait ainsi ! Mais maintenant, front obstinément baissé, elle se refusait à tout émoi. Il partait seul au fil du fleuve, seul et maître de sa course. Pour l'interrompre il suffirait de dénouer les bras, de s'écarter. Encore une seconde il resta immobile, inclinant, sur les cheveux de son amie, un regard brillant et lointain. Vraiment, quel dangereux petit instrument c'était, toujours prêt à blesser si on ne le maniait pas d'une manière assez attentive : oh ! ravissante petite créature pour qui ne craint pas de se faire mal, pour qui n'attend d'autrui ni richesse ni bonheur, simplement des motifs pour orner sa fantaisie, des étincelles pour éblouir son corps :

— C'est bon de t'avoir, répéta-t-il avec un sourire un peu cruel, puis, il s'écarta.

Comme elle avait été la confidente de sa peine, Simone fut le témoin de son bonheur. Elle accourrait, chaque fois que son amour et son travail lui accordaient un peu de répit, s'asseyait sur un coin du divan, inclinant sur l'épaule son long visage vincien :

— J'aime votre petit appartement, disait-elle, déjà il vous ressemble. Il offre tous les signes de

l'allégresse ; regardez ces tulipes dans le vase de cristal, nulle part ailleurs elles ne s'épanouiraient avec autant de conviction. Et vous, Marc, vous êtes transfiguré : tous vos gestes proclament le triomphe du conquérant. — Elle abaissa ses lourdes paupières sur ses grands yeux pâles : Moi aussi, je suis heureuse ; l'ère des agitations est provisoirement close pour nous, Marc, achevât-elle avec son ambigu sourire.

— Provisoirement, soulignait le jeune homme, et rapidement leurs regards se croisaient, furtifs et complices, car que tout fût transitoire, instable, menacé, comblait leur âme nomade d'angoisse et de ravissement.

Souvent, Marc lui avait dit :

— Au fond, avec toute notre passion, nous ne sommes pas des bâtisseurs : une tente nous suffit. Pourquoi ? Peut-être parce que le définitif, ne laissant plus rien à craindre, ne laisse non plus rien à espérer.

Dora, avec son instinct infallible, devinait la connivence qui, durant quelques secondes, les faisait partir ensemble loin d'elle. Elle s'approchait, câline et déjà alarmée, ramenait Marc à elle par un regard, par un appel murmuré, par sa petite main qu'elle glissait sous la nuque du jeune homme ou contre sa joue. Il lui suffisait de si peu pour le reprendre !

Ainsi passèrent des mois. Ceux de l'hiver avec leur brume ou leur gelée coupante et sèche qui

enchantait Marc ; ceux du printemps avec leur caprice, leur douceur traîtresse, et que des bourgeois aperçus sur les branches d'un platane exilé à l'angle de quelque boulevard, avaient annoncés à Dora bien avant leur venue. Il y eut quelquefois du soleil dans la cour, au long de l'austère façade symétriquement trouée que la jeune fille ne regardait jamais sans détresse. Alors, elle entraînait son ami près de la fenêtre et elle pensait à son pays. Ces cactus, cette terre sèche, si dure et si parfumée, ces vibrations de cigale, — la mer. Son mince profil d'exilée, son pathétique profil d'étrangère s'inclinait contre la vitre et Marc, à cette minute, devinait combien intimement elle tenait à la nature.

Lui aimait les paysages de pierre, les touffus enchevêtrements de rues, l'angle tranchant des maisons, les murailles derrière lesquelles on naît et l'on meurt, cette empreinte que l'on relève à chaque pas de l'homme, de son mystère, de sa misère et de sa folie. Toute cette poésie de la grande ville, la nostalgie de son fleuve qui fuit, de ses tours qui rêvent, de ses ruelles apprêtées pour des drames, tout cela, il lui apprit à le voir, à le goûter. Mais subitement, elle s'arrêtait devant une fleur, scrutait avidement les branches en quête de la première feuille ou surveillait, dans le ciel, tandis qu'il observait la marche de quelque passant, les métamorphoses d'un nuage. Souvent, elle l'entraînait jusqu'au Jardin des Plantes. Tous ces

animaux tristes et parqués, elle leur prodiguait des gâteaux, des sourires, leur parlait, les faisait manger dans sa main, abolissant pour quelques secondes les grilles, leur donnant l'illusion de la liberté de l'Eden originel. Elle était avec eux fraternelle comme avec aucun être humain et toute semblable à une petite divinité tutélaire, une divinité champêtre et semi-animale vers laquelle les biches du fond de leur parc, les bouquetins, les buffles, les lamas, les cerfs et les antilopes couraient pour l'implorer et pour la bénir.

Marc ne parvenait pas à épuisier le mystère de cette petite vie pétrie de tant de forces élémentaires. Combien de fois il interrogea son sommeil ! Des profondeurs du repos comme des profondeurs du plaisir, émerge, croyait-il, notre plus authentique visage. Il avait remarqué que les femmes ont, généralement, la même expression dans la volupté que dans le sommeil. Son grand amour n'avait laissé place à rien d'autre qu'à quelques banales et éphémères aventures sensuelles, mais il se souvenait très bien de certain visage avachi et bestial que lui avait soudain offert une femme aux prétentions intellectuelles ; de certain visage durci, hostile, têtu, qui métamorphosait soudain une créature affable ; de certain visage au contraire souriant et doux comme si le sommeil n'apportait que des rêves frais et puérils, l'étreinte une fête légère et inoffensive.

Qui dira ce qui se passe dans le silence de la

volupté, dans le silence du sommeil, au fond de ces deux abîmes clos ? Ce petit visage brun, ce triangulaire visage de chat, qu'il est grave maintenant, qu'il est attentif ! Qu'attend-elle pour se recueillir à ce point, quel dieu, quelle science ? Elle est ainsi quand il la tient entre ses bras et qu'elle ondule et gémit, si appliquée à s'emplir de lui, à atteindre d'une sûre ascension le point culminant de sa joie. Oh ! non, ni puérole, ni contradictoire, ni incertaine, à cette minute, — et maintenant qu'il veille sur elle, qu'il l'examine dans cette pâle traînée de jour, il se sent respectueux devant cette soudaine, cette impénétrable noblesse. S'il l'interroge, tout à l'heure, elle dira : « Je ne sais pas. Je dors sans rêve et lorsque tu me possèdes à quoi veux-tu que je pense ? Ton nom sonne dans ma tête, je suis vide et sonore comme une cloche... » Et il sourira tendrement, troublé par l'humanité profonde et sacrée de ce petit être insociable qui sait restituer au sommeil et à la volupté leur originelle grandeur.

Marc ne travaillait plus. Il accompagnait Dora partout ; il lui montrait les églises, les musées, s'enchantant de la rapidité incroyable avec laquelle se formait son œil ; dans les théâtres. Alors, souvent, tandis qu'ils revenaient à pied par les rues assoupies, le jeune homme se souvenait de Hans. Ils avaient tant parlé ensemble, tant agité les problèmes qui hantaient leur jeunesse, tant rêvé tout haut :

— Nous avons souvent parcouru cette rue tous les deux, disait Marc.

Et Dora savait qu'il pensait à son ami. A la dérobée elle regardait le visage qui se durcissait. Elle se remémorait le propos qu'il lui tenait souvent sous diverses formes : « Dora, toute la peine que tu m'as faite ce n'est rien ; sans doute, un jour, t'en ferai-je aussi. Mais tu savais combien nous tenions l'un à l'autre. Pourquoi nous avoir séparés, pour un caprice, Dora, pour un caprice... » Alors, elle pesait à son bras, appelait plaintivement :

— Marc, où es-tu ?... Oh ! ne sois pas en colère contre moi.

Comme elle était enveloppante et persuasive cette plainte ! Combien le petit corps qui se serait contre le sien était fondant et tiède ! Le reste : qu'importait... La souffrance d'un autre ? Ah ! qu'est-ce que la souffrance d'un autre quand on est soi-même heureux. Ce vide ? Mais tant et de si folles joies le comblaient, après tout... Marc, serrant ses fortes mâchoires, étreignait âprement les épaules de l'enfant, aspirait l'odeur poivrée qui émanait d'elle, ce parfum chaud et puissant qui déjà évoquait leur proche possession, — et, la nommant tout bas avec violence, il se sentait un peu vil.

Ainsi passèrent des mois, oui ; des mois flâneurs, sinueux et comblés. De temps à autre, maintenant qu'ils savaient Hans à Vienne, ils

venaient dans les cafés de Montparnasse. Là, l'un ou l'autre d'entre nous les vit. On s'approchait d'eux, on s'appuyait un moment sur le bord de leur table, on nommait Port-de-Crech. Mais ce n'était plus la même chose. Il manquait la mer, le soleil, cette innocence retrouvée à force de nudité, de paresse, d'insouciance. Ici, l'un avait une exposition en cours, l'autre une maîtresse tyrannique, l'autre seulement soi-même, mais exaspéré par la solitude, la vie difficile, la maladie ; et tous des soucis, des soucis et de l'ambition. Eux, ils étaient si heureux ! Ils nous accueillaient gentiment, par-ci par-là, nous invitaient ou venaient chez nous, mais la force centrifuge de leur amour, irrésistiblement, nous chassait. « Feu Dora », disions-nous, par représailles. Nous étions méchants. Seulement plus tard, nous nous aperçûmes combien, même à distance, sa petite vie nous tenait chaud.



Aux environs de Pâques, près de deux ans après cette promenade avec Hans que Marc ne devait jamais oublier, ils allèrent un soir chez Worokowski. Marc avait souhaité revoir Clarence G. Gordon, qu'une Américaine, élève du Russe comme Dora, devait justement y amener.

Déjà une épaisse fumée où dominait le relent

sucré du tabac de Virginie, emplissait l'atelier lorsque Sergio Benvaglia entra, portant haut son visage assyrien que soulignait une courte barbe, son visage si brun dans lequel s'incrustait, comme dans celui de certaines idoles barbares, des yeux surprenants, taillés, semblait-il, dans une glauque aigue-marine.

— Et Winipeck ? questionna Marc, car, depuis le départ de Hans, c'était à Sergio qu'incombait le soin de veiller sur ce personnage clownesque et de le tirer de tous les pétrins où le précipitait sa surnaturelle innocence.

— Winipeck ? s'exclama le nouveau venu en riant, je l'ai laissé cuvant son vin dans le lit fécond d'Antoinette. Il faut que vous écoutiez ça ! Vous savez que, sur le même palier que son amie vivent deux rances personnes adonnées au raccommodage du linge et à la dévotion. Ce matin, vers les huit heures, après une nuit passée qui sait où, il frappe à leur porte. Elles ouvrent sans méfiance, le laissent entrer. Lui, vous savez ce qu'il fait ? Si tôt dans leur chambre il se déshabille : « Miséricorde ! Seigneur Jésus ! » crient les sœurs, mais elles ne purent jamais l'empêcher d'ôter tout ce qu'il avait sur le corps. Invariablement il répétait avec placidité : « Ça n'a pas d'importance, je suis saoul ! » Il ne resta bientôt plus aux deux vieilles filles qu'à se voiler la face ; alors, nu et titubant comme Noé, il s'étendit sur leur lit, leur lit tout blanc et tout dur de demi-nonnes. C'est dans cet

appareil que je le trouvai ronflant, lorsque, toute la maison alertée, Antoinette fut venue me prendre pour dénouer une situation si dramatique. Je trouvai les deux créatures devant leur porte, transformées en statues de la pudeur outragée. J'ai chargé Franz sur mes épaules et, sans qu'il se réveillât, l'ai transporté dans le repaire de ses amours. Mais, tant d'offense appelait une éclatante réparation, ne croyez-vous pas ? Donc, cet après-midi, grave comme un père de famille, je retourne chez les lingères : « Mesdemoiselles, dis-je, mon ami vous a gravement manqué de respect ; mais c'est un galant homme. Pour vous dédommager de l'affront subi il est prêt à épouser l'une d'entre vous. Moi qui me solidarise avec lui pour le bien comme pour le mal, j'épouserai l'autre... »

— Sans blague ! coupa-t-on en riant.

— Parfaitement, j'ai dit ça, et j'avais endossé un veston noir pour la circonstance. Ma mise et tout mon comportement laissaient entendre que le notaire et le curé trottaient sur mes talons. Ah ! la mine des deux vieilles filles !

Il renversa la tête en arrière et se mit à rire à sa manière sonore de Méridional.

— Que vous êtes fous tous deux ! fit Worokowski avec indulgence tandis qu'on se récriait gaiement.

Lui qui avait déjà dépassé la quarantaine et que des vicissitudes infinies avaient fait échouer loin de son pays parmi cette jeunesse, il vivait sans

tapage, sans frasque, n'aimant que les beuveries à huis clos avec deux ou trois camarades. Ces soirs-là, il pouvait absorber une formidable quantité d'alcool sans élever la voix, sans se départir une seconde de sa courtoisie méticuleuse ; simplement, à la longue, il se mettait à raconter, vraies ou fausses, les atrocités qu'il avait vu commettre dans son pays par des cosaques sur des moujiks, par des tchekistes sur des bourgeois, par des soldats blancs sur des soldats rouges, par des étudiants et lui-même sur des femmes. Alors sa douceur, par opposition avec les scènes affreuses qu'il décrivait, devenait effrayante et l'on devinait qu'il était saoul.

Ainsi lancée, la conversation s'attarda sur l'ivresse. Sergio, sûr de sa parfaite beauté, n'hésita pas à se présenter comme un pochard notoire ; en réalité, il suffisait de très peu de chose pour le mettre hors de combat. C'est ce que lui fit remarquer railleusement Marc qui, pour son compte, buvant du reste très bien, ne s'était jamais accordé d'aller au delà de la phase effervescente où l'on se sent aérien, tout habité de pensées légères et brillantes qui tourbillonnent, telles une neige, telles un duvet.

— Plus loin, expliqua-t-il, ce n'est pas la peine ; on n'a même plus conscience de son plaisir.

— Well, je pense cela aussi, fit l'Américaine de sa voix nasillarde qu'elle laminait entre des lèvres quasiment immobiles. Tout plaisir doit être

goûté lucidement. Qu'on ne me parle pas des gens qui perdent la tête : c'est beaucoup plus drôle quand on la garde.

— Que c'est là un précieux renseignement que vous nous donnez sur votre « manière », chère amie, dit narquoisement Clarence.

Pour son compte, dédaigneux de ces propos, il se contentait de donner une brillante démonstration de sa force, en vidant, sans qu'il y parût, une bouteille de whisky.

Il était assis sur un tabouret, tout proche de Dora qui étendait nonchalamment son petit corps sur le seul fauteuil confortable de l'atelier. Il la regardait et il lui parlait, simplement, posant les questions avec netteté, sans se préoccuper d'être indiscret, sauvant toutes ses paroles par cet aspect d'assurance paisible et noble qui ne le quittait point. Elle voulut se récrier un peu, au début, lorsque, par exemple, il lui demandait son âge, ou le pourquoi de l'attrait qu'exerçait sur elle Marc ; ou encore si la vie en commun et tout ce qu'elle implique n'avait pas déçu ses rêves de jeune vierge, — puis, elle avait fini par répondre sans fard, subjuguée par cette force tranquille.

Un peu plus loin, accroupi contre le mur, à même le sol, Sergio Benvaglia, moulé dans un pull-over d'un vert acide, étalait devant lui sur le plancher, à la manière des marchands arabes, son verre à thé, son verre à liqueur, sa tasse à café, son briquet et un petit éléphant de verre bleu

qui était son actuel fétiche. Worokowski naviguait sans cesse du samovar à ses hôtes, avec parfois escale auprès de son chien.

Sur le fond du divan, assise en tailleur, régnait Daisy Benett. Elle fumait sans arrêt, ne bougeait pas, sauf pour atteindre son verre placé sur une planchette, au pied d'une icône d'argent. Par intervalle, elle lançait quelque aphorisme de sa voix nasillarde et laminée. Marc, assis au pied du même divan, était son plus proche voisin. Elle lui dédiait généralement ses paroles, d'un regard rapide et froid, dédaigneusement coulé entre ses cils noirs. Comme, à force de parler alcool, Sergio, qui prétendait avoir tout goûté, décrivait l'effet produit par un breuvage fermenté que fabriquent les Indiens du Chili, Daisy tourna imperceptiblement son visage vers Marc :

— J'ai traversé la Cordillère des Andes il y a cinq ans avec une amie, fit-elle sans le regarder, parlant sans doute à une ombre, à moins que ce ne fût à une image de Marc qu'elle courbait selon des poses agréables à son despotisme. J'ai longuement parcouru à cheval la contrée dont parle ce Sicilien vert et noir. Un jour, nous vîmes dévaler d'une montagne un cavalier qui portait un manteau rouge. Et le vent s'engouffrait si bien dans ce manteau qu'on eût dit une flamme qui galopait. Bientôt ce cavalier nous rejoignit : c'était un gamin de quinze ans, tout nu sous son flottant lambeau de pourpre, un Indien qui montait sa bête à cru.

Il sauta à terre et il rit, nous demandant si nous n'aurions pas du pain blanc à lui donner.

— Oh ! fit Marc s'inclinant avidement vers la narratrice. J'aurais voulu voir cela, cette flamme qui galopait... Parlez-moi de vos voyages.

Elle consentit à le regarder deux secondes et lui souffla un peu de sa fumée au visage.

— Non, articula-t-elle froidement, aucune envie.

Dépité, il se leva, marcha jusqu'à la bouteille de vodka qui trônait au milieu de la table entre une corbeille de fruits et une assiette de croissants à la graine de pavot. Il sourit à Dora qui suçait une tranche d'orange avec un petit air attentif et satisfait.

Un moment il avait craint que ces visages nouveaux, le ton de cette assemblée, auquel les réunions de Port-de-Crech tonifiées par le soleil et le grand air, non plus que ces quatre mois vécus à Paris dans la solitude enchantée que tissait leur amour, ne l'avaient qu'imparfaitement préparée, n'effarouchassent la petite créature. Au début, l'irruption de Sergio, son chandail acide et sa jactance, l'avait fait se recroqueviller, l'aurait peut-être amenée jusqu'à ce moment où, dirigeant vers son ami un regard pathétique, elle lui aurait demandé muettement mais avec l'ardeur désespérée qu'elle eût apportée à fuir la fosse aux lions, de la sortir de là. Clarence, en apportant auprès d'elle sa force, sa solidité, son assurance, en la

baignant de son regard limpide, avait neutralisé les miasmes. Maintenant elle écoutait tout curieusement, et, de ses immenses yeux stellaires, elle examinait les visages, les attitudes, active à butiner chaque geste, pour le citer un jour comme un argument, comme une preuve, comme une référence, justifiant ses plus surprenantes déductions.

Gentiment, le jeune homme s'agenouilla devant elle pour lui offrir une cigarette :

— Tu es bien, chérie ? questionna-t-il.

Elle sourit avec malice :

— Et toi ? Il me semble que ce divan a bien du charme... Heureusement, M. Gordon me tient compagnie, et nous nous entendons très bien tous deux. N'est-ce pas, monsieur Gordon ? interrogea-t-elle à sa manière enfantine.

— Admirablement. Vous êtes la plus charmante chose française que j'aie jamais rencontrée. Il faudrait vraiment que vos bons parents...

Mais, à ce moment, s'éleva la voix nasillarde et impérative de Daisy Benett :

— Marc Endel, envoyez-moi vos mains, s. v. p.

Le jeune homme fronça un peu les sourcils et se releva.

— Chic ! proféra Sergio le verre au poing, voilà qu'on va tout savoir.

Marc, debout contre le divan, regardait l'étrangère : elle était trop étrange pour qu'on pût lui confier ses mains sans hésitations. Belle d'une

beauté comme cruelle avec son nez busqué, sa pâleur, sa grande bouche violemment fardée, ce léger prognathisme d'où émanait une sorte de brutalité sensuelle. Ce visage rappelait à Marc celui du guerrier mort qu'il avait admiré à l'exposition d'art pré-colombien, enchâssé par le sculpteur aztèque dans le bec grand ouvert d'un aigle. Ses cheveux noirs, coupés très courts et légèrement ondulés, lui faisaient comme un casque et, entre ses paupières mi-closes, on ne voyait jamais ses yeux, simplement leur fulgurance métallique. Son regard comme sa voix, on avait l'impression qu'elle les livrait à regret ; elle les filtrait entre ses cils, entre ses dents, n'en laissant parvenir qu'un écho, qu'un reflet acéré, bref et réticent. Un collier de grosses pierres noires givrées d'or accusait, entre le cou et la robe qui s'échancrait en pointe, la blancheur opaque de la peau.

— Allons ! insista-t-elle.

Marc abaissa son regard vers ses mains et il les lui tendit.

Il se sentait honteux comme si elle lui eût demandé de se dévêtir. Les mains ne sont-elles pas plus éloqu岸tes que les visages, avec ce singulier pouvoir qu'elles ont de mener une existence personnelle ? Nous sommes, dès notre jeunesse, dressés à surveiller nos jeux de physionomie ; mille devoirs et autant de craintes nous incitent à demeurer impassibles ou affables quand viennent la colère, la tristesse ou l'ennui. Pendant ce temps,

nos mains se ferment en poing, ou s'alanguissent ou jouent nerveusement avec un crayon. Au bout de nos bras, que de fois elles font figure d'étrangères, nous étonnent par leur présence indisciplinée ; c'est un mystère que de les voir si avides, si souples, si exactes lorsqu'elles se ferment sur l'objet de leur convoitise. Elles sont striées de veines et de tendons, un peu tentaculaires, un peu agressives avec leurs ongles, mais si sensibles, d'une peau si admirablement formée pour connaître, si vigilantes et de si bon conseil lorsqu'on les laisse choisir. Bien mieux que le visage elles avouent l'âge, la race et le métier ; bien plus que lui elles participent à l'amour. Lorsque nous mourons, le visage souvent triche encore, sourit, mime le repos, la joie ; mais elles qui sont comme les fleurs de la chair et sa manifestation la plus aiguë, elles se raidissent, se crispent, et nous savons que c'est fini.

Marc regardait ses mains qui étaient belles, ses douces mains d'amant. Et voici que, dans leur finesse, elles paraissaient presque plus petites que celles de Daisy. Qu'allaient-elles lui avouer, ces impudiques ? Il eut un mouvement comme pour les reprendre, excébra ses camarades qui avançaient la tête, indiscrets et obtus.

L'Américaine eut son rire bref, muet, sèche détente de son visage qui ne souriait point :

— Oui, une fameuse tête... Vous me tendez vos mains et je les tiens à peine que, déjà vous cher-

chez à les retirer. Une sale tête, dangereuse et dure, par laquelle vous compliquez tout.

Elle prit l'index et l'auriculaire, développant tout l'écartement des doigts. Pareillement elle tirailla le pouce. Marc serrait les dents ; il s'aperçut qu'il désirait cette femme et qu'il voulait la battre. Savait-elle cela, pour prolonger ainsi, en silence, son examen, pour jouer avec cette main, amusée de la tenir ainsi, inerte, désarmée, malgré toute sa violence. Au bout de quelques secondes elle la lâcha négligemment, ramena son buste en arrière, contre le mur, où il retrouva sa rigidité hiératique :

— Assez forte personnalité, résuma-t-elle, du reste la ligne de gloire... Tiens, au fait, j'ai lu votre bouquin.

Marc sourit et pensa :

— Si elle croit me mortifier en m'en parlant sur ce ton !...

Fugitivement le regard de la femme se posa sur lui :

— Il donne simplement envie de lire le deuxième, ajouta-t-elle.

Mais Sergio Benvaglia l'assailait, tendant vers elle ses larges paumes de paysan. Clarence ricanaît :

— Vous avez été brève, selon votre habitude, chère amie. Gageons que le plus passionnant vous l'avez gardé pour vous...

— A quoi me servirait de connaître les choses si

ce n'était pour m'en servir d'abord ? — Elle rassembla les deux poignets de Benvaglia dans une seule de ses mains :

— Là, il y a la force d'un taureau. Mais il suffit d'un lambeau rouge pour affoler un taureau et qu'on en vienne à bout...

— Ça, comme compliment, gémit l'Italien...

— Du talent, poursuivit-elle, une demi-réussite. Cent ans de vie si on ne vous poignarde pas dans une bagarre, car vous êtes batailleur... Vous aussi, Marc Endel... Pas de la même façon : Benvaglia aime la bataille pour les coups, vous pour le danger...

Vers les deux heures du matin, tous à la fois, ils quittèrent l'atelier de Worokowski. Sergio s'offrit pour raccompagner Daisy Benett ; Clarence, sans attendre qu'on l'y invitât, se joignit aux deux amants. Ensemble, ils remontèrent l'avenue d'Orléans, cependant qu'une lune de mars leur tenait compagnie, assoupie parmi son cortège d'étoiles.

— Quelle est donc cette Daisy Benett ? demanda Marc.

— Peuh ! une Américaine comme il y en a tant, parmi celles qui viennent en Europe pour fuir le puritanisme et la prohibition. Je ne lui crois aucun talent comme artiste ; comme femme, par contre, c'est tout à fait remarquable et grandiose. Au reste, ne prend pas indifféremment n'importe qui. Si ce malheureux Sergio croit coucher avec elle, ce soir, il se trompe. La méga-

lomanie de Daisy Benett exige des victimes de choix.

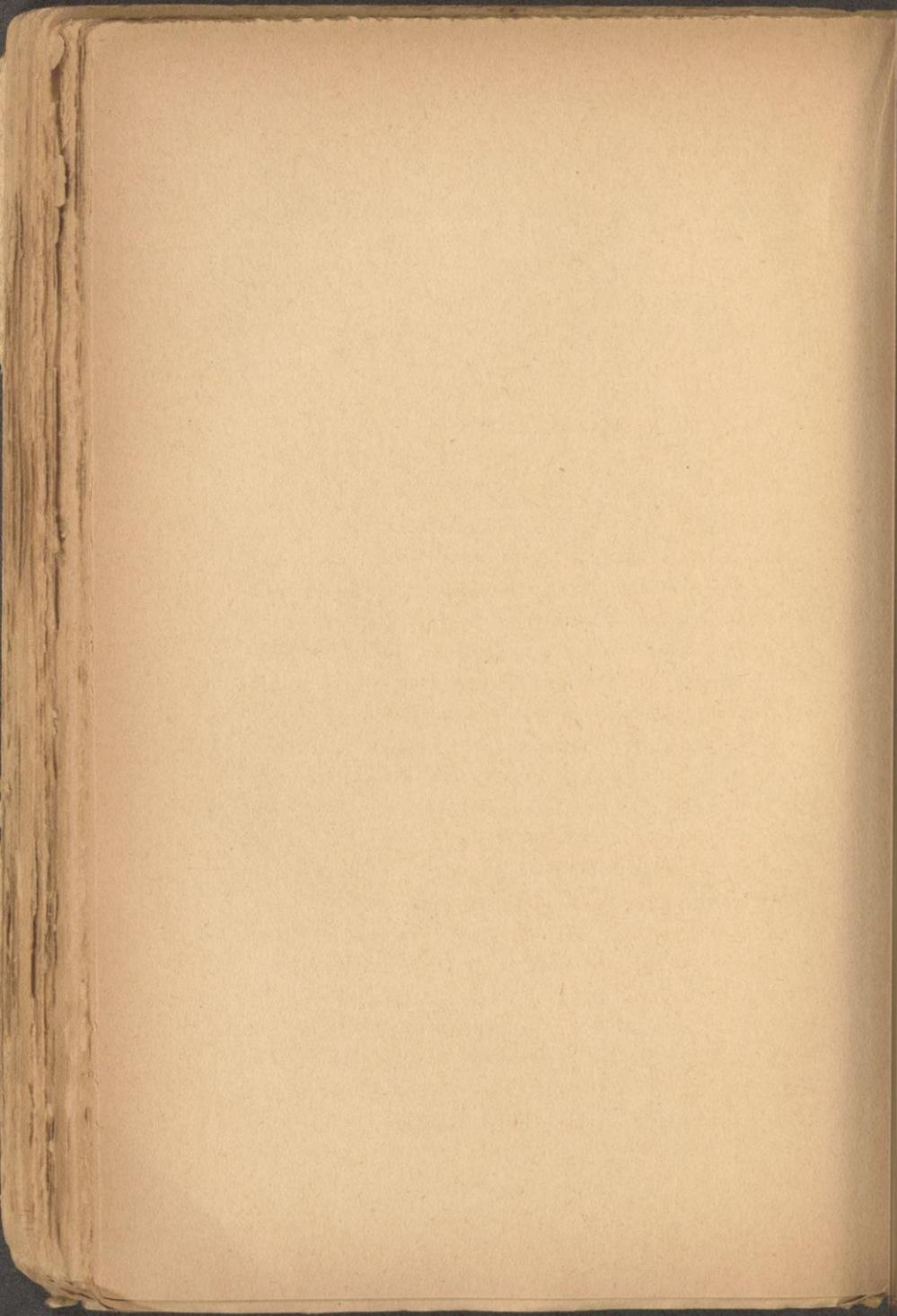
Marc sourit du compliment qui lui était indirectement décoché ; et l'œil bleu de Clarence enregistra avec une satisfaction paisible ce sourire.

Comme il prenait congé, devant la porte des amants, Dora lui dit :

— J'ai passé, grâce à vous, une soirée très agréable. Oui, grâce à vous, souligna-t-elle, dirigeant vers son ami un regard réprobateur qui, tout de suite, se fit ironique : Lui, n'est-ce pas, il était bien trop intrigué par cette mystérieuse personne. Avoue que tu n'as pas pensé une seule minute à moi ce soir, Marc.

— Oh ! s'écria le jeune homme simulant l'indignation, mais, en réalité, il s'amusait de cette clairvoyance et s'en effrayait un peu.

— Vous, vous avez été si gentil, poursuivit-elle, tournée vers l'Américain. C'est vrai, j'aurais été toute dépaysée si vous n'aviez pas été là pour tout remettre au point, tout aplanir. Il faudra venir nous voir, monsieur Gordon, n'est-ce pas ? Il faudra venir...



ge  
pr  
pr  
des  
pie  
po  
fin  
ple  
po  
  
vi  
  
ho  
sar  
le  
A  
attr  
vou

## CHAPITRE VII

Onze mois après la venue de Dora, les jeunes gens fêtèrent le septième anniversaire de leur premier baiser. D'abord, ils échangèrent leurs présents : Dora reçut une bague ciselée et Marc des boutons de manchettes composés de quatre pierres d'un noir bleu que le jeune homme aimait pour leur éclat nocturne. Le soir, ils allèrent dîner dans un restaurant renommé où les garçons, pleins d'une amabilité complice, les prenaient pour des amoureux de la veille :

— Et pourtant, nous sommes, si l'on veut, de vieux époux, précisait Marc en riant.

Devant la mine assombrie de Dora, le jeune homme se hâta de rattraper son mot malheureux, sans pourtant parvenir à la dérider. Durant tout le repas, il multiplia les attentions et les agaceries. A la fin, il se fâcha presque, disant qu'il était attristé de manger seul, de boire seul. Il aurait voulu prolonger la fête toute la nuit, mais com-

ment faire si elle était déjà lasse ? Allez commander du champagne et du foie gras lorsqu'on est en fête à tête avec quelqu'un qui se voue au tilleul !... Ils revinrent chez eux à pied, un peu maussades. Or voici que, pour comble de malchance, à peine arrivé, Marc fut pris d'un violent malaise. Ce fut au tour de la jeune fille de le railler, tout en lui préparant une infusion qu'il but avec rancune.

Dans la nuit, près d'elle qui dormait, il songea : « Cette journée, nous l'avions trop attendue. De toute éternité il était décidé que, tous les 21 octobre, nous ferions une fête à tout casser. Mais, dans ce genre de choses, rien ne réussit hormis ce que l'on improvise. Essayer de plier les circonstances à notre volonté, c'est tenter de mettre le vent en cage. Tout autre jour nous aurions sans doute été très gais. Seulement il fallait que ce fût le 21 octobre. Et, naturellement, le 21 octobre s'est mal présenté. »

La vérité, c'est que leur amour entrait dans cette phase critique qui suit les trop longues attentes et les trop grandes joies. Phase de stabilisation si l'on veut, pénible parce qu'un peu grise, un peu trouble, et que les esprits trop chimériques, trop violents ou trop entiers, se refusent à admettre, compliquent par des rebuffades, des susceptibilités, des craintes ou des nostalgies.

Durant les premiers mois ils n'avaient, positivement, vécu que d'amour. Tous leurs jeux tendaient inconsciemment vers la volupté ; s'ils sor-

taient, s'ils allaient au spectacle, chez des amis, c'était pour ménager un palier sur lequel leur désir prendrait un nouvel essor. Marc avait abandonné tout travail et elle peignait juste ce qu'il fallait pour être en paix avec sa conscience, — laquelle n'était pas très exigeante.

Du reste, rien n'existait pour elle en dehors de son ami. Toute sa vie se déroulait dans un univers abstrait, sans loi, sans devoir, sans nécessité ; dans un univers arbitraire et inhumain, comme filtré, où subsistaient seules les puissances de l'amour, tyran dont nulle autre puissance ne venait régler le pouvoir. Elle aurait pu vivre jusqu'à son dernier jour ainsi, hors du temps et de l'espace. Elle était pareille à ces personnages qui hantent les cerveaux des poètes, issus des vieilles légendes et des épopées d'amour.

Marc se chargeait d'assurer la liaison entre leur couple et la réalité. Il réduisit, au début, ces fonctions au minimum, songeant avec angoisse au moment où leur amour, asservi aux contingences matérielles, réglé par le travail, assombri par les soucis, troublé par des joies ou des émotions qui lui seraient étrangères, prendrait un caractère conjugal.

Et voici que cette heure d'adaptation avait sonné. Quelques soucis assaillirent le jeune homme ; quelques craintes aussi : pourquoi se sentait-il la tête aussi vide ? N'avait-il donc plus rien à dire ? S'était-il épuisé ? Nerveux comme il l'était, ses

inquiétudes le contraignirent, sans qu'il s'en rendit compte, à modifier son attitude envers Dora. Maintenant, sa grande exubérance du début assombrie par intervalles, il se plaisait à serrer la jeune fille dans ses bras, la nuit, à l'appuyer contre son corps, sans la caresser, sans rien dire. Alors sa pensée glissait doucement, si tendre, si protectrice ; il se disait que, pour elle, il lui faudrait être fort, lutter, réussir. Mais elle l'appelait :

— Marc...

Trop pudique, trop farouche, elle n'osait point un geste qui pût réveiller la force de son ami, mais, tandis qu'il la berçait de ses mots les plus doux, elle, toujours épanouie d'amour, toujours avide depuis qu'il lui avait appris les délices de la faim et ceux de l'assouvissement, s'étonnait de sa réserve comme elle s'était étonnée, autrefois, de son désir. Alors, s'il revenait vers elle, ardent, farouche comme aux premiers jours, ces tout premiers jours où il lui faisait un peu peur et un peu mal, où elle se sentait, entre ses mains, semblable à une chrysalide qu'épouvanterait la magnificence du papillon qu'elle se sent devenir, s'il revenait ainsi, parfois elle se fermait, se raidissait, le repoussait, toute butée dans un caprice de représaille.

Cependant, le deuxième roman de Marc, écrit à la suite de *La Nuit ensorcelée*, venait de paraître. Et Marc suivait avec détachement la marche de

son livre. Sitôt qu'une œuvre était imprimée, il ne réalisait plus très bien les liens qui l'unissaient à elle, la lisait plein d'étonnement. Certaines phrases l'arrêtaient : « C'est drôle que j'aie écrit ça ! » songeait-il, et il se trouvait, par instants, plus intelligent ou plus bête qu'il ne l'aurait cru. Bref, il examinait ses écrits avec la même attention soupçonneuse qu'il apportait, le matin, à scruter son visage dans le miroir.

Lui aussi, ce livre, était-il un masque ? Quelle part y entrait-il de bluff, de tricherie, — non à l'égard du lecteur, ce qui a, si l'on veut, peu d'importance, mais à l'égard de soi-même ? Quelle face obscure de sa personne avait-il essayé d'éclairer ? Et cette face elle-même lui appartenait-elle en propre, était-elle très réellement une composante de son âme, ou simplement la projection d'un désir, une tache de bovarysme ? Et ceci encore : dans son roman, qu'est-ce donc qui le contenait le mieux ? Les théories qu'il prêtait à ses héros, ou le drame imaginé, — car s'il est vrai que nos rêves renferment notre moi le plus authentique, pourquoi les histoires que nous imaginons, ces rêves volontaires, l'histoire en elle-même, par le seul enchaînement de ses épisodes, ne le renfermerait-il pas aussi ? Mais il pouvait être encore bien davantage dans son style, dans ses images. Peut-être cette petite phrase si douce sur l'éveil d'une branche d'aubépine, au printemps, le reflétait-elle avec son amour, sa tendre patience, sa

ferveur ; et cette autre où il parle si âprement de la honte de son héros, ne le reflétait-elle pas encore avec sa violence, son ambition sévère, sa latente cruauté ?

— Narcisse, Narcisse, jusqu'au fond de quelles eaux poursuivras-tu ton visage ? finissait-il par dire en souriant, amusé par la pompe de son reproche.

Dora n'osait pas avouer qu'elle n'aimait pas ce livre. Mais lui le savait et n'en avait cure. Il ne l'aimait pas non plus : il n'aimait jamais rien de ce qui était derrière lui.

— Du reste mon œuvre n'est pas encore commencée, expliquait-il.

La jeune fille approuvait. Elle avait pour son ami une admiration sans borne. Seul un chef-d'œuvre lui paraissait digne de lui. Mais il fallait voir avec quelle sévérité elle scrutait les coupures de presse ! Les articles enthousiastes passaient tous à côté de la question, négligeaient le point essentiel, le plus beau, le plus fort ; les articles banalement laudatifs ou réticents venaient nécessairement de pions « et qui n'ont même pas lu le livre ! » Les « éreintements » la jetaient dans le désespoir et la fureur. Marc s'amusa de voir se plisser dédaigneusement la petite bouche ou les beaux yeux lancer des éclairs. Il s'efforçait de lui faire comprendre l'injustice de ces récriminations, trop heureux, quant à lui, qu'on attachât un peu d'importance à ses histoires. Elle

trouvait cette satisfaction plutôt indigne d'un personnage si aristocratiquement solitaire et prédestiné.

Et, à la suite de ce deuxième roman, on parla sérieusement du prix Mérimée.

Marc, tenu en haleine, prévenu et houspillé par son éditeur, se souvint de Claude Reuilly qu'au milieu de ses tribulations d'abord, puis de sa joie, il avait complètement oubliée. Après une visite très cérémonieuse qu'il lui fit, des relations suivies s'établirent entre eux.

La poétesse le traitait avec une amitié tendre et maternelle qui le touchait profondément. Il aimait que cette femme belle, célèbre, recherchée, réservât pour lui seul un coin de son après-midi, ou une soirée tout entière et, laissant errer au hasard son regard brillant et doux, se mit, rêveusement, à parler d'elle-même. Bientôt il connut presque tout son passé, sut qu'elle avait beaucoup souffert, la devina vulnérable et craintive sous ses airs audacieux ; bientôt il songea qu'elle lui parlerait moins sans doute, si quelque chose de lui n'était allé troubler, sans qu'elle le sût, sa féminité. Bientôt, il osa lui laisser voir qu'il avait sur elle quelque empire, et figura parmi les familiers comme un intime de choix. Mais il ne lui fit pas la cour. Souvent, lorsqu'ils se trouvaient seuls, il la fixait avec beaucoup de tendresse et un peu d'ironie. A quoi lui servait-il d'être à ce point belle et douce, puisqu'il était, ailleurs, si heureux ! Il finit par

adopter envers elle une attitude un peu filiale afin de concilier de son mieux le respect qu'il avait pour elle et la tendresse dont elle avait besoin. Si, parfois, il se surprenait à la désirer à cause de son sourire lumineux ou de sa main trop belle, il se le reprochait avec véhémence.

Dora le railla d'abord pour ses visites trop fréquentes.

— Tu vas donc devenir mondain, maintenant ? Toi, mondain... c'est quelque curiosité qui te tourmente...

— Mon petit, réfléchis que Claude Reuilly peut être pour le prix Mérimée d'un immense secours. Et je ne te cache pas que ce prix me ferait le plus grand bien, à tous les points de vue... De plus, cette femme est aussi belle que bonne, ainsi qu'il est dit dans les contes ; j'ai bien le droit d'avoir de l'amitié pour elle...

— Peuh ! s'exclamait-elle indignée, quand une femme de quarante-six ans...

— Quarante-quatre, rectifiait Marc avec douceur.

— ...Quand une femme presque quinquagénaire fait amitié — amitié ! — avec un garçon de vingt-sept ans, on sait bien ce que cela veut dire.

Marc protestait avec violence, il ne lui plaisait pas que l'on suspectât les sentiments de Claude Reuilly, d'abord, parce qu'il tenait à la voir en paix ; ensuite parce qu'il désirait tenir secret ce qu'il considérait comme une faiblesse de la part

de sa belle amie. Fort de l'espoir que cette faiblesse serait passagère, il multipliait sans scrupule ses visites.

Dora le laissa faire tout en gémissant. Ces plaintes l'irritaient : il consentait à l'esclavage pourvu qu'on ne lui montrât pas ses chaînes. Mais l'idée qu'un être, fût-ce Dora, se croyait le droit de limiter sa liberté, le mettait hors de lui. Ce fut par despotisme pur qu'il ne voulut jamais consentir à ne pas aller chez Daisy Benett, le jour où elle l'en pria, car, en réalité, il se serait fort bien passé de revoir cette femme. Partie de Paris peu après la soirée chez Worokowski, il ne l'avait pas rencontrée depuis un nombre de semaines plus que suffisant pour que la légère effervescence suscitée par sa présence se fût dissipée :

— Tu n'as qu'à venir, tu es invitée aussi, répétait-il avec entêtement.

— Non, je ne veux pas revoir cette femme... J'en ai horreur ! Et je ne comprends pas qu'elle t'intéresse : au fond elle est ridicule avec ses airs de « vamp ».

— Possible, mais si je t'écoutais je ne verrais pas non plus Claude Reully, je ne verrais personne. Tu viens ?...

— Non et non !

— Ça, c'est un truc pour m'empêcher d'y aller... Mais jusqu'à aujourd'hui, ma petite, je n'en ai jamais fait qu'à ma tête.

De fureur d'avoir prononcé une phrase si bête

et si manifestement fausse, il sortit en claquant la porte.

Durant toute la soirée, il répondit agressivement aux agaceries glaciales de Daisy Benett. Il lui en voulait à mort. Pourtant, il fut chez elle de nouveau, trois jours après, la trouva seule ; par un savant dosage de privautés accordées et de faveurs refusées, elle le décida à revenir le lendemain. Mais, au retour, il s'aperçut que la petite créature avait un vrai chagrin, s'affola à l'idée d'avoir pu être cruel avec elle, lui demanda pardon en pleurant, et rompit sur-le-champ avec Daisy Benett, « femme fatale brevetée S. G. D. G. »...

Mais les échos de ces querelles, des tourments de Dora, des impatiences de Marc, arrivaient jusqu'aux oreilles de Clarence G. Gordon.

Il venait souvent à une heure ou à une autre, arrivant à l'improviste ou après invitation. Toujours il apportait des fleurs, des bonbons ou un bibelot pour Dora :

— Là, disait-il en posant son présent sur la table, voilà pour la gazelle.

Quelquefois, il exigeait qu'elle devinât d'abord ce que contenait le paquet et riait aux larmes devant ses impatiences et ses piaffements de petit animal curieux.

— Où en sont les hostilités ? demandait-t-il ensuite, car il assurait que ce couple si épris vivait sur le pied de guerre.

Dora, suivant le jour, affirmait qu'il n'y avait

pas d'hostilité du tout, ou bien gémissait, prenant le ciel et l'Américain à témoin de la dureté de Marc :

— Il est allé hier soir chez Claude Reully, encore !

— Tu n'avais qu'à venir : elle m'a prié de t'emmener.

— Non, je ne veux pas la voir, je ne veux voir personne... Je n'ai pas besoin des gens, moi ! Tu suffis à tout...

Alors, tandis que Marc s'irritait, Clarence l'enveloppait tout de son regard limpide et paisible :

— Vous manquez de simplicité, jeune homme : vous avez un vieux palais de vieux civilisé, il vous faut mettre du poivre partout.

— Cette métaphore est sans doute trop hardie, je la comprends mal...

— Yes, du poivre, c'est-à-dire des complications. Vous pourriez, tout tranquillement, cultiver votre bonheur comme une fleur... J'aime assez cette image de la fleur : on l'arrose, on la respire, on en remplit ses yeux. Parfait ! Vous, vous agissez comme un jardinier qui voudrait trouver la tulipe noire ou la rose bleue.

— C'est vrai, approuvait Dora, il lui faut toujours quelque chose en plus de ce qu'il a.

Il regardait son amie avec une douceur anxieuse : elle était si ravissante et il l'aimait tant.

— Dora, n'es-tu pas bien avec moi ?

— Mais si, elle est bien, interrompait le visiteur. Sa beauté s'accroît tous les jours et je vous en fais compliment. Seulement vous lui faites peur. Aussi, Dora, vous qui êtes un petit oiseau, pourquoi vous être embarquée dans les plis d'un nuage plein de foudre ? Il fallait laisser ce personnage orageux à son démon dévastateur...

— Je ne mérite pas des comparaisons si flatteuses, faisait Marc avec irritation.

Alors, Dora, qui regrettait d'avoir laissé la conversation prendre ce tour, s'approchait du jeune homme. Mais lui l'écartait un peu :

— Dans votre pays, n'est-ce pas, monsieur Gordon, on est solide, stable, on bâtit bien, on cultive le myosotis ou la primevère sans chercher midi à quatorze heures. On est de tout repos...

L'autre ne se rebiffait pas :

— Dans mon pays on ne fait, autant que possible, qu'une chose à la fois, disait-il avec un geste paisible.

Lorsque la jeune fille eut deviné que Marc était jaloux du visiteur, loin de lui faire espacer ses visites, elle se mit à jouer de cette arme :

— Tu verras si Clarence ne sera pas de mon avis, s'écriait-elle souvent, pour clore triomphalement un débat.

Et lui serrait sa belle bouche sans répondre ; il ne voulait pas convenir de son inquiétude ; il ne voulait rien exiger afin de pouvoir opposer son libéralisme personnel au despotisme de Dora.

Au début de novembre, la vieille M<sup>me</sup> Fontanell tomba gravement malade et la jeune fille dut revenir à Port-de-Crech. C'était la première fois depuis son départ.

Elle trouva sa grand'mère délirante, paralysée, perdue. L'agonie dura quelques jours sans que la connaissance revînt :

— Je le savais, mâchonnait la vieille femme entre ses gencives sans dents, je savais qu'elle partirait : une fille comme folle... Les filles d'aujourd'hui sont toutes folles... Je le savais... Marc par-ci, Marc par-là... Un polisson, oui !

Avant de mourir elle répéta encore :

— Marc par-ci, Marc par-là...

Mais jamais le nom de Dora ne franchit ses vieilles lèvres.

Aux obsèques, la jeune fille se trouva environnée de toutes les tantes et cousines accourues des villages voisins. Il soufflait un vent glacial, tandis que le cortège noir serpentait dans les rues, dans ces rues de Port-de-Crech que nous avons trop parcourues. Au cimetière, un notable du pays prononça quelques mots d'adieu sur la tombe ; il évoqua le capitaine qui naviguait quelque part sous la Croix du Sud, ignorant encore de son deuil. Mais il ne désigna Dora que par une métaphore prudente et comme dégoûtée. Ainsi devait-on, autrefois, dans les grandes circonstances, évoquer les lépreux. Puis, l'assistance défila pour serrer la main de la jeune fille et de son petit lot de

parents. Les vieilles femmes marmottaient quelque chose en catalan et détournaient les yeux ; les jeunes ne disaient rien mais la dévisageaient avec insistance. On nota l'élégance de son costume de deuil, on nota qu'elle n'avait pas pleuré.

Oh ! non, pourquoi pleurer cette femme à laquelle elle se sentait si irrémédiablement étrangère ? Pourquoi cette concession hypocrite ? Un moment, même, devant le cercueil, les couronnes, parmi l'odeur de cire brûlée, de cadavre, de café fraîchement moulu, — ce relent spécial que prend la mort dans les petits villages où toutes sortes de gens viennent veiller le défunt et festoient à l'abri de leurs larmes, — un moment, elle dut lutter contre l'émotion qui s'emparait d'elle. Elle se souvint de Marc qui méprisait ces attendrissements factices, cette sensuelle condescendance, et elle durcit son petit visage, se contint, portant avec un calme farouche le poids de son deuil qu'alourdissaient l'hostilité générale et la réprobation de la morte.

Le lendemain et les jours qui suivirent, elle eut affaire au notaire, au maire, s'embrouilla dans des comptes : les notes qu'il fallait payer, les renseignements sur les ressources de sa famille, les doléances des fermiers, cependant que les tantes et cousines s'en allaient l'une après l'autre, sur des adieux cérémonieux et contraints. L'une d'entre elles, meilleure ou plus perfide, lui dit doucement :

— Tu vois, Dora, si tu avais été mariée, tout aurait été plus simple, plus normal... Et maintenant, tu aurais quelqu'un pour tout diriger.

Dès qu'elle le put, elle revint à Paris, s'abattit, brisée et muette, entre les bras de Marc. Là, elle pleura. Pourquoi n'avait-elle pas vu son père ? Pourquoi l'aïeule était-elle morte sans la reconnaître ? Pourquoi tout le monde s'était-il montré dur ?... Plusieurs jours elle resta accablée par le souvenir de son pays qui lui avait été inhospitalier. Marc se désolait de ce chagrin qu'elle ne lui livrait que par bribes, au cours de récits confus. Il s'employait à la distraire, de nouveau ne la quittait plus, s'efforçant de bien deviner la nature complexe de ce tourment :

— Dora, mon chéri, fit-il un jour, s'agenouillant devant elle qui était assise et réunissant entre les siennes les petites mains, Dora, veux-tu que nous nous mariions ? ce serait si simple...

Elle le regarda ardemment, de ses grands yeux qui s'étoilaient chaque fois qu'ils se penchaient vers son amour ; elle dégagea sa main, se mit à caresser les cheveux de son ami :

— Nous marier, Marc... — Elle secoua son petit front têtu : Plus tard si tu veux encore. Oh ! je sais que tu me donnerais avec joie ton nom, tout ce qui t'appartient. Mais, en vérité, cela pourrait-il accroître en rien les dons magnifiques que je reçois de toi ? — Elle se pencha, posa sa bouche sur les lèvres du jeune homme, reprit : Pas

maintenant, oh ! non, tu as déjà bien assez de mal à t'adapter à la forme quotidienne qu'est obligé de prendre notre amour. Si tu savais combien j'ai peur, chaque fois que je devine en toi cette haine profonde, inconsciente, irréductible, contre tout ce qui entrave ta mobilité. Tu serais parfaitement capable de me détester, un jour, à cause précisément de ce grand amour qui te rive à moi depuis si longtemps...

\*  
\* \*

Ce jour-là, Clarence G. Gordon arriva avec deux orchidées rouges dont les pétales se tordaient comme des couleuvres.

Marc était à la Bibliothèque Nationale où il se débattait parmi les manuscrits du fonds Doat ; Dora, assise sur un coussin, à même le sol, un carton posé sur ses genoux, peignait une petite nature morte à laquelle elle prêtait un aspect d'estampe persane. Elle n'eut qu'à dire : « Entrez ! » ayant laissé, en prévision de cette visite, la clé sur la porte.

— Pourquoi m'avoir apporté ces fleurs que je n'aime pas ? se fâcha-t-elle gaiement. Elles ont l'air factice et cruel. Elles me rappellent Daisy Benett...

— Je vois que vous conservez de mon éminente compatriote un souvenir durable et amical. Que lui reprochez-vous, en somme ?

— Rien, fit-elle avec son petit air farouche, rien, pas même d'avoir essayé d'attirer Marc ; parce que, s'il était « allé avec elle » — instinctivement elle reprenait une expression de son pays, — ç'aurait été tant pis pour lui...

— Brrr, vous n'êtes pas femme à pardonner une infidélité, si je comprends bien.

— Non, pas de sa part.

— Mais Daisy Benett est réellement tentante, vous savez, et plus intéressante que vous ne voulez en convenir...

— Je sais, je sais, vous avez certainement couché avec elle. Tenez, les hommes me dégoûtent par cette facilité qu'ils ont de coucher avec n'importe qui. Ils aiment une femme parce qu'elle est jeune, simple, authentique, — ça c'est un mot de Marc, — candide et pure ; mais s'ils en voient une qui soit exactement tout le contraire, ils y courent. Alors, que voulez-vous, que cherchez-vous ?...

Elle l'effleura d'un regard courroucé et se remit à peindre.

— Moi ? Avant tout ne pas vous déplaire, Dora...

— Il n'est pas question de vous spécialement, reprit-elle avec plus de calme... Non, ce que je ne comprends pas, c'est un garçon comme Marc, par exemple, si prodigieusement tendre et bon, si épris, vous le savez, et dont cependant, toujours une partie de lui-même navigue, furette, interroge.

Le jour où il se sera vraiment mis dans la tête de résoudre ce qu'il appelle l'énigme d'un visage, ce jour-là je ne sais pas ce qui pourra le retenir. C'est pourquoi je n'ai pas voulu l'épouser.

— Il vous l'a proposé ?

La jeune fille considéra son visiteur avec surprise :

— Mais naturellement... Avant que je vienne d'abord, puis, l'autre jour, parce qu'il me voyait triste et tourmentée.

— Et les deux fois vous avez refusé ?

— Oui.

— Alors, articula paisiblement Clarence en se penchant vers Dora, l'enveloppant toute de son regard volontaire sous son éclat enfantin, alors, permettez-moi de vous demander à mon tour : que voulez-vous, que cherchez-vous ?

Elle souleva les épaules de ce geste traqué qui lui était habituel et détourna son petit visage :

— Je ne sais pas...

— Vous non plus, poursuivit-il, vous n'êtes pas logique. Vous adorez un garçon justement parce qu'il est... mon Dieu, ce qu'il est : tourmenté, complexe, égoïste, passionné, habité par un talent dont il est aussi l'esclave, etc., etc. Et lorsqu'il vous offre de porter son nom, lorsqu'il tente d'accroître votre sécurité en lui donnant des bases sociales, vous refusez. Que vous faut-il ?

Elle répéta encore :

— Je ne sais pas, — puis se leva, se dirigea

vers la fenêtre, sourit pour déjouer l'espèce d'anxiété qui s'emparait d'elle : tenez, je crois qu'il me faut, avant tout, du soleil...

— Oui, oui, murmura Clarence, répondant à ses propres pensées.

Il se leva à son tour, s'approcha d'elle, posa simplement la main sur la petite épaule :

— Dora, vous êtes une chose frêle et ravissante. Instinctivement, vous traînez dans la vie la terreur angoissée qu'aurait, je suppose, une tasse de saxe. Marc est certainement très tendre, très attentif, il vous aime, je crois, autant qu'il est possible ; mais c'est une espèce de jongleur, d'équilibriste ; si grande que soit votre confiance en lui, vous savez qu'une catastrophe est virtuellement contenue dans chacun de ses gestes. C'est pourquoi les garanties mêmes qu'il vous offre ne vous ont pas paru suffisantes pour asseoir votre bonheur.

Il se tut quelques secondes et voyant qu'elle ne répondait rien, reprit avec un peu d'embarras :

— Votre bonheur, Dora, votre précieux et difficile bonheur de petite merveille fragile... Il vous faudrait vivre dans du coton, dans un musée...

Elle se mit à rire :

— Dieu ! que je m'y ennuierais...

— Je sais, il y a ça, aussi... Vous également, vous êtes ou, plutôt, vous croyez être tourmentée par le goût du risque, de la vie instable, romantique... Oh ! romantique, c'est ça... Mais si vraiment quelqu'un s'employait à organiser le bon-

heur qu'exige votre nature profonde, alors, vous verriez...

Un peu gênée par le trouble qui était dans la voix de son visiteur, elle s'éloigna de lui, s'assit sur le divan pour se relever aussitôt et se pencher vers les orchidées, toucher leurs pétales équivoques. Il sentit qu'elle était inquiète, pleine de désirs de fuite, de curiosité, aussi, et de cette nervosité qui, chez les femmes, marque le moment où elles sentent poindre la vérité. Il aspira profondément, enfonça dans ses poches ses mains puissantes, ses grandes mains de bâtisseur :

— Voyez-vous, reprit-il sans s'approcher d'elle, très calme, et de nouveau maître de sa parole, de sa voix, et de ses yeux qui la fixaient sereinement ; ses cheveux d'argent luisaient dans la lumière hivernale : Voyez-vous, moi je me suis marié, autrefois ; puis j'ai divorcé. Histoire banale et sans importance. Puis, j'ai eu des aventures, pas trop, dans diverses contrées d'Europe. J'ai approché des femmes candides, jeunes et authentiques, ainsi que vous disiez tout à l'heure, et d'autres qui étaient exactement le contraire, comme notre Daisy-orchidée. Le peu de curiosité que comportait ma nature s'est éteint. Je crois bien que je sais tout ce que je voulais savoir. Je ne suis pas un poète et un métaphysicien, comme Marc ; je n'ai pas non plus, son âge. Je suis assagi, si tant est que j'aie jamais eu besoin de l'être. Tout cela m'a laissé beaucoup de temps pour penser au bon-

heur et le prendre en haute estime. Je crois être parvenu à en connaître les lois. Si vous voulez me confier le vôtre, Dora, sans doute saurai-je l'édifier solide et vaste...

Comme elle ne disait toujours rien, caressant machinalement les fleurs sanguinaires, il précisa de sa voix paisible :

— Je vous aime, Dora.

Elle sursauta et lui fit face brusquement, moins surprise de cette déclaration que de la manière simple et péremptoire dont elle était faite :

— Clarence ! s'exclama-t-elle.

Il inclina la tête comme pour acquiescer à un reproche :

— Je sais : je suis l'ami de Marc. Il m'estime assez pour m'ouvrir la porte de son foyer. Mais je lui ai aussi entendu professer maintes fois que l'amour est une des formes de la guerre, qu'il doit, par conséquent, être régi par les lois de la guerre, lois amORALES s'il en fut, uniquement créées en fonction de la victoire, laquelle justifie tous les moyens dont on se sert pour l'atteindre. Je crois que, même en présence de ce cas particulier, il ne se dédirait point...

— Mais, Clarence...

— Je sais, fit-il encore, toujours calme, toujours éloigné d'elle, vous aimez votre ami. Je crois même me rendre compte que vous l'aimez à la folie : seulement il vous fait peur, seulement vous ne serez pas heureuse. Vous souffrez de votre

amour parce qu'il est trop tyrannique, trop absolu, sans humanité, sans nuance. Et puis, vous n'avez pas vécu, vous ne savez rien... Moi, je saurais me contenter d'une affection paisible. Je n'exigerais rien de vous, Dora, je serais patient. Toute mon expérience, toute ma force, toute ma tendresse, je les emploierais à vous construire une maison sûre et indestructible, dans laquelle vous seriez bien...

Elle le regarda : seul, un léger durcissement de ses sourcils et de ses mâchoires indiquait la contrainte qu'il s'imposait. En une seconde, elle compara cette attitude au lyrisme nerveux et volontaire de Marc, aux troubles, aux pâleurs de Hans. Cet homme devait être capable de se tracer un chemin n'importe où, sans se perdre, sans dévier.

— C'est de la folie pure, dit-elle à la fin, d'un ton presque machinal, comment voulez-vous que je quitte Marc ?

— Darling, seriez-vous la première femme qui quitterait un amant pour se marier ?

— Vous m'épouseriez, Clarence ?...

— Oh ! oui, fit-il avec douceur.

— ... en sachant que j'en aime un autre ?

Il sourit :

— Vous apprendriez près de moi à ne plus l'aimer. Ainsi vous guéririez-vous sans souffrance.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil, serra entre ses poings sa petite tête :

— Me guérir de Marc ! Mais il est toute ma richesse, je ne vaudrais que par lui...

Pour la première fois, une nuance d'impatience, une nuance de chagrin, passa sur le ferme visage du Yankee :

— Dora, si j'insiste, vous croirez que c'est seulement ma cause, ma pauvre cause d'amoureux que je plaide. Pourtant, ce n'est pas vrai. Si je vous avais sentie heureuse, affermie dans une sécurité paisible, je n'aurais point parlé. Mais vous vivez dans une angoisse permanente.

— C'est vrai, balbutia-t-elle, pas une minute je ne suis vraiment gaie : oh ! j'ai si peur de le perdre...

— Je voudrais vous donner la paix, Dora.

— Croyez-vous cela possible ?

— Mais bien sûr, fit-il avec vivacité, vous êtes partie sur une fausse piste. — Et avec une cruauté, une perfidie inconscientes, il conclut : Vous avez cru pouvoir remplir la vie de Marc Endel, mais la vie de Marc Endel on ne la remplit pas, on l'encombre. Ce garçon, croyez-moi, et ne voyez en ces paroles que la haute estime que j'ai pour son talent, ce garçon n'est pas fait pour l'amour. Il est fait d'abord pour son œuvre, ensuite pour lui-même. La peine qu'il aurait de votre départ, lui que tant de choses peuvent consoler, se peut-elle comparer à la peine que vous auriez, vous, le jour où il s'en ira ?...

Puis, effrayé brusquement de la souffrance qu'il

sentait monter sur le petit visage, il se tut. Comme la nuit était déjà presque arrivée, il tourna le commutateur, alluma une cigarette pour se donner une contenance :

— Je sais qu'il vous adore, reprit-il au bout d'un moment avec un imperceptible effort, oui, et que vous pouvez avoir confiance en lui. Mais, dites-moi, voudriez-vous le voir se mutiler ou déchoir ? Sans doute faut-il être un homme tout humain, tout simple, pour pouvoir s'adonner au bonheur et à l'amour sans se diminuer... Je suis un homme si simple, Dora, — et il sourit.

Elle sourit aussi, croyant voir, derrière la personne de son visiteur, croyant voir, elle ne savait pourquoi, un immense jardin fleuri, ensoleillé, où le sable bruissait doucement sous les pas.

★  
★★

Le 15 décembre 1929, les journaux du soir annoncèrent, en première page ou en deuxième, suivant les relations que les membres du jury et l'éditeur entretenaient avec la feuille, le résultat du prix Mérimée. On vit le nom de Marc Endel imprimé en caractères gras ; le lendemain et pendant les deux ou trois jours qui suivirent, quelques quotidiens, à Paris ou en province, publièrent la photo que les reporters d'agence avaient prise le jour de « son triomphe » et où il se montrait sous les espèces et apparences de quelque bagnard ahuri.

Tout le jour il se débattit parmi les journalistes, les bouquins qu'il fallait dédicacer à la va-vite, le téléphone et Eusèbe Corduchet qui, se méfiant de sa sauvagerie, le séquestra proprement et lui traça, d'une voix péremptoire, comment, et de quelle manière, et « plus vite que ça », il devait remercier, en termes émus et dithyrambiques, les éminents confrères et consœurs qui venaient de le désigner à l'attention de tous. Prisonnier de sa brusque, de son éphémère gloire, — il savait que, dans trois jours, plus personne ne parlerait de lui, qu'il se retrouverait seul, avec son petit nom de débutant et ce talent dont la valeur lui deviendrait encore plus mystérieuse pour avoir été, dans un tumulte fugitif, exaltée, — prisonnier, donc, il ne put retrouver Dora que le soir.

Il rentra énervé, las, agité d'une sorte d'ivresse triste parce que c'était déjà fini ce jour, ce jour qui lui avait paru insipide et dont pourtant, plus tard, il se souviendrait avec attendrissement. Déjà il prévoyait cette tricherie de sa mémoire, déjà il s'en irritait car il aurait voulu échapper à la loi commune des métamorphoses auxquelles on s'emploie inconsciemment, par lâcheté, parce qu'on ne pourrait vivre si l'on acceptait de sonder une fois pour toutes le vide de tout.

— Tu vois, Dora, faisait-il en ricanant, quand je serai vieux, un peu gâteux, paré du frac épinard des académiciens, ou de la jaquette verdissante du raté, je dirai : ce fut un beau jour. Quelle

blague ! Hier j'étais nerveux dans la crainte d'un échec ; aujourd'hui, on ne m'a même pas laissé le temps de me rendre compte de mon succès et demain ce sera fini... Ainsi ne pouvons-nous jamais arriver à prendre position en dehors de l'attente et du regret. Dès que j'ai su que je l'avais, ce fameux prix, j'aurais voulu courir t'embrasser, puis m'envoler avec toi hors de Paris. On se serait aimé tout le long du jour dans une toute petite ville de province, on aurait mangé un tas de bonnes choses, on aurait toisé les gens du haut de notre grandeur toute neuve et anonyme. Au lieu de cela, des coups de téléphone, des photographes, des gens, des journalistes qui arrivent vers vous : « Nul ne se réjouit plus que moi, mon cher, vous avez tant de talent ! » Je te crois ! Des types qui ne savaient même pas que j'existais, une heure plus tôt. Figure-toi qu'un plaisantin, au téléphone, m'a même demandé combien je mesurais. Et moi, tu sais combien je suis bête dans ces cas-là, je lui ai répondu gravement : « Un mètre soixante-seize, Monsieur. » Ça a duré comme ça à peu près jusqu'à trois heures, Corduchet me séquestrant, m'endoctrinant du fond de sa barbe. J'étais mort de faim : il l'a compris, cet homme, et m'a emmené manger quelque part. Crois-tu que, même à ce moment-là, j'aie pu récupérer mes esprits ? Non, je me suis laissé servir une bouillabaisse, moi qui ai horreur du poisson.

Tandis qu'il arpentait la pièce en tous sens,

Dora le contemplant, du fond de son fauteuil, avec une mine éblouie et heureuse de petit chat comblé.

— Tu sais, moi, je ne suis pas sortie de la journée. D'une seconde à l'autre j'attendais ton retour. Je suis juste descendue d'un saut, pour acheter *l'Intran*, afin de voir ta photo fraîchement imprimée en première page. Dieu, qu'on t'a fait laid !...

— Et ce n'est pas tout, reprenait-il, après déjeuner retour au Bélier où m'attendait Claude Reuilly, venue dare-dare, pour voir la tête que faisait son poulain lauré. Il convenait que je me jetasse dans ses bras : je l'ai fait. Puis, je l'ai invitée à prendre le thé à seule fin de fuir l'antre corduchétin et, d'enfin, me nourrir. On est allé dans une de ces boîtes semi-alimentaires, semi-littéraires, tu sais... Là, des femmes inconnues se sont précipitées sur moi comme la misère sur le pauvre monde. J'ai senti qu'il fallait être poli et, autant que possible, brillant : qu'il y allait de tout. Bref, je ne suis pas parvenu à me rassasier...

Brusquement, il se laissa tomber à genoux devant son amie, appuya le visage contre le frêle buste :

— Dora, ma petite chose douce, pourquoi les événements qui feraient plaisir aux autres ne me donnent-ils aucune joie ? Pourquoi faut-il que je me sente tellement étranger à ma vie ?...

Elle prit à deux mains la tête du jeune homme,

regarda ces yeux gris qu'embuait une ombre, cette bouche amère qui accentuait sa moue, sourit tendrement :

— Tu sais, tu as tout à fait l'air d'un enfant boudeur quand tu prends cette mine ?.. Mon Marc, voulez-vous être sage, vite, et vous souvenir que vous êtes avec moi, maintenant !

— Oui, tu es là !... — Ce mot qu'il avait dit le soir de son retour, ce mot qu'il répétait parfois avec toujours la même anxiété adorante, comme si quelque chose de ce passé lui était resté à jamais présent. — Mais j'aurais voulu passer tout ce jour avec toi, te dédier l'allégresse de ce premier succès, la recevoir de toi, en somme, comme toutes mes autres joies...

Elle se mit à le caresser doucement, à le bercer entre ses bras menus dont il aimait l'étreinte autour de ses épaules. Comment l'habituer à lui-même, comment faire qu'il ne soit pas toujours inquiet, insatisfait, inadaptable, malhabile à jouir des dons de l'heure, et à jamais partagé, comme il venait de le dire, entre l'attente et le regret. Elle abaissa les yeux sur lui ; son petit visage prit cette expression souffrante qui, toujours, le bouleversait :

— Mon Marc, peut-être un jour, même ces joies que tu reçois de moi tu les trouveras insuffisantes et vides. Tu m'as longtemps, passionnément désirée, maintenant tu vis en quelque sorte sur la vitesse acquise. Mais un jour, tu te réveille-

ras, tu trouveras que, « ce n'est pas encore ça », tu te remettras à interroger, à vouloir... Tu es fait pour désirer et pour partir. D'autres sont faits pour posséder et pour rester.

— Dora, murmura-t-il avec une sourde violence, toi, je te désire en te possédant...

Il décida de fêter tout de même ce prix. Avec Simone et Winipeck les deux amants s'en allèrent dîner dans ce restaurant où, quelques semaines plus tôt, ils avaient célébré leur anniversaire.

Ce fut une soirée gaie, Simone et Marc reprirent leur étrange joute à base de marivaudage, leur demi-flirt, tout pailleté de leur admiration réciproque et de cette ironie qu'ils se prodiguaient, sachant leur jeu inoffensif. Dora n'en prenait point ombrage ; elle s'en amusait même, apportait aux passes une attention de spectateur averti, se contentant de secouer la tête quand Marc découvrait trop le fond de sa nature aventureuse.

Winipeck, lui, toujours entre ciel et terre, riait aux anges, parlait à côté de la question, se lançait dans des récits étranges, dans des effusions lyriques, entremêlant son Antoinette, les bleus qu'il peignait si bien et les yeux de Dora. Il dévorait sans savoir ce qu'on lui servait, et trouva même le moyen de se griser un peu, bien que Marc l'eût, par prudence, rationné...

Une soirée très gaie, oui, dans cette grande salle Renaissance par les fenêtres à vitraux de laquelle on apercevait un coin de la place Saint-

Michel, un coin des quais. Un moment, le regard de Marc, par un portillon abaissé, s'attacha sur le paysage. Ces réverbères, cette eau qui fuyait... Un matin de Pâques... Hans avait dit : « Une péniche », cependant que les oiseaux gazouillaient leur réveil... Il serra les mâchoires, fixa Dora quelques secondes, sévèrement : un matin de Pâques laiteux, où Paris se révélait désarmé, paisible, offert à toutes les ambitions, — heureux. Cette énorme ville, si féroce, pourtant ! Cette ville qui, plus jamais, jamais, ne lui montrerait le même visage. Il eut envie de dire :

— Tu vois, Dora, tu as oublié Hans, tu ris ce soir, tu es gaie... Combien nous avons été malheureux par toi, le sais-tu ? Daignes-tu t'en souvenir, par moments, afin d'introduire dans ton petit cœur farouche, un peu d'indulgence, un peu d'humilité ? Moi, ma joie ce soir n'est pas complète, parce qu'il n'est pas là... Je voudrais vous laisser, sortir seul, et marcher le long des quais pour retrouver les traces, pour retrouver l'ombre de mon ami.

Il regarda Winipeck, une question, une question simple et brutale lui monta aux lèvres :

— Et Hans ?...

Mais il se contint, craignant qu'on n'attribuât à un peu d'ivresse ce subit accès de colère et cette nostalgie. D'ailleurs, pourquoi gâter leur joie ? Ils étaient si sincèrement heureux de son succès ! Et puis, si personne n'avait songé à Hans, au cours

de ce repas, qu'en savait-il ? Peut-être, Dora l'avait-elle évoqué, tout à l'heure, quand elle se taisait en regardant sa main. Qu'en savait-il ? Il se plaignait de sa dureté, de son insensible cœur de femme, alors que souvent, c'était possible, souvent elle prononçait tout bas le nom du jeune homme et le regrettait.

Il s'effraya du cours nouveau que prenaient ses pensées, ramena ses yeux vers la table. Une bouteille de champagne y trônait, cravatée de blanc ; les verres brillaient, tintaient. Il sourit à tout ce bien-être, à ces nourritures qu'il aimait, à ces deux compagnes qui étaient belles ; mais il savait que l'odeur des vins, l'élégance du couvert, même la silhouette particulière de Dora et de Simone, s'effaceraient, tandis que subsisterait, dans son cœur, le souvenir amer de cette minute

Encore des jours et des semaines.

Clarence G. Gordon n'avait pas espacé ses visites. Il n'était pas, non plus, revenu sur son amour. Simplement, avec son œil lucide et calme, il surveillait le chemin que ses paroles se frayaient dans le cœur de Dora. Parfois, par des propos allusifs, il renouvelait son offre, mais jamais ne témoignait ni souffrance, ni hâte, ni anxiété. Il semblait que, pour lui, la victoire ne fit pas de doute, se réduisit tout entière à une question de temps, de patience. Et l'assurance indéfectible de cet homme la subjuguait.

Marc aussi était fort et volontaire, mais avec

combien de nervosité, d'angoisse, de retour sur soi-même. Fort d'une volonté qui s'exerçait en quelque sorte et comme il disait par hygiène, sans entraîner la conviction profonde que ce qu'il voulait atteindre avait vraiment de la valeur. Son despotisme était une sorte de jeu, une réaction de défense comme son orgueil. Tirant tout de soi-même, il lui était nécessaire de croire en lui, d'affirmer son personnage par des conquêtes, par des succès. Mais, très au fond, il était sans foi et n'avait besoin de rien.

— Pas même besoin de moi, songeait-elle avec effroi ; si je pars, il s'étonnera bientôt de l'importance énorme qu'il m'avait donnée dans sa vie.

Clarence, c'était autre chose. Il voulait un titre, une fortune ou une femme très exactement pour eux-mêmes, pour le prestige que lui conférait le titre, pour les facilités que lui donnait la fortune, pour les douceurs que lui apporterait la femme. Il était rationnel et pratique, n'aurait jamais admis, comme Marc, que la volonté justifât et, en quelque sorte créât l'objet. Pour lui, c'était l'objet qui justifiait la volonté. Parfois, Dora se sentait confusément humiliée par l'amour de Marc qui passait à travers elle, au-dessus d'elle, s'évertuait à la projeter sur d'autres plans. Clarence, lui, ne s'agenouillerait peut-être pas à ses pieds, avec cette ferveur brûlante, mais lorsqu'il lui parlerait, l'appellerait, ce serait bien vers elle, faible, mortelle, réelle, que monterait sa voix.

Oui, seulement, c'était Marc qu'elle aimait.

Souvent, durant ces jours d'hiver qui s'écoulaient tout gris, qui ruisselaient en lentes larmes au long des façades hostiles, souvent, derrière son chevalet, Dora songea à ce séjour qu'elle avait fait à Port-de-Crech, où « elle était venue dans son héritage et où les siens ne l'avaient pas reçue ». En ces temps-là, elle avait sondé tout ce que sa liaison avec Marc avait de précaire et d'incomplet ; combien de forces se liguèrent contre elle ; combien elle la laissait par certains côtés, désarmée, alors qu'elle avait un si total besoin de protection. Marc avait sapé autour d'elle toutes les attaches, tous les appuis, et voici qu'il lui manquerait sans doute un jour...

L'angoisse grandissait, se cristallisait, en ce petit être originellement voué à la peur. Marc ne parvenait pas à comprendre comment, comblée d'un amour aussi absolu, elle pouvait encore trembler, et il prenait pour les feintes d'une exigence sans mesure ce qui était chez elle un très réel tourment.

Il essayait de la stimuler dans son travail, lui vantait la paix qui descendrait en elle sitôt qu'elle arriverait à mettre une occupation réelle et réellement absorbante à côté de son amour.

— Tu t'intoxiques, Dora, à ne penser qu'à moi tout le jour. Moi, je suis obligé de t'échapper parfois, en fait ou en pensée, que ce soit pour écrire ou pour placer mes écrits. Instinctivement, et les comparant à ta propre attitude, tu considères

toutes ces minutes comme autant de trahisons : la partie n'est pas égale entre nous...

Chaque fois que, devant une peinture de son amie, il se réjouissait, exaltait son talent pour conclure qu'elle arriverait à de belles choses si elle le voulait, le visage de la petite créature se fermait. Elle pensait que, toutes ces paroles avaient pour but de la détacher un peu de lui. Elle pensait que son trop grand amour lui pesait :

— J'en sais d'autres qui ne me demanderaient pas de penser un peu moins à eux. Oh ! Marc, m'as-tu fait venir pour autre chose qu'être avec toi, vivre de toi ?...

Un jour, avec la soudaineté qu'impliquait sa nature impulsive, elle lui dit à brûle-pourpoint, comme il rentrait d'une série de visites vaines et se montrait maussade :

— Tu sais, Clarence m'a demandée en mariage...

Il sursauta :

— Un fameux culot ! Je pense que tu l'as mis à la porte avec tous les honneurs dus à son rang...

Elle secoua sa petite tête d'une manière provocante :

— Que non !... Pourquoi le mettrais-je à la porte ? Il ne me gêne pas et son amour n'est pas bavard. C'est un homme de toute confiance.

— Je m'en aperçois, en effet ! Mais si tu es formellement décidée à continuer à le revoir, pour-

quoi me racontes-tu cette histoire ? Pour que je lui bouffe le nez à la première occasion ?...

— Non, pour que tu saches bien que tu n'as pas une faute à commettre parce que quelqu'un, et quelqu'un de tout à fait très bien, tu l'as dit toi-même, serait trop heureux de me recueillir...

Il serra les dents :

— Ça Dora, ça s'appelle du chantage.

Il s'étonna qu'un petit être si candide pût recéler une si perfide cruauté. Des mots durs lui vinrent aux lèvres.

— C'est avec des trucs comme celui-là que tu prétends me retenir ? Mais tu ne comprends donc pas que c'est la meilleure façon de tout me faire envoyer au diable ? La peur ! Mais la peur de quoi, grands dieux ! Tout est préférable à un amour qu'empreint une telle bassesse... Tu auras vécu dix ans à mon ombre, dans mes mains, et tout ce qui aura résulté de l'enseignement que je te donnais par mes paroles ou mon personnage ce sera ça ?... Vrai, c'est à désespérer de tout...

Il s'emporta tellement qu'elle finit par fondre en larmes, terrorisée, croyant l'avoir tout à fait perdu.

Lui ne pouvait la voir pleurer. Il lutta d'abord ; continua de vitupérer, essaya de paraître ne plus s'occuper d'elle. Mais il était vaincu d'avance. Elle pleurait à la manière plaintive et désespérée d'un petit enfant injustement battu. Il se souvint qu'il était brutal, qu'il dépassait toujours la mesure lorsqu'il s'emportait... Il lui demanda pardon. Ses

lèvres parcoururent avidement le petit visage baigné de pleurs ; elle se réapprivoisa doucement, se serra contre lui, encore tremblante, ferma ses grands yeux, tout son visage pétrifié dans cette expression d'offrande et d'attente. Et leur nuit fut ardente et longue.

Encore passèrent des jours : les derniers...

Durant la quatrième semaine de mars, Dora alla voir Clarence G. Gordon dans la luxueuse garçonnière qu'il habitait avenue Hoche. Le soleil entraît à flots par la large baie. Les meubles, les tapis, les bibelots, les livres, tout annonçait la fortune, un goût judicieux et sobre, sans mièvrerie comme sans audace ; et tout était combiné pour assurer aux mouvements de l'espace, au corps le maximum de confort. Pourtant, la visiteuse n'eut pas un sourire pour saluer toutes ces choses tentantes que son hôte lui dédiait d'un large geste d'accueil. Car elle venait là non point dans un joyeux élan de son être, non point par curiosité ni caprice, non point même librement. La fatigue l'y avait conduite, l'anxiété, la peur d'elle-même.

Elle avait téléphoné quelques heures auparavant :

— Voulez-vous me recevoir ?

Et lui s'était hâté de faire monter des fleurs et de grandes corbeilles de fruits, de donner à toute sa demeure un air de fête égal à la radieuse fête qui s'emparait de son âme.

Maintenant elle était là, assise sur le bord d'un

fauteuil, comme se pose sur une branche l'oiseau craintif. Il n'osait point s'approcher d'elle ni témoigner trop de joie :

— Depuis si longtemps j'attendais votre visite, fit-il avec sa même rassurante simplicité.

Et oui, depuis ce jour où il lui avait proposé de l'épouser et où elle n'avait pas refusé franchement. Ce n'était pas très ancien, pourtant, cela leur avait paru interminable : à lui parce qu'il attendait ; à elle parce que, depuis ce moment, obsédée par le mirage de paix qu'elle avait évoqué, elle s'était insurgée avec une violence toujours plus amère contre son tourment.

A la longue, et bien qu'il ne la manifestât que d'une manière indirecte et toujours avec une retenue extrême, la volonté de l'Américain avait fini par peser sur la frêle énergie de Dora. Ce pourrait être bon d'échapper à cette passion ravageante, de s'appuyer sur cet homme si solide, si sûr et si bon ; cet homme d'où rayonnait une force seraine, apaisante ; cet homme qui croyait au bonheur, l'estimait, devait être capable de le créer.

Oui, seulement, c'était Marc qu'elle aimait.

Comme il lui eût été facile d'affirmer son pouvoir ! S'il avait exigé qu'elle rompît avec Clarence, elle l'aurait fait. Cet ordre même, elle l'espéra, l'attendit. Mais lui, buté dans son orgueil, dans son désir d'indépendance, ne demanda rien.

Vouloir qu'elle éloignât ce qu'elle appelait prosaïquement « sa planche de salut », c'était, impli-

citement, s'engager à ne jamais, jamais la décevoir. Or, il le savait, un jour, si grand que soit son amour, il la tromperait ; c'était vrai que sa curiosité, une fois éveillée, pouvait le faire courir jusqu'au bout de la terre ; c'était vrai, qu'aimant toujours payer tout au plus haut prix, il n'hésiterait peut-être pas à la risquer, elle et tout ce qu'elle représentait, pour obtenir une réponse à une seule de ses questions. Et même si les circonstances lui permettaient de rester parfaitement fidèle, n'aurait-elle pas le droit constamment, à chaque geste qui lui déplairait, de dire : « Un moment j'aurais pu m'évader de toi, et tu ne me l'as pas permis. » « Non, songeait-il, non, ça à aucun prix ! Si elle reste, que ce soit librement, par la seule puissance de son amour. » Une seule fois il faiblit, lui dit avec des yeux pleins de larmes :

— Dora, je n'ai que toi au monde...

Ce mot la précipita contre lui, éperdue, mais aussi lui révéla tout le mal qu'elle pouvait lui faire. A partir de ce moment, il préféra crâner.

Cette attitude la désorientait, l'affolait. Elle devenait sensible et nerveuse à l'extrême ; pour un rien pleurait. Devant ces chagrins subits et disproportionnés, il ne savait quelle attitude prendre, oscillait de l'attendrissement à la colère. Cette odeur pharmaceutique que prend l'amour lorsqu'il vit perpétuellement dans la crainte, les consolations, les brouilles et les réconciliations, par ins-

tants l'écœurait. Il se demandait avec effroi combien de temps il lui faudrait vivre dans cette atmosphère.

Elle sentit qu'elle devait faire un effort, s'imposer une discipline, remonter cette pente qu'elle s'était laissée aller à descendre dans son inconscience et son égoïsme. Certains jours, elle essaya, mais alors reparaisait le mirage évoqué par Clarence, la paix, une vie sans tourment. Avec Marc elle pourrait arriver peut-être à paraître calme, — non à être calme. Et toujours, à des intervalles rapprochés, l'Américain revenait avec sa carrure, sa sérénité, ses yeux candides, sa patience et sa foi.

Cela dura ainsi jusqu'à ce que, brusquement, cette pensée surgit dans le cœur affolé de Dora :

— Marc est malheureux à cause de moi. Je ne sais rien lui donner en retour de tout ce dont il me comble : je le fais souffrir... Je le fais souffrir !

Dès lors, elle se sentit traquée de toutes parts, misérable, indigne même de l'amour qui la déchirait, — oh ! si misérable, incapable de faire rien qui soit beau, bienfaisant, ou simplement utile. Alors, elle capitula...

Et, maintenant, elle parlait dans cette pièce somptueuse où les plus belles fleurs et les plus beaux fruits avaient été rassemblés pour réjouir ses yeux :

— Oui, cela ne peut plus durer ainsi. Je pense

que je suis née pour devenir folle : tout me terrorise.

— Je saurai vous rassurer, Dora.

— Clarence, c'est doublement horrible ce que je fais, car lui sera désespéré et vous, je ne vous aime pas d'amour.

— Je saurai me faire aimer, Dora.

— Clarence, je ne vous apporterai rien...

Il sourit de son lumineux et calme sourire :

— Et moi, Dora, je vous apporterai tout ce que j'ai et tout ce que je suis, et simplement parce que vous serez là, nous serons quittes...

Il y eut un long silence pendant lequel elle écouta cheminer ces mots d'une si grave, d'une si noble tendresse. Ils ne lui apportèrent rien d'autre qu'un sentiment de distraite reconnaissance. Oui, ce serait facile de vivre ainsi. Elle secoua sa petite tête et sourit au soleil.

— Dora, quand nous marions-nous ?

— Quand vous voudrez, le plus tôt possible, sans quoi je changerai d'avis...

— Alors, ce sera dans un mois.

Elle rentra chez elle et, tout d'un trait, sans prendre le temps de réfléchir, sans même réaliser le sens de ses paroles, comme on débite une fable dans une langue inconnue, elle lui conta sa visite.

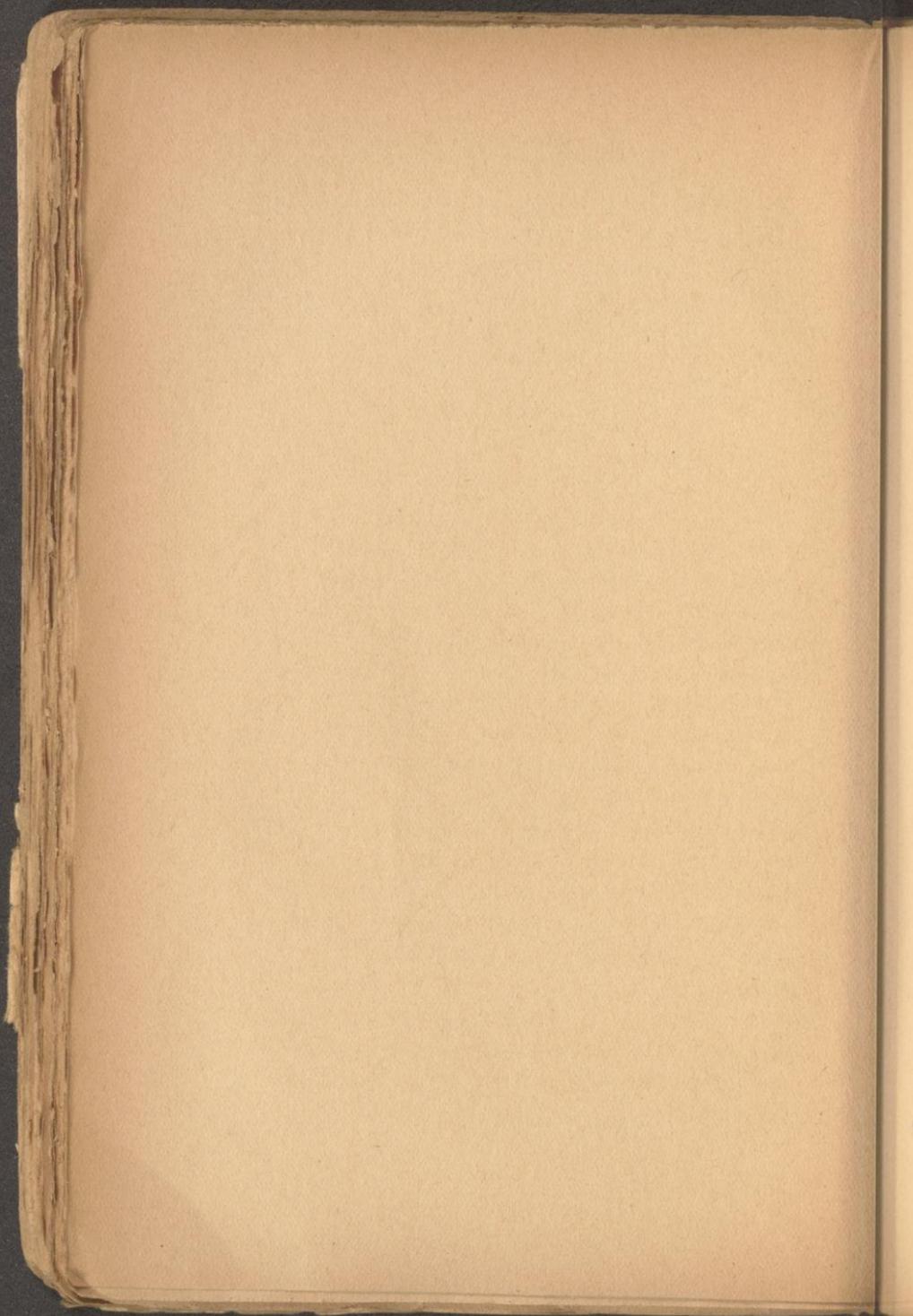
Toujours il lui avait dit :

— En t'emmenant avec moi, je me lie. Si, par un miracle absurde et impossible je cessais de t'aimer, même si cela arrivait, je ne te quitterais

pas. Mais toi, tu es libre, le jour où tu me diras : je veux m'en aller, je te répondrai : pars.

Il se souvint de ces paroles. Il s'exécra et se maudit, il insulta son orgueil qui le tyrannisait, il se railla d'être à ce point asservi à son personnage, mais il lui répondit tout de même :

— Pars...



## CHAPITRE VIII

— Châteauroux, sept minutes d'arrêt ! hurle l'employé le long du rapide d'Espagne qui vient de stopper dans un grincement d'essieux. Châteauroux, sept minutes d'arrêt ! poursuit cet homme hurleur d'une manière pour lui seul intelligible.

Il fait nuit ; sous le hall vitré les vents circulent ; des lanternes bringueballent à bout de bras, souffletées par la fumée qui se rabat en torsades : un vaste halètement comble l'air. A peine si trois ou quatre portières s'ouvrent car, dans ce train, l'ensemble des voyageurs va plus loin, vers le Sud, vers la Méditerranée, vers ces petits villages si blonds et rêches qui s'accroupissent anguleusement au bord des flots. Et de grands cactus et des aloès leur composent une ceinture africaine.

D'un wagon de deuxième classe, une femme descend, saisit hâtivement les deux valises de cuir que lui tend un voyageur serviable. Sur le quai elle s'enquiert :

— S'il vous plaît, à quelle heure le rapide pour Paris ?

— A quatre heures vingt-cinq, vous avez trois heures à attendre, ma petite dame.

Il lui parle doucement parce qu'elle est toute frêle et toute jolie, avec de grands yeux peureux, des yeux qui ont pleuré.

Trois heures à attendre ! Trois heures dans ce vent, ce froid... Il doit bien y avoir une salle d'attente ? Oui, tout là-bas, et voici qu'un nouveau train arrive, bouche momentanément le passage. Attendre, puis revenir...

Ce mariage avec Clarence, il fallait être folle pour y avoir consenti. Oh ! folle à lier... Comment pourrait-elle s'y résigner, alors que tout son être, toutes les fibres de son corps, toutes les impondérables parcelles de son âme crient vers Marc ? Le revoir ! Il était si pâle, tout à l'heure, quand il lui a dit adieu. Le revoir ! Tomber dans ses bras comme l'autre fois, la première...

Le vent s'engouffre dans le hall, la fumée tourbillonne, et tourbillonnent aussi les images devant les yeux de Dora. Tout se met à tourner : le train, les bâtiments, ces employés qui s'affairent, ce voisin de compartiment qui met la tête à la portière et l'examine avec curiosité. Elle est harassée de chagrin. Puis, elle a froid dans ce vent, dans cette nuit, dans cette solitude. Pourquoi l'a-t-il laissée partir ? S'il avait ordonné, s'il avait prié, elle serait restée. Mais il a préféré qu'elle soit

libre comme si la liberté n'était pas la plus dangereuse de toutes les armes. Avec elle, la petite enfant qu'elle est s'est blessée : c'était sûr ! Et maintenant elle a affreusement mal. Si elle revient, comment la recevra-t-il, après l'affreuse contrainte qu'il s'est imposée pour rester tendre et calme jusqu'au dernier moment ? Et d'abord, où est-il ? Il n'a pas dû rentrer chez eux. Donc, elle arrivera et trouvera leur appartement vide. Arriver et trouver l'appartement vide !... Chercher Marc dans Paris. Et s'il a quitté Paris ?

Sa solitude l'épouvante, le froid la glace, tout la désespère, car tout est hostile et celé. Où aller, que faire ? Et Clarence qui a foi en la parole donnée. Ce grand jardin qui s'étend derrière lui, tout fleuri, tout ensoleillé, avec le sable qui craque joyeusement sous les pas. Elle regarde autour d'elle de ses grands yeux peureux, de ses yeux qui ont pleuré. Personne ne viendra donc à son secours, pour lui dire dans quel sens elle doit continuer sa route ?

Non, personne n'est jamais là, aux seules minutes de notre vie où un visage humain nous serait vraiment secourable : Dora, il convient que vous connaissiez la solitude et que vous en mesuriez l'âpreté. Non, pas même un d'entre nous qui vous aimions n'est venu, tandis que toutes les silhouettes de tous les êtres qui vous auraient été fraternels surgissaient dans votre mémoire implorante. Pourtant ce fut un grand malheur, car nous qui savions

de quelles sphères relevait votre grâce, nous ne vous aurions pas permis de vous tromper. Nous vous aurions dit :

— Revenez, Dora, il vous attend. Il vous a tellement attendue au cours de sa vie... Ne soyez pas folle ni injuste ; si vous n'acceptez de souffrir pour votre amour, pour quoi souffririez-vous ?...

Hélas ! rien que le vent, la nuit et la fumée tourbillonnante.

Dora serre son manteau, lève les yeux vers ce train immobile qui, au frais matin, arrivera dans son pays. Être seule, là-bas, comme elle est seule sur le quai, comme elle serait seule dans leur petit logis.

Un employé s'étonne de cette voyageuse immobile entre ses valises :

— Allons, pressez... Le rapide va partir.

Dora sursaute et le regarde. C'est donc cela qu'il faut faire ? Et Marc...

Le sifflet retentit.

— Pressons, pressons, fait l'employé qui saisit les valises, ouvre la portière.

— J'aurais trouvé la maison vide, songe Dora avec désespoir, et elle monte dans le wagon, tandis que tout son cœur crie à lui faire mal, à lui broyer les tempes, le nom de son bien-aimé.

A Port-de-Crech elle trouva Clarence qui, parti la veille sans en rien dire, l'attendait.



Lorsqu'il comprit qu'elle ne reviendrait pas, — et la connaissant comme il la connaissait, dès qu'il apprit l'habile tactique de Clarence, il jugea la partie perdue, — Marc fit ses valises et s'embarqua à Marseille pour Alger.

Il lui répugnait de revivre les affres qu'il avait endurées, près de trois ans plus tôt, et au même endroit. La première fois on est peut-être pitoyable, la deuxième on devient ridicule. C'est du moins ce qu'il pensait. Il convenait donc de faire face à l'événement avec le maximum de fermeté et de discrétion. A peine s'il en informa Simone qui enseignait maintenant la chimie à Amiens.

— Ni fleurs, ni couronnes, répétait-il avec une obstination machinale.

Ses souvenirs, il les maintenait farouchement hors de sa conscience ; les espérances il ne voulait pas les accueillir, non plus que les regrets. Une sorte d'automatisme le menait, lui faisait accomplir les gestes nécessaires, conservait à sa personne un aspect normal, le faisait même rire poliment si les circonstances l'exigeaient. Mais cette existence formelle, rien d'authentique en lui ne la vivait. C'était comme si le mécanisme de son cœur se fût coincé, pareil à quelque machine que l'on force.

C'est ainsi qu'il traversa la mer, voyageur paisible et neutre parmi d'autres voyageurs paisibles

et neutres. Simplement dormait en lui, lourde comme un rocher détaché d'une cime, une amertume énorme, anonyme et difforme. Toutes ses impressions allaient buter là contre, s'y vicier, s'y déformer, prendre à son contact un aspect vil et repoussant.

— Douze ans, douze ans d'amour pour arriver à ça ! répétait-il.

Il était, à l'égard de Dora sans rancune et chose étrange, sans jalousie. C'est à l'amour qu'allait toute sa haine, cette forme abjecte et gluante de l'égoïsme, l'amour qui ne veut rien souffrir, rien comprendre. Tous les gestes dont il s'était grisé lui paraissaient, à distance, nauséux, et il lui suffisait, en se déshabillant, de sentir l'odeur de son propre corps pour s'emplir de dégoût.

— Je l'ai tant aimée, tant aimée, répétait encore cette voix qui chantait en lui avec l'obstination des sourds, incapables de contrôler les sons qu'ils émettent.

Aimé qui ? Dora ? L'amour ? Oh ! plus personne, rien... Maintenant ne plus s'attacher, se garder à soi-même, n'accepter que la volupté, elle seule et comme cela se doit : en passant, sans rien engager d'essentiel.

C'est ainsi qu'il visita Alger, voyageur convenable et distrait parmi tant d'autres voyageurs tout aussi distraits et convenables. La Kasbah ? Oui, en parcourant ces ruelles, il avait poussé une porte au hasard. Dans un patio bleu, des femmes bleues

s'étaient récriées en le voyant, puis lui avaient fait des signes. Il aurait pu entrer, boire le thé à la menthe que l'on aurait fait pour lui, caresser celle-ci qui était jeune avec une grande bouche sanglante, et celle-ci encore qui portait, au milieu du front, un tatouage mystérieux. Il aurait pu... Pourquoi faire ? Tous les gestes d'avance l'ennuyaient.

Tous les jours il revenait à la poste chercher son courrier. Il y avait, parfois, des journaux, d'autres fois des prospectus, des circulaires, de temps en temps un mot de Winipeck, de Simone, de Worokowski ou de Sergio. Il parcourait cela à peine ; il le déchirait, puis il regardait les morceaux menus qui valsaient au bord du trottoir, ou le petit cireur arabe qui se jetait sur les fragments d'une carte postale pour la reconstituer.

Pendant des années, il avait écrit tous les jours à Dora, et Dora tous les jours lui avait écrit. Maintenant, ce silence !... Que faisait-elle ? Des gens, à Port-de-Crech, à Paris ou ailleurs le savaient ; lui, un grand rideau s'était abaissé devant ses yeux, lui voilant pour jamais la petite ombre. Où était-elle ? Elle aurait pu lui envoyer, elle aussi, comme Sergio, comme Winipeck, une carte de temps en temps. Il ne l'aurait pas déchirée, il l'aurait mise dans son portefeuille, après l'avoir regardée. Et l'image aurait représenté Saint-Marc à Venise, ou l'horloge de Strasbourg, ou la tour de Londres, ou les canaux de Bruges, et il aurait dit : « Tiens, elle est donc à Venise ? C'est certainement une

bonne saison... », ou : « Quelle idée Clarence a-t-il eue de la mener à Londres ? Une ville si triste ! » Et il se serait senti un peu moins misérable. Car, vraiment, ce n'était pas seulement sa maîtresse qu'on lui avait prise ; c'était aussi son enfant, le petit être que, dès l'aube de sa jeunesse, il avait appris à guider et à mêler par la pensée à tous ses gestes.

C'est pourquoi le soir, dans son lit, brusquement, sans qu'une image, ni un mot, ni rien eût passé dans sa mémoire, il pleurait. Il était couché sur le dos et il pleurait. Les larmes venaient mouiller ses lèvres et il finissait par les boire, comme lorsqu'il était petit et que leur goût salé, au milieu de son chagrin, l'emplissait d'étonnement. Oui, ce même goût, et au fond, ce même chagrin car, en réalité, personne, peut-être, n'a le pouvoir de nous faire du mal ; tout ce que l'on peut c'est, d'un geste, rouvrir l'ancestrale source de larmes, réveiller la primitive douleur.

A mi-voix, il finissait par appeler : « Dora » ; s'il ne se fût pas surveillé, par un reste d'orgueil, il eût, de la même voix murmuré : « Maman ». Puis, il se raidissait, tenait ses yeux grands ouverts, le froid des larmes séchées aux joues, et il finissait par sourire, de sa belle bouche amère et méprisante.

C'est ainsi qu'il quitta Alger et arriva jusqu'au désert, voyageur correct et insignifiant parmi d'autres voyageurs tout aussi insignifiants et cor-

rects. Il aime ces villages aux noms musicaux : Bou-Sâada, Timimoun, ces villages de boue sèche où les maisons pétries à la main conservent, dans leurs contours, l'indécision et la faiblesse des choses humaines. Il aime Bou-Sâada, toute nacrée et bleue de lune, lorsqu'elle lui apparut pour la première fois, semblable dans la nuit, avec ces nomades graves et lents qui la parcouraient, s'arrêtant parfois pour presser contre leur poitrine des Ouled-Naïls dont on voyait, entre les seins, briller une large plaque d'or ouvragée, semblable à la Bagdad des khalifes. Durant les trajets, il s'enchantait de ces horizons interminables, tous nus et bruns, si durs, si implacables. Parfois, on devinait au loin un groupement de tentes ; parfois passait une caravane avec ses chameaux dont la couleur, la forme et l'allure s'harmonisaient si exactement avec le paysage. Il écouta les baladins qui chantaient et dansaient sur les places, soutenus par le nasillement d'une flûte et la cadence d'un tambourin ; il cueillit des dattes à même le palmier, parcourut les marchés où les vendeurs accroupis rêvent derrière sept ou huit citrouilles et une dizaine de poignées de jujubes ; il vit les crépuscules, cette brève et fulgurante métamorphose qui, durant quelques minutes, change l'ascétisme de cette terre en volupté et sa sécheresse en sourire. A Béni-Isguen, il eut soif et un notable lui offrit à boire avec des rites bibliques, car cette ville des purs ne compte ni un Européen, ni un

Juif, ni une prostituée, ni un café maure. La majesté flâneuse et hautaine des Arabes l'emplissait d'admiration, et il aimait que, dans ce jour implacable, rien de mou ni de flou ne s'offrit à ses yeux.

— La vérité doit ressembler au désert, songeait-il.

Le soir, il laissait le vent entrer dans sa chambre. Il lui était fraternel, ce vent qui, dans son ardeur torride des méridiennes, aussi bien que dans sa fraîcheur nocturne, se présentait comme une personnalité sans complaisance, sans compromission et sans alliage. Ici, nulle ambiguïté, nulle évanescence ; cette terre propice aux voluptés intenses, était aussi le pays de la plus haute solitude. Il commença à se réconcilier un peu avec lui-même et avec son destin.

C'est ainsi que, trois mois environ après le départ de Dora, l'*El Biar* le déposait à Marseille.

Là, comme à Alger, il courut à la poste. Deux lettres l'y attendaient : l'une de Claude Reuilly, l'autre qu'on lui avait fait suivre de Paris, portait l'écriture de Dora :

« Marc, mon Marc, disait cette lettre, je me suis séparée de toi mais n'ai pu te quitter. Tu es en moi... Partout je t'emporte, partout tu es là, et rien ne me touche, car je ne puis éprouver de joie ni de peine que par toi. Lui est à mon côté, s'imaginant toujours qu'il va me rendre heureuse. Ah ! comment faire ?... Il est si bon, il a si sincèrement

confiance en lui, en la vie. Et vraiment, quand je le vois à ce point fort, compétent et attentif, je finis par croire qu'il a raison, qu'il serait capable de créer de toutes pièces, un bonheur. Mais pas pour moi. Moi, je suis à jamais condamnée à chercher, à ne pas comprendre, à trembler ; à jamais prisonnière. Oui, prisonnière de moi-même sans doute, et, certainement de la vie. J'ai cru m'en évader par toi d'abord, puis par Clarence... Oh ! comment faire, mon Marc, j'ai si peur, et toi seul savais vraiment me rassurer. Il suffisait que tu fusses là... Je porte toujours ta photo et cette dernière lettre que tu m'as écrite : elle est mon viatique. Quand je me sens trop malheureuse j'appuie sur elle ma joue, je t'appelle. Oh ! ton nom, tes mains, ton visage, mon Marc... Tout toi si riche, si irremplaçable et dont jamais, jamais rien au monde ne pourra me guérir. »

Le jeune homme relut ces lignes deux fois de suite ; le cœur lui battait dans la gorge. Il retourna les feuillets en tous sens, examina l'enveloppe : elle portait un timbre allemand mais, illogique jusqu'au bout, Dora n'avait pas donné son adresse. Alors, Marc serra les mâchoires, enfouit le papier dans sa poche et ouvrit le deuxième message :

« Mon ami, disait Claude, il me semble que ce voyage est bien long. Lorsque vous êtes parti vous étiez triste mais vous n'avez rien voulu me confier de votre peine, orgueilleux garçon. Maintenant, vous revenez, paraît-il. Êtes-vous heureux ? Je ne

sais si l'Algérie, ses palmiers et ses Maures vous auront été secourables ; je ne sais non plus si je pourrais vous être secourable malgré toute ma tendresse. Ah ! cette impuissance qui est en nous de donner du bonheur lorsque nous le voudrions... Je n'aime pas que vous preniez ce visage de gamin fermé, boudeur et amer, cela me fait mal. Et la dernière image que j'ai de vous est pourtant celle-ci. Ne voudriez-vous pas, mon ami, m'offrir un aspect moins désolant de votre personne ? Voyez, je suis à La Baule, — j'avais besoin de repos, d'air pur, — ne viendriez-vous pas m'y rejoindre, si je vous le demandais ? Nous pourrions causer tout doucement de ce qui vous tourmente. Et peut-être pourrais-je vous faire un peu de bien. Il ne faut pas vous laisser arrêter par ce que vous appelez cruellement mon sourire célèbre. Vous savez, vous, qu'il est un masque de pudeur que j'ai posé sur un visage trop triste et trop souvent meurtri... Ne soyez pas têtue à votre manière de petit bœuf un peu méchant. Venez. Si vous êtes heureux, soyons heureux ensemble. On canotera, on ira un peu partout, faire ces petits repas dont vous raffolez. Vous savez être si charmant lorsque vous acceptez les joies qui s'offrent... Adieu, je pense à vous, mon ami. »

Marc hochait la tête et sourit avec insolence.

Rentré à l'hôtel, il demanda l'indicateur, vit que le plus sage était tout de même d'atteindre La Baule après une halte à Paris pour y prendre de

l'argent et se reposer quarante-huit heures. Car il convenait d'arriver en pleine forme.

★ ★

Sans doute paraîtra-t-il banal de comparer l'évolution de la beauté d'une femme à l'évolution des saisons, mais les comparaisons rebattues ont généralement cela de bon, qu'elles sont les seules à être absolument justes. « Pourquoi m'évertuerais-je à assimiler Claude à autre chose qu'un été triomphant ? » se répétait Marc en regardant la femme sommeiller au creux de son bras. Un été pathétique, d'autant plus émouvant, parfait, lumineux, que déjà l'automne le marque de quelques taches ; un été fruité et lourd. La beauté d'une femme en sa prime jeunesse, c'est incontestablement un printemps, comme lui aigrelet, fantasque, inachevé, ravissant d'être à la fois si tendre et si imprécis. Le jeune homme songeait à Dora ; ces formes graciles : des bourgeons ; ces changements d'humeur, ces refus alternant avec des acceptations frénétiques : des giboulées ; et tout là-bas, cette longue série de jours à venir dont on se dit qu'ils seront toujours plus beaux, plus harmonieux, plus comblés. Le printemps avec tout ce qu'il comporte d'espérance, d'attente, d'immédiates et fugaces déceptions.

Marc sourit tristement à ces souvenirs inoubliables dans leur amertume et dans leur douceur.

Il sourit et avança la main vers le corps étendu près du sien, nu, allongé avec une noblesse chaste, les jambes jointes, les bras ramenés sur la poitrine. Il effleura les seins doucement, descendit jusqu'aux hanches, et sous sa caresse, il sentit la chair frémir, un frisson creuser le ventre élastique. Claude se contracta un peu, se serra contre le jeune homme sans desserrer les paupières.

— Chut ! chéri...

Il sourit encore, plus gaîment :

— Tu es belle, fit-il avec lenteur, sans cesser de la parcourir de sa main gourmande.

Elle était beaucoup moins mince que Dora, moins brune aussi, avec une peau pourtant mate et lisse, une chair fondante dont il aimait la tiédeur attirante et comme soumise. Et ces formes étaient encore fermes : longues, les jambes d'un galbe parfait ; ronds et nets les bras qui s'attachaient à des épaules pleines. Des lèvres il effleura les yeux toujours clos, la bouche fine, fit remonter son baiser vers l'oreille, l'égara dans les cheveux noirs et brillants, flous, floconneux comme des cheveux d'enfant.

— Tu es belle, répéta Marc en s'allongeant tout à fait, appuyé contre elle, la bouche sur le sein qu'il mordillait d'une dent joueuse.

Et, les yeux fermés, lui aussi, il l'évoquait telle qu'elle serait tout à l'heure, marchant sur la plage, ou assise en face de lui, à cette petite table fleurie qu'on leur réservait dans l'embrasement d'une fe-

nêtre, face à l'océan ; il l'évoquait dans le canot, les deux mains posées sur le rebord, le buste bien droit, la tête haute, avec quelque chose d'altier et de souverain ; de son regard lumineux elle ne cesserait pas de l'envelopper, et lorsqu'il lui dirait, par un jeu méchant, quelque parole un peu mufle, elle secouerait ses boucles brunes en un geste de défi mélancolique et tendre, et lui dirait : « Méchant garçon ! » de cette voix qui se voulait joyeuse, avec ce sourire qui se voulait vainqueur. Et tous ces gestes, toutes ces attitudes, tous ces mots, tout le scintillement de cette femme rayonnante, tout cela revêtait l'aspect parfait et déchirant des choses et des êtres qui, arrivées à leur zénith, n'ont plus que le déclin à attendre.

Certainement, Claude Reuilly n'avait jamais été plus belle qu'en ces mois. Peut-être s'était-elle épanouie lentement, peut-être était-elle dotée d'une vitalité longue et durable qui avait permis à son corps d'évoluer avec plus de plénitude, de force, de majesté. Elle paraissait à peine l'ainée de Marc, mais avec tellement plus d'éclat, que les attentions dont l'entourait ce jeune homme n'invitaient personne à sourire. Seulement, pour lui qui la voyait de très près, c'était cette perfection même qui était poignante. Claude était certainement arrivée à cet instant mystérieux où les dons innés et les vertus acquises, l'expérience et la fraîcheur, l'exubérance du corps et sa lassitude s'équilibrent, fixant pour quelques jours, quelques semaines ou quelques

mois, un être dans une attitude inoubliable.

Son ascension, son développement sont terminés : il ne peut plus rien acquérir et voici que déjà la mort rôde. A petits coups de dents elle attaquera la statue ; déjà c'est son souffle, passant sur la chair qui la rend si moelleuse, mais demain elle se rapprochera, posera sa griffe ici ou là : c'est le sourire qui se ternira, les cheveux qui blanchiront, la bouche qui s'affaissera ; ce sont les jambes qui seront moins agiles, la main, — la main éloquente ! — plus sèche, plus maigre, moins enveloppante. C'est tout le corps lui-même qui s'effritera, se désagrègera, se ruera, dans une furie dernière, vers les plaisirs qui le galvaniseraient, peut-être, vers les plaisirs qui s'éloignent, qu'il faut poursuivre et supplier. Ou bien alors, plus digne et plus malheureux, parce que plus lucide, ce même corps acceptera de ne figurer plus qu'à titre de témoin, de souvenir, et portera avec désolation une âme de plus en plus trouble, une âme pléthorique et désorbitée.

Que de fois Marc pensait à ces choses lorsqu'il caressait son amie, lorsqu'il la regardait parmi les autres femmes. S'il avait paru plus tôt dans la vie de Claude, sans doute ne l'eût-il pas trouvée à ce point assouplie, docile sans veulerie, ardente sans vulgarité. Elle n'aurait pas eu pour lui, exigeant et amer, cette patience inlassable. Car, par une réaction contre son amour passé où il avait joué sans répit le rôle de soutien, d'éducateur et de

modèle, il se laissait aller, avec un bizarre sadisme, à étaler ses défauts, à se conduire en enfant capricieux, tyrannique et cruel. Elle était certainement jalouse, il n'hésitait pas pour autant à lui faire remarquer toutes les femmes qui le regardaient, à lui énumérer toutes celles dont, cet hiver, à Paris, il souhaitait entreprendre la conquête :

— Bien sûr ! répondait-elle avec sa volontaire, sa stoïque gaieté, crois-tu que je veuille te séquestrer ? Toi, tu es jeune, tout bouillonnant d'ardeur, il faut que tu vives toutes tes multiples vies... Et lorsque tu seras déçu ou furieux tu viendras vite te jeter dans mes bras et je te consolerai.

Alors, il la regardait avec un peu de remords et une sorte d'amour :

— Chérie !... C'est terrible, tu offres toutes les tentations d'une femme et, en plus, toutes les tentations d'une mère. Or, tu sais qu'une mère on en abuse toujours...

Elle n'avait daigné ruser ni chicaner, ni jouer la grande vertu qui s'immole ou la souveraine qui condescend, quand, dès le premier jour, il l'avait prise dans ses bras, soudainement pâle de désir, de rancune contre l'amour, de dégoût contre lui-même. Et très doucement, à force de douceur, de gaieté, elle avait entrepris de consoler le jeune homme, tout en s'efforçant de discipliner ses ardeurs excessives car elle craignait, qu'avec sa nature nerveuse et inquiète, à trop se gorger d'elle, il ne s'en dégoûtât rapidement :

— Avant tout, je ne veux pas que tu attrapes une indigestion, lui répétait-elle en riant.

Elle arrivait à ne jamais paraître se refuser, tout en conservant à leur étreinte ce caractère de rareté relative qui en assurait la noblesse et la perfection. Ainsi Marc venu auprès d'elle avec un vague désir et beaucoup d'amitié, Marc qui, tout d'abord ne l'avait traitée guère mieux qu'un instrument dont on attend qu'il vous guérisse ou qu'il vous épuise, finit par s'attacher à elle tendrement. Il se sentait bien, à son côté ; il y goûtait, sensation neuve pour lui qui, durant toute sa jeunesse, avait positivement porté Dora à bout de bras, pour lui toujours en guerre contre la vie, les êtres et soi-même, il y goûtait le repos. Insensiblement, il se détendit, fut caressant et doux, se laissa choyer, mais avec cette enfantine joie qui lui faisait dire :

— Tu es si charmant lorsque tu veux, mauvais garçon...

Il aimait, le matin, somnoler longtemps entre ses bras. Il s'étirait voluptueusement contre elle, ronronnant et assoupli comme un grand chat ; il s'imprégnait du parfum, de la tiédeur qui montaient de ce corps, en éprouvait de la langue la saveur aiguë, l'effleurait vaguement de la main. Ainsi, il demeurerait, maintenant, attendant sans hâte le moment où l'excès de sa béatitude pèserait en lui comme pèse le fleuve contre les vannes fermées d'une écluse ; alors il frémirait et la nommerait sourdement...

## CHAPITRE IX

— En somme, que veux-tu ? demandait Claude Reuilly à Marc dans ce salon où il l'avait vue pour la première fois, voltigeant parmi des invités, du porto et des petits fours.

Elle était assise sur le bord de son immense divan, bien droite dans une de ces robes de satin noir que le jeune homme aimait. De son lumineux regard elle le fixait, un peu provocante et comme sur la défensive.

— Que veux-tu ? répéta-t-elle encore, à sa manière rapide et désinvolte.

Il l'exérait, par moments, lorsqu'elle parlait ainsi pour cette impression de force qu'elle cherchait à donner pour masquer son âme craintive et vulnérable. Debout devant elle, les poings enfoncés dans les poches de son pantalon, il articula froidement :

— Coucher avec toi.

— Voilà qui est net, fit-elle avec un geste d'ironique approbation.

— Oui, oui, il est d'usage d'entortiller ce vœu de papillotes : je préfère le formuler cru et nu. Durant les six semaines que nous avons passées en Bretagne, tu t'es donnée à moi sans compter. Maintenant, j'ai pris goût à ton corps, j'en ai besoin, pourquoi me le refuses-tu ?

Elle eut un mouvement excédé :

— Je ne me refuse pas, Marc, mais là-bas, c'étaient les vacances, une sorte de halte dans notre vie. A Paris, j'ai toutes sortes de choses à considérer, toi aussi d'ailleurs. Tu ne peux être ici sans cesse. Et je ne veux absolument pas que tu y passes la nuit.

— Pourquoi ?

— Parce que mon fils va revenir prochainement, tu le sais. Je tiens à ce qu'aucun ragot, aucun sourire, ne le mette basement au courant de ce que je tiens pour une très belle aventure et qui, ainsi présentée, pourrait lui paraître une répugnante folie.

— Merci de tout cœur pour répugnante.

Une souffrance altéra le beau visage de la femme :

— Marc, tu sais bien à quoi je fais allusion : j'ai quarante-quatre ans sonnés et mon fils est à peine de trois ans plus jeune que toi. Il trouverait sans doute mon attitude monstrueuse...

— J'étais bien dans tes bras, gémit-il.

— Mes bras te restent ouverts, mon chéri, seulement il te faut être raisonnable... D'ailleurs, je te laisse libre.

— Oh ! quel beau bénéfice, parlons-en ! Mais tu m'as rendu plus difficile que je ne l'ai jamais été. Tu ne sais pas combien tu es belle. Depuis ces trois semaines que nous sommes à Paris et où tu me laisses positivement mourir de faim, j'ai essayé d'aller avec des femmes qui te ressemblaient. De l'extérieur c'était à peu près convenable : seulement, quand on y allait voir de près ! Cela était mou, cela fuyait de tous côtés. J'avais l'impression de plonger dans de la pâte à beignets. Charmante sensation pour quelqu'un qui, jusqu'à toi, avait fait profession de n'aimer que les femmes maigres...

— Eh bien, reviens aux femmes maigres. — Il secoua brusquement la tête. — Tu crains un retour de flamme ?

— Peut-être, fit-il sourdement.

Il se mit à errer dans la pièce, joua avec une statuette de jade qui représentait un effarant dieu chinois. Un fardeau invisible courbait ses épaules et sa nuque :

— Elle est partie il y a eu lundi dernier sept mois. Depuis six mois elle est mariée. Tu te rends compte, Claude, fit-il en redressant la tête et en fixant la femme avec ce sourire provocant qu'il dédiait à sa propre douleur, Dora est mariée... Non, tu ne peux pas te rendre compte !

Elle souleva les épaules avec accablement et un peu d'irritation.

— Et tu m'offres la liberté comme consolation, poursuivit-il, c'est-à-dire les femmes de hasard... Non, ne te reprends pas, ou du moins pas si vite. Tu m'as aimé la première, Claude, cela t'engage...

— Peut-être... Mais pourquoi faut-il que notre querelle tourne basement autour d'une question de lit ? Tu devrais comprendre qu'il y a mieux...

— ...que l'amour physique ? Oh ! cette blague sempiternelle, oh ! ce préjugé de la pureté, du platonisme, des sentiments éthérés, de la roucoulade poétique et des chastes effusions... Tu veux me chanter cette antienne avec le tempérament, l'ardeur généreuse que je te connais ? Quelle blague ou quel sadisme ! — Il se remit à marcher devant elle toujours assise ; sa chevelure légèrement en désordre prêtait à son visage volontaire et nerveux une expression un peu hagarde. — Et cette idée d'avoir eu un fils, — un fils ! — devant lequel tu te sens prête à mourir de honte parce qu'il a presque mon âge. Quand donc les gens arriveront-ils à discerner clairement ce pour quoi ils sont faits ? Toi, tu étais créée essentiellement pour tes poèmes et pour l'amour. Pas pour être mère... Quand arrive-t-il ce monsieur d'Oxford ?

— Dans trois semaines, un mois... Il faut te faire à cette idée, mon petit. Sans doute aurais-je dû penser que la proche venue, puis la présence

de cet enfant, m'interdisaient certaines choses. Mais je t'aimais tant et tu avais l'air si malheureux... Veux-tu me punir de mon geste ?

« Bien, songea-t-il, l'éternel chantage aux sentiments : — Tu ne peux rien faire de laid, tu es trop ci, trop ça, tu dois comprendre, il ne faut pas que tu profites de mon amour pour me torturer. — Et dire que ça finit toujours par prendre, avec moi !... »

— Il ne faut pas que je profite de ton amour pour te torturer, n'est-ce pas ? fit-il tout haut avec une feinte douceur.

Elle se méfia :

— Il faut que tu ne sois pas un tyran, ni une petite brute égoïste. Nous sommes, toi et moi, deux êtres libres : il est inutile de chercher à s'asservir mutuellement.

— Ça, c'est mieux, approuva-t-il tout bas.

Il sourit, apaisé, et s'assit devant elle sur un petit pouf :

— Tu me parais soudainement habitée par un bien vif besoin de tranquillité, Claude.

Elle hocha la tête d'un air faussement badin :

— Que veux-tu, l'âge, sans doute...

Il la saisit par les épaules avec rudesse :

— Ne dis pas de bêtises, d'abord je t'aime !...

— Tu es beau de jeunesse, tiens, murmura-t-elle tristement... Et tu apportes une si touchante bonne volonté à essayer de te convaincre de la passion que tu éprouves à mon égard.

— Oh ! chérie, mais tu es complètement folle, aujourd'hui.

Déjà il s'était penché vers elle, baisait ses seins à travers la robe, son cou ; cherchait sa bouche et s'y attardait. Sa main qui l'étreignait à la nuque, ses lèvres, faisaient descendre jusqu'aux nerfs de la femme, une sensation acide et crispante à laquelle elle s'abandonna quelques secondes, les yeux clos, la poitrine soulevée par une respiration large et saccadée. Puis, elle se dégagea avec promptitude.

— Pas ici, Marc, à aucun prix... Écoute, demain nous irons à Dampierre, dans cette villa que j'ai. Je n'emmènerai point de domestique, personne ne pourra venir nous surprendre ; nous passerons, si tu veux, deux jours ensemble.

... Quelques moments après, Marc revenait dans la chambre qu'il avait louée dans un petit hôtel de Montparnasse, car il ne s'était pas senti le courage de vivre dans l'appartement déserté par Dora. Au passage le gérant l'arrêta pour lui remettre un télégramme.

Son cœur cessa de battre, tandis qu'il décache-tait le papier et, d'un seul coup, le texte s'imprima sur sa rétine :

« Dora très gravement malade vous supplie de venir. Salutations. Gordon, Sanatorium Altein Arosa, Suisse. »

Une heure après, Marc était dans le premier train qui partait pour Genève.



Il sautait, dans la matinée, sur le trottoir d'une petite gare montagnarde et promenait autour de lui un regard indécis, lorsque la silhouette massive de Clarence surgit à ses yeux. L'Américain approchait de son pas tanguant et mesuré.

— Avez-vous fait bon voyage ? demanda-t-il du ton le plus naturel.

Une seconde, devant le regard paisible et direct de cet homme, Marc pensa que ces sept mois passés n'étaient rien d'autre qu'un rêve. Il était un visiteur arrivant chez l'ami qui l'a invité pour quelque week-end, voilà.

— Très bon voyage, articula-t-il d'une voix blanche. Il dut faire un effort pour reprendre contact avec la réalité, dire : Et Dora ?

— Vous allez la voir tout à l'heure ; elle est bien heureuse de votre venue.

— Dès que j'ai eu votre télégramme, j'ai sauté dans le premier train, articula-t-il encore.

— O. K., approuva laconiquement Clarence.

Puis, ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à l'arrivée dans le hall de l'Altein. Là, son hôte avisant un domestique, lui remit la valise de Marc :

— Pour la chambre 47... — Et se tournant vers le voyageur : Vous m'excuserez, c'est une chambre au nord, il n'y en avait point d'autre. Vous allez manger quelque chose, n'est-ce pas ?

Marc n'osa pas dire : « Je veux la voir tout de suite. »

— Je n'ai pas faim, murmura-t-il en baissant les yeux.

Il était si blême de fatigue et d'angoisse que des pensionnaires qui passaient, l'examinèrent avec une attention compétente, supputant le degré de maladie de leur nouveau compagnon. Dans ce hall, Marc avait froid et il demeurait debout, sans oser presser son hôte, sans oser se plaindre. Il se crut revenu de vingt ans en arrière, au temps où des timidités foudroyantes le rendaient paralytique et muet devant les grandes personnes bienveillantes.

— Vous avez tort, poursuivait Clarence tout à son idée. Vous paraissez exténué. D'ailleurs, à de pareilles altitudes, il est nécessaire de se nourrir abondamment...

— Et Dora ? implorait en silence le cœur de Marc.

— ...tout le monde ici fait cinq gros repas par jour. Du reste, il ne nous servirait à rien de monter déjà. Dora est dans la salle d'opération à cause de son pneumo.

— Ah ? son pneumo...

— Vous ne savez pas ce que c'est ? questionna Clarence avec obligeance. C'est une méthode qui consiste à isoler...

— Oh ! je sais, je sais, coupa-t-il avec une sorte de colère : un camarade de collègue était mort autre-

fois après avoir subi ce traitement qu'il avait eu tout loisir de lui décrire. Encore, comme vingt ans auparavant, sa timidité fondait en un accès de violence : Mais dites-moi donc comment elle va !

Il fixait impérieusement Clarence et le vit détourner la tête. Ses cheveux d'argent luisaient dans le jour si pur des hautes altitudes, son visage coloré par l'air trop vif, portait des marques de lassitude et de chagrin :

— Elle est perdue, fit-il avec une grande douceur. J'aurais voulu vous apprendre cela moins brutalement. Moi, je le sais depuis huit jours. Le docteur s'est exprimé de la même manière, il m'a dit : elle est perdue. Depuis, ces mots chantent sans arrêt dans ma tête ; ils ne m'ont pas permis d'en choisir d'autres.

Marc n'abaissa pas son regard.

— Pour moi, elle est perdue depuis sept mois, gronda-t-il en lui-même. Qu'y a-t-il de nouveau dans tout ceci ?

Clarence dirigea vers le jeune homme ses prunelles d'une limpidité magique :

— Croyez-vous cette chose possible ? questionna-t-il de sa voix calme, tout au fond de laquelle tremblait, surprenante, une petite note cassée et grêle. Croyez-vous que Dora puisse mourir ?...

Dora, mourir. Ces deux mots accouplés ! Elle n'était donc pas morte, l'autre fois, quand elle était

partie ; il lui restait donc encore quelque chose à perdre... Marc souleva les épaules et, machinalement, sa main se crispa sur le revers de son pardessus :

— Je n'ai pas faim mais j'ai bien froid, gémit-il puérilement.

Toujours les grandes secousses de ce genre le rendaient passif et enfantin. Il n'avait pas embrassé sa mère morte, simplement parce qu'on lui avait conseillé de ne pas le faire à cause de la contagion. Maintenant il s'approchait du calorifère parce que Clarence l'y poussait de sa main puissante. Oui, il lui restait quelque chose à perdre, c'est un fait, puisque Dora allait mourir...

Il la revit, quelques minutes après et les vingt jours qu'elle avait encore à vivre, il les passa auprès d'elle sans la quitter jamais que pour dormir.

2 Elle était à l'Altein depuis deux mois et, tout de suite, son état avait paru au médecin désespéré. Pourtant on avait tenté le pneumo-thorax afin d'isoler un poumon complètement pourri d'un poumon que l'on croyait sain mais qui n'avait pas tardé à donner des signes de délabrement. En réalité la maladie évoluait dans ce petit organisme avec une hâte et une sûreté surprenantes. Il semblait qu'il ne sût ni ne voulût se défendre ; les remèdes n'apportaient aucune réaction, ou beaucoup trop tardive ; le cœur faiblissait. Toute la frêle personne interne de Dora sombrait dans la négli-

gence et le renoncement. Le docteur se lamentait et s'irritait ; rarement, affirmait-il, rarement, il avait vu une malade en qui les facultés de défense fussent obnubilées à ce point.

Cependant, elle restait extérieurement paisible et presque allègre. A Clarence qui l'entourait de gâteries, elle répondait gentiment, à sa manière enfantine, remerciait d'un caprice exaucé en formulant un autre caprice. Jamais elle n'avait paru moins préoccupée et elle parlait avec la sérénité audacieuse d'un être assuré de ne plus se heurter, désormais, à rien d'impossible. C'est ainsi qu'elle n'avait eu qu'à dire, comme cela, tout simplement : « Clarence, je voudrais tellement revoir Marc ! » pour que Marc arrivât aussitôt.

Il la trouva allongée dans sa chambre, sur une chaise longue où on l'étendait durant les trois ou quatre heures qu'elle passait chaque jour hors de son lit. Il n'eut pas besoin de lui expliquer comment et pourquoi sa venue à Altein ne devait en rien l'effrayer, tant Dora l'accueillit avec une joie que n'assombrissait nulle appréhension.

Pour cette première entrevue, Clarence les laissa seuls, mais les jours qui suivirent il resta là, sans chercher à s'effacer ni à marquer sur Marc une supériorité quelconque. Et elle se laissait entourer, choyer, dorloter, aimer, par ces deux hommes. Seulement, c'était Marc qu'elle gardait contre son lit, contre sa chaise longue ; à lui qu'elle demandait de tenir la main, durant ses somnolences. S'ils

causaient ensemble, elle les examinait alternativement de ses grands yeux veloutés.

Comme elle n'avait jamais eu d'hémoptyisie et paraissait sereine, on pensa qu'elle se jugeait peu atteinte. Mais un jour, étant seule avec Marc, elle tourna vers lui son visage encore amaigri où, maintenant, les pommettes saillaient un peu :

— Tu vois, fit-elle, tout a été bon, tout est bon avec toi, même de mourir. Sitôt que je suis arrivée ici, j'ai compris que j'allais te revoir, et maintenant tu es là...

Elle porta jusqu'à ses lèvres la main de son ami, cette belle main dont elle avait connu les caresses.

— Il ne fallait pas me quitter, Dora, murmura-t-il.

Elle hocha sa petite tête :

— Je t'ai fait du mal, oui... Mais mon bonheur, je ne l'avais pas payé, c'est toi qui me l'avais offert ; je ne pouvais me rendre compte de sa valeur. Les minutes de maintenant, je sais ce qu'elles valent : j'y ai mis le prix.

Et il s'émerveilla de la gravité fière qui imprégnait le visage souffrant.

Elle toussait très peu, d'une petite toux basse et gargouillante qui navrait Marc en l'écoeurant. Mais elle ne mangeait plus, chipotait dans son assiette, exigeait des nourritures étranges dont elle se fatiguait à la première bouchée, se soutenait avec des fruits et un peu de champagne. Sa faiblesse croissait, et maintenant, on ne la sortait plus de son lit.

— Tout cela glisse, tout cela fuit, répétait le docteur après chaque visite, en secouant la tête d'un air chagrin.

Et c'était vrai qu'elle fuyait, cette petite vie que rien n'avait pu satisfaire, que rien n'avait pu rassurer. Le cœur déclinait. Parfois Marc approchait l'oreille de la poitrine de son amie, tandis qu'elle sommeillait. Il l'entendait vaguement, ce cœur, rapide et mou, si dissemblable du sien dont au poignet, sous son pouce, il entendait la marche puissante. Quel muscle fidèle et régulier, c'était, oh ! si fidèle, acharné, depuis vingt-sept ans, à le maintenir parmi les hommes pour qu'il y accomplît sa tache et qu'il y souffrît. Pourquoi, un peu de cette force cadencée et tenace, ne pouvait-il la lui inoculer ? Et, comparant le rythme des deux pulsations, il comprenait comment, avec ce cœur fragile et fantasque, si vite épuisé, elle avait pu, malgré son tyrannique amour, à cause de lui peut-être, être à ce point cruelle et décevante...

Par la fenêtre de sa chambre, on voyait les montagnes dont une, acérée comme une incisive, paraissait si proche qu'elle en était oppressante. Du balcon, s'étendait sous les yeux un paysage vallonné où s'aventuraient les premières maisons du village. Il y avait aussi un lac, et, partout des sapins, et partout de la neige; et partout cet air fluide, si léger que les poumons paraissaient se dilater pour aspirer du vide, si froid qu'il s'insinuait à la manière tranchante d'une lame.

Dans cette atmosphère raréfiée, Marc se sentait mal à l'aise, — « L'acclimatation », expliquait Clarence — et il s'effrayait, par moments, qu'on eût emmené son petit oiseau frileux sur ces cimes glaciales. Peut-être le grand soleil, — elle aimait tant le soleil ! — peut-être l'air chaud et sec, si net lui aussi du Sahara, lui serait-il plus propice ! Par instants, des pensées folles l'assaillaient : il se voyait saisissant Dora et l'emportant, d'une seule course, jusqu'au désert. Ils arrivaient à Bou-Sâada, dans le clair de lune bleu. Une maison arabe s'ouvrait pour les recevoir, avec son patio, ses mauresques attentives et volubiles. Il lui amènerait des joueurs de flûte, des chevreaux pour qu'elle s'amuse.

— La chaleur... le Sud..., expliqua-t-il un jour, passionnément au médecin, sans se soucier de Clarence qui l'examinait de son œil bleu.

— Elle ne supporterait pas le voyage, répondit l'autre dans son français hésitant. Elle ne pourrait plus rien supporter : je puis la prolonger encore quelques jours, c'est tout. — Voyant que le jeune homme baissait la tête avec désespoir, il lui posa la main sur l'épaule : Vous savez, il n'y avait déjà plus rien à faire, lorsqu'elle est arrivée...

— Il n'y a jamais rien eu à faire pour elle, prononça Clarence gravement ; tout aura toujours été inutile...

Et comme le médecin s'éloignait, il se rapprocha de Marc, sur la dernière marche du grand

escalier où la rencontre du docteur les avait immobilisés :

— J'ai espéré être plus habile que vous ; je me suis cru doué pour faire le bonheur de quelqu'un. Et, en vérité, je crois bien que, pour n'importe quelle autre femme, j'aurais réussi. Mais elle, que pouvait lui donner, au fond, ma solidité ? Ces matériaux que j'assemblais un à un, que lui importait ?... Elle n'était pas faite pour vivre dans une maison : elle était faite pour vivre dans une fleur ou dans un rêve... Je me suis trompé. — Il soupira profondément, se tut quelques secondes et ne détourna pas ses yeux si clairs pour dire : Je vous demande pardon.

— Hélas ! murmura Marc, on m'a déjà demandé pardon une fois... Mais qu'ai-je à pardonner si ce sont nos bonnes volontés et nos vertus mêmes qui nous perdent ?...

— Non. La réussite aurait justifié et excusé mon geste : je n'ai pas réussi, donc, j'ai été criminel de vous la prendre. Elle n'a jamais cessé une minute de vous aimer...

— Je sais, dit le jeune homme, et tous deux, côte à côte, ils gravirent lentement l'escalier.

Une blonde personne, présentant cet aspect florissant des poitrinaires bien soignés, les croisa, disant au jeune Italien qui lui faisait escorte :

— ... Et d'ailleurs, il ne quitte plus sa chambre depuis quinze jours. Ce coup-ci, son compte est bon.

— Et hier, le « 25 », professeur Lébékoff, est parti, emballé dans un solide écrin de chêne, enchaîna Clarence pour son compagnon. La vie finit par paraître une chose conventionnelle quand on la voit dans un lieu pareil.

Avec surprise, Marc se tourna vers le Yankee.

— Oui, sourit-il, presque amèrement : j'en suis là. Je me demande si la mort n'est pas la réalité essentielle et la vie un préjugé dont il conviendrait de se débarrasser au plus tôt...

« C'est drôle, songea Marc, j'aurais pu dire cela, autrefois. » Et tout haut :

— Clarence, vous me faites peur, ce langage est tellement peu dans votre nature.

— Oh ! ma nature, vous savez, je viens de subir un échec qui m'inspire bien des doutes sur sa valeur réelle. Certainement, je me suis trompé depuis le premier jour de mon existence. Et vous aussi, vous vous êtes trompé. Nous ne pouvons rien savoir, nous sommes bernés et menés...

Le soir de ce même jour, Clarence s'étant absenté pour aller lui chercher, au village, un parfum dont elle avait envie, la malade se prit à interroger Marc sur la manière dont il avait vécu durant ces mois écoulés. Au début, il essaya d'éluider, puis, surpris du ton nouveau avec lequel elle posait ses questions, il finit par lui conter sa liaison avec Claude. Elle l'écoutait d'un petit air compréhensif :

— Cela ne fait rien, murmura-t-elle pour ré-

sumer ses pensées, cela ne fait rien puisque tu es à moi.

Comme il constatait soudainement qu'il n'avait même pas prévenu Claude de son brusque départ, qu'elle avait dû l'attendre à Dampierre :

— Il faut lui écrire tout de suite et t'excuser, ordonna-t-elle doucement.

Et elle était, disant cela, si ravissante, si pathétiquement épuisée et fraternelle ; il songea qu'elle s'était, dans sa lettre, comparée à un prisonnier : « La délivrance, la délivrance », se répéta-t-il avec une ineffable douleur. Il eût voulu serrer contre lui ce corps, il eût voulu crier : « Mon amour !... » Mais, pourquoi faire, elle était si sereine à l'aube de son départ.

Un autre jour, elle nomma Hans de sa petite voix qui faiblissait et se détimbrait. Marc lui dit ce qu'il savait, qu'il devait être à la veille de revenir d'Amérique où il était parti en tournée :

— Tu sais qu'il est sur le saxo un virtuose étonnant. Je pense qu'il aura récolté gloire et argent, là-bas. Peut-être est-il déjà rentré en Europe ; veux-tu qu'on se renseigne ? — Et il vivait dans une atmosphère tellement étrange, qu'il ajouta spontanément : — Veux-tu le voir ?

Elle secoua la tête :

— Ce n'est pas nécessaire... Tu lui diras que je regrette de lui avoir fait de la peine. Tu lui diras que j'ai souvent pensé à lui. Il était tellement doux et délicat, tu sais.

Elle ferma ses beaux yeux, enfonça plus fort sa tête dans l'oreiller :

— Tout pourrait être simple et bon, murmura-t-elle tout bas.

Mais elle n'avait déjà presque plus de souffle, presque plus de vie, ce soir où elle attira les deux hommes de part et d'autre de sa couche. Dans son visage amaigri à l'extrême, seuls les yeux avaient conservé leur splendeur originelle : mais ils devenaient presque effrayants d'être à ce point immenses et lumineux.

— Écoute, dit-elle, en prenant la main du jeune homme... rien qu'à toi... Je n'ai été qu'à toi...

D'abord, tant son amour s'était désincarné, tant la souffrance le réduisait à une forme enfantine et presque asexuée, il ne comprit pas à quelle chose précise elle faisait allusion :

— Le petit corps, continua-t-elle, reprenant un mot qu'il lui prodiguait, lorsqu'il la tenait entre ses bras, le petit corps, pour toi seul...

Le jeune homme sentit un flot de larmes lui brûler les paupières :

— Ça ne fait rien, articula-t-il au hasard.

De l'autre côté du lit il devinait la massive carure de Clarence ; machinalement, il leva les yeux comme pour s'excuser. L'autre était tout pâle, mais il dit de sa voix paisible :

— Cela est la vérité, Marc.

Puis, vint le jour où la mort se décida à paraître son œuvre. Elle agit promptement, saisit

ce cœur qui battait avec tant de nonchalance, éteignit sa dernière flamme. Dora râla un peu entre les bras de Marc qui la soutenait. Une infirmière préparait sans conviction un ballon d'oxygène. Cependant, les paupières de l'agonisante battaient et ses mains s'agrippaient au bras de Marc, — les mains, cette efflorescence suprême de la chair, la dernière chose qui accepte de mourir. Cependant, le jeune homme répétait avec une obstination machinale et désespérée :

— Je suis là, mon amour, je suis là...

— Oui, oui, faisait-elle tout bas, sur un ton rauque et confus qui se confondait avec le râle.

Soudain, il sembla que se dessinait sur ses lèvres l'ébauche d'un sourire, mais, au même instant, les paupières s'immobilisèrent et le souffle rompit. L'infirmière posa flegmatiquement le ballon d'oxygène.

Alors, Marc se souvint qu'il n'avait pas été là pour fermer les yeux de sa mère. Il éleva la main lentement, plein de répulsion, de regrets, — les autres yeux, ces yeux bleus, si doux, dont il n'avait pas contemplé la suprême lueur ! — et de désespoir. Le front, les tempes étaient moites ; les cils refusaient de se joindre exactement. Toujours cette fente à travers laquelle la cornée, bleuâtre, simulait un regard... Marc s'entendit claquer des dents et brusquement se souvint de Clarence : il appuya durement sur les paupières. Quand il vit qu'elles étaient étroitement closes, il releva la tête.

Or, du coin où il s'était réfugié, l'Américain n'avait pas bougé. Appuyé contre le mur, les bras pendants, les mains jointes, tout seul et à l'écart, il regardait ce lit dont il ne s'était plus senti le droit d'approcher, et les larmes inondaient son ferme visage.

\*  
\* \*

Debout dans le couloir du train qui les ramenait à Paris, Clarence dit à Marc :

— Cela a été un bonheur pour elle que vous soyez venu... Cela lui a permis de mourir tout doucement, heureuse... Mais, maintenant, elle n'a plus besoin de vous, ni de rien...

Dans un fourgon de ce même train, tout en queue, était, sous son faix de roses, un cercueil. Et dans ce cercueil reposait le tout frêle, tout diaphane corps d'une femme qui n'avait pas voulu apprendre aucune des règles qui permettent de vivre. C'est vrai : elle n'avait pas besoin de la présence, ni de la force, ni de l'amour, ni des conseils de personne, maintenant.

Marc, le front posé sur ses mains qui serraient la barre d'appui ne répondit pas : il songeait à la course immobile qu'accomplissait ce corps vers sa suprême métamorphose.

Clarence attendit quelques secondes. Il était indécis, un peu confus ; à la fin il dit avec cette brusquerie d'un homme qui coupe au plus court :

— Que comptez-vous faire, à Paris ?...

— Si vous croyez que...

— Non, ma question est mal posée. Je veux dire, — excusez-moi ! — à Paris, avez-vous l'intention de venir chez moi, de rester auprès du corps ?...

« Ce petit corps, le petit corps étouffé entre les parois de chêne », pensa Marc désespérément.

Encore quelques secondes il se tut puis, brusquement, devina la pensée de l'autre :

— Je resterai près d'elle jusqu'à la dernière minute, elle est mienne, gronda-t-il.

Clarence secoua la tête :

— Je voudrais que vous compreniez. Tant qu'elle vivait encore, parce que cela lui faisait plaisir et parce que cela était juste, vous aviez tous les droits... Maintenant, elle est au-dessus de la peine et vous, justice vous a été rendue : elle est morte entre vos bras... A Paris, vous comprenez, des amis à moi viendront, la colonie américaine...

— ...dont vous êtes un des plus distingués fleurons, interrompit Marc sarcastique.

Mais il vit son interlocuteur pâlir jusqu'aux lèvres.

— Je suis son mari. Souvenez-vous-en !

— Son mari ! répéta le jeune homme.

Blême, des velléités de meurtre étaient en lui. Son mari ! Mais c'était cela justement qu'il ne lui pardonnait point !

— J'ai tous les droits, poursuivit-il, la voix hachée et le poing lourd, elle était uniquement mienne...

Et, brusquement, il vit les paupières rougies de Clarence, ses traits affaissés, sa carrure puissante qui semblait fléchir sous le poids d'une montagne. Les vitres, le couloir, les compartiments du wagon s'abolirent : il y eut de nouveau ce pan de mur ripoliné et glacial, contre lequel debout, les bras pendants et les mains jointes, Clarence pleurait seul. De nouveau tinta aux oreilles de Marc la voix de cet homme lorsqu'il affirmait, avec sa dignité solennelle : « Cela est la vérité, Marc. » Les muscles du jeune homme fléchirent et une immense pitié noya son cœur.

Sous ce regard qui s'adoucissait, Clarence détourna la tête et ce fut à son tour d'appuyer le front contre la barre de cuivre.

— Écoutez, articula-t-il avec lenteur, péniblement, comme si chaque syllabe devait se frayer passage à travers un brouillard : ces larmes qu'il n'osait pas verser. Écoutez, si je ne vous avais pas appelé, sitôt qu'elle eut formulé le désir de vous voir, je me serais méprisé à mort. Mais je l'ai beaucoup aimée, vraiment de toute mon âme ; je suis son mari, cela n'est qu'un titre, vous pourrez même dire que c'est un simulacre ; pourtant, je vous en prie, laissez-m'en le bénéfice...

Marc devina le mot que, par fierté, il n'osa point dire : « Je n'aurai eu que cela... »

— C'est à cause de vos relations ? questionna-t-il.

— Oui... Quand je l'ai épousée on a un peu chuchoté, naturellement, la vérité s'est sue plus ou moins... Vous êtes tout de même assez connu à Paris, vous ne pouvez passer inaperçu ; si l'on vous voit chez moi, auprès... auprès du cercueil, les gens parleront encore... Nous ne pouvons leur raconter notre histoire : qu'y comprendraient-ils ?

— Oh ! fit le jeune homme rêveusement, vous n'avez pas reculé devant la jalousie et vous reculez devant le ridicule.

— C'est que la jalousie, nous en sommes seuls juges et elle n'engage que nous ; le ridicule, ce sont les autres qui le jugent et il engage avec nous la classe ou la catégorie d'êtres à laquelle nous appartenons. Nous sommes libres de braver n'importe quelle souffrance, mais non point n'importe quelle plaisanterie.

— Voilà une surprenante application d'un certain fétichisme de l'ordre, répliqua Marc par habitude de discussion, mais tout aussitôt il ajouta : Je ferai ce que vous voudrez.

Lorsque le train entra dans la gare de Lyon, Marc sauta vivement sur le quai et disparut dans la foule.

\*  
\*\*

C'est l'après-midi du 8 novembre que nous

avons enterré Dora. Les Américains amis de Clarence G. Gordon étaient venus avec lui en voiture, escortant le corbillard ; nous, nous étions simplement groupés à la porte et quand ils avaient été là nous avons suivi.

Ainsi, nous marchions derrière elle que portaient six hommes payés pour cela, six hommes qui ne l'avaient pas aimée ni même connue. On cheminait dans les allées sinueuses parmi les tombes. Nous faisons, au hasard, des réflexions sur l'insolence ou le mauvais goût des monuments funéraires ; puis sur ce cimetière lui-même, tout encerclé de maisons, banal, plat et pétrifié, vulgaire comme une ville sans passé, sans aristocratie et sans misère. Il y a, dans les montagnes, de petits cimetières si doux, caressés de vents, parfumés de plantes aromatiques, dorés de soleil ; l'hiver, bien emmitouflés de neige. C'est dans l'un d'entre eux que l'on aurait dû mettre Dora pour qu'elle fût bien. Il aurait poussé des fleurs sur sa tombe, des cyclamens et des gentianes ; parfois, un touriste aurait, sur sa croix, épilé son nom et son âge, — avec respect, parce que c'était un nom mystérieux et un âge prédestiné.

Soudain, Winipeck dit :

— Je m'étonne que Hans ne soit pas là.

Alors, nous l'avons tous regardé.

— Oui, expliqua-t-il, il est à Paris depuis huit jours, retour d'Amérique. Hier, je lui ai tout appris.

Mais on ne s'étonna pas de l'absence de Marc, on comprenait.

Lorsqu'on eut scellé sur le cercueil la lourde dalle carrée qu'ornaient quatre anneaux de bronze, nous défilâmes, pour serrer la main de Clarence et du capitaine. Car il était là, dans son uniforme de marin, avec ses yeux noirs, presque pareils à ceux de la morte, fixant la tombe avec une expression hagarde et souffrante. Il répétait : « Merci, merci », d'une façon tout à fait machinale. Clarence inclinait simplement la tête. Tous deux, côte à côte, se tenaient bien droits, par habitude de correction, et nous leur dîmes les choses qu'il fallait. Mais nous pensions à Marc.

C'est à ce moment que Hans arriva.

Il se mit un peu à l'écart et nous fit seulement un signe. Il était tout pâle et son habituelle boucle scellait son front d'un signe tendre et gracieux.

Lorsque tout le monde fut parti et qu'il n'y eut plus, autour de la tombe blanche que le silence, il s'avança. De la main, il effleura le marbre, relisant sans fin le nom et les deux dates que l'on avait gravés en caractères d'or. Et ainsi s'écoulèrent de longues minutes. Puis, il entendit le gravier crier sous des pas : il n'eut pas besoin de lever les yeux pour savoir qui venait.

Marc sentit un flot de sang furieux envahir son visage, car il n'avait pas reconnu Hans, tout d'abord. Et quoi, tout le monde la lui disputerait-il aujourd'hui ? Mais, lorsqu'il put nommer le visi-

teur et qu'il le vit esquisser un discret recul, il éleva la main. Maintenant, Marc était près de la tombe, lui aussi ; la dalle séparait les deux jeunes gens, et ce nom avec ces deux dates...

Alors, Hans leva vers son ami ses yeux qui avaient la couleur fauve et dorée des chauds pelages. Et il le fixait, avec des larmes au bord des cils, de ce regard fraternel dont Marc avait soif depuis des jours :

— Je vous remercie, Hans, murmura-t-il doucement.

## CHAPITRE X

Il fait bon marcher dans cette nuit de janvier bardée de gel. Marc, son pardessus étroitement boutonné, balance son chapeau au bout de sa main gantée de pécaris. Il vient de passer la soirée chez Martial Lefeuvrier, le critique, et il a fait un crochet pour raccompagner chez elle une journaliste allemande qui voulait, à toute force, connaître le « processus de son inspiration, et le rôle qu'il attribuait à l'érotisme dans le choix des images ». Comme la jeune femme était ambrée, ferme et alerte, il se prêta à cet interrogatoire avec entrain. Cela finit par un très vigoureux shake-hand devant une porte d'hôtel. Marc en a encore les phalanges meurtries.

Il s'arrête pour allumer une cigarette : il n'a pas sommeil. Comme jadis, comme toujours, la face mystérieuse du Paris nocturne l'enchanté et le retient. Pourquoi rentrer ? Il pourrait descendre jusqu'à Montparnasse. Là, dans une brasserie, il trouverait bien quelque camarade, ou il rêverait

tout seul derrière un demi, bercé par le remous des voix.

Par de petites rues où mijote la lueur éplorée des réverbères, il atteint le boulevard Raspail. Silence à peine rayé par la trompe d'une automobile dans le lointain. Pourquoi s'enfermer dans les re-lents d'alcool ? L'air vif qui lui mord les joues plaît à Marc. Il hésite et voici qu'il aperçoit, sur l'entablement d'une porte, une négresse dormant allongée de tout son long.

Il sait qu'elle vient là tous les soirs, qu'elle s'est échappée de l'hospice. A présent, elle repose, dans cette nuit glaciale, tout son obscur visage étoilé de satisfaction. Marc se sent honteux de son pardessus, devant ces haillons, du joli studio minuscule qu'il vient de se meubler, boulevard Saint-Germain. Oui, mais elle s'est échappée de l'hospice et, paraît-il, ne demande jamais, jamais l'aumône. Marc voudrait parler à la vagabonde mais ce sommeil satisfait le chasse : alors, il tourne en direction du fleuve. « J'ai eu tort de prendre un appartement, si petit soit-il, monologue-t-il tout bas. Déjà ces quatre murs et ces meubles m'oppressent. Je bazarderai bientôt. »

En réalité, rien ne l'oblige à partir et rien ne l'oblige à rester. Durant les quinze mois qui ont suivi la mort de Dora, le renom de Marc s'est accru. Ce « Chant funèbre » qu'il a écrit pour y déverser sa douleur l'a rendu presque célèbre. Maintenant, on attend avec impatience le roman

qu'il est en train d'achever. Mais il ne lui semble pas que son succès soit à lui, ni même ses livres. « Nous à qui rien n'appartient »... avait-il murmuré devant la négresse. Mais elle, elle avait su s'évader de l'hospice...

Il remonte la rue du Bac entre deux haies de maisons cadennassées de silence. Un homme passe en sifflotant, un flâneur comme lui ; il pourrait peut-être l'aborder, dire :

— Vous n'avez aucune raison pour rentrer, n'est-ce pas ? Moi non plus. Alors, si l'on marchait ? En remontant le cours du fleuve jusqu'au bout, jusqu'au bout, on trouverait le plateau de Langres ; et en descendant on trouverait le Havre et la mer. Là, il y a des bateaux...

Mais l'homme, sans doute, ne tarderait-il pas à lui révéler une âme de bonnetier ou de garde municipal ; ou bien il lui dirait :

— Vous vous trompez, monsieur, j'ai mille raisons de rentrer chez moi. Seulement j'ai perdu ma clé et il me faut attendre le jour pour faire forcer la serrure.

Alors, il lui offrirait toutes ses clés :

— Prenez, prenez, il y en a une qui ouvrira sûrement. Et surtout, ne me les rendez pas... Je n'en ai plus besoin : j'ai fait l'inventaire de tout, ce sont des choses bonnes à jeter...

L'homme qui siffle est déjà loin.

Quand on est un garçon bien élevé on n'arrête pas les inconnus...

Ah ! voici les quais. L'air est encore plus froid. Le fleuve coule comme il a coulé si souvent, si longtemps, si inlassablement, sous les yeux de Marc : les mêmes eaux, les mêmes lames. Oh ! fuite sans fin. Voici des taxis en maraude, voici le couple d'agents débonnaires : ce même décor, toujours. Voici les ponts rageusement arc-boutés pour maintenir éloignées les deux berges, et voici une péniche avec son œil vert. Quatre étudiants viennent en sens inverse, se tenant par le bras et titubant un peu. Derrière les murs, des gens dorment, désarmés, offerts à tous les rêves ; mais voici qu'on allume la lumière dans cette mansarde. Dans les mansardes, les vies commencent ou finissent : il y a des espoirs ou des regrets. Marc voudrait y monter. S'il trouvait un vieillard, il lui parlerait pompeusement de la majesté des têtes chenues et gonflées d'expériences ; s'il trouvait un jeune homme, il le frapperait allégrement sur l'épaule de sa main gantée : « Garçon, le monde appartient à qui se lève tôt !... » C'est si facile d'encourager les gens : ils se nourrissent de préceptes tout faits.

Oui, mais on ne monte pas chez des étrangers à trois heures du matin, lorsqu'on est un jeune homme bien élevé.

Et voici la gare d'Orsay, maintenant. Cette gare ! Marc détourne la tête ; il ne veut pas être poursuivi par le café bouton d'or, par les escaliers de fer, les guichets, les kiosques, la puanteur sur-

tout, cette puanteur spéciale des gares, si navrante lorsqu'on la respire à travers un grand adieu. Non, que cette gare reste à sa place et le laisse en paix. Au fait, le café est-il vraiment bouton d'or ?

Marc entend un pas derrière lui : encore un flâneur, sans doute. Non, plutôt un attardé qui se presse : déjà ce pas le rejoint. Alors retentit une voix inoubliée :

— Oh ! Marc, il me semblait bien que c'était vous.

Et lui murmure :

— Hans !

Ils se sont immobilisés, muets, ne sachant plus comment rompre ce silence de tant de mois. Marc note que son camarade qui, autrefois, était toujours vêtu de lâches vêtements de confection, est en smoking sous son pardessus ; sa tête, qu'il gardait nue ou couverte d'un béret basque, se coiffe d'un taupé sombre. Mais toujours ce même visage sérieux et sensuel à peine durci.

— Vous êtes en train de devenir très célèbre, Hans.

Le jeune homme hausse les épaules :

— Oh !... Vous aussi d'ailleurs. Ce soir j'étais chez la comtesse Greffulhe ; deux ou trois fois votre nom a été prononcé avec des hochements de tête admiratifs.

— Diable, vous vous mettez bien.

— On m'avait prié de venir pour jouer, répliqua-t-il rapidement de sa même voix saccadée.

Depuis mes concerts en Amérique et à Vienne, la France commence à s'occuper de moi. Sans doute, au printemps, donnerai-je un récital salle Pleyel.

— Les cinq mille spectateurs pour vous applaudir, murmura rêveusement Marc.

Hans se mit à rire :

— Vous avez de la fantaisie. La salle en contient au plus trois mille, c'est déjà bien.

Il était en train de se faire, avec son saxo, une réputation comparable à celle d'Andrès Ségovia, avec sa guitare. Déjà, Ravel et Stravinsky achevaient, l'un une sonate pour saxophone et violoncelle, l'autre une fugue, toutes deux destinées au virtuose.

Ils marchaient maintenant côte à côte, de leurs pas qui avaient, d'emblée, épousé le même rythme, parlant à mi-voix, réticents et comme craintifs. Ils étaient ensemble, soit, mais, s'ils aventureaient plus loin leur recherche, dans quel lieu, en réalité se trouveraient-ils ? Peut-être si loin, peut-être morts.

— Ne composez-vous plus ? demanda Marc.

— Si, quand je peux. Ces concerts me font perdre tout mon temps. Quand j'aurai réuni assez d'argent pour vivre, alors sans doute, couperai-je tous les ponts, et m'enfermerai-je dans quelque trou pour me consacrer à mon œuvre.

— C'est bien cela... Vous serez certainement à même de réaliser votre projet bientôt : les concerts en Amérique doivent être royalement payés.

— Il faut beaucoup d'argent pour vivre, fit-il évasivement.

Marc se souvint qu'autrefois son compagnon vivait de rien : « Quoi, songea-t-il, un subit amour du luxe ? les femmes ? le jeu ?... »

— Vous avez commencé un ouvrage ?

— Oui, une sorte de tragédie symphonique. Cela s'appellera *Prométhée*... Ou le *Triomphe de Prométhée*...

— Un rien !

Hans esquissa un geste d'impatience :

— J'ai fini de chanter ce que vous appeliez mon honnête chœur tyrolien... Oui, les problèmes de technique me passionnent, les sonorités rares qui évoquent des mondes révolus ou des mondes à naître. Qu'irais-je faire dans ma musique ? J'y voudrais mettre quelque chose de permanent et d'essentiel. Et encore non, ce n'est pas ça : je voudrais que ma musique fût musique et rien d'autre...

Marc s'interrogea tout bas : « Algébriste ? Acrobate ? Lui qui faisait de son art une perpétuelle bien que discrète effusion... »

Ils traversaient maintenant le pont de la Concorde et soudain, ensemble, dans cette nuit glaciale et noire, ils s'arrêtèrent. En bas, on entendait le frôlement soyeux du fleuve contre les piliers ; on entendait aussi, sur la berge, une voix avinée qui psalmodiait un nom.

— Vous souvenez-vous ? demanda Marc.

Et Hans inclina la tête :

— Il y avait des oiseaux... Oui, nous avons été incroyablement, formidablement riches, cette nuit-là.

Alors ils se turent, car tous deux venaient de penser à Dora. En vérité, ils n'avaient pas cessé de penser à elle depuis leur rencontre, et maintenant, voici qu'ils reprenaient leur marche, serrant ce nom au bord de leurs lèvres.

— Elle vous a nommé avant de mourir, fit Marc au bout de longues minutes. Elle m'a prié de vous demander pardon pour la peine qu'elle vous avait faite. J'aurais dû vous dire cela sur sa tombe, mais j'ai cru que je vous reverrais.

— Je suis parti pour Vienne le lendemain.

— Et moi, le soir même, me réfugier dans la forêt de Compiègne... Au fond, nous ne nous sentions pas encore le courage de prononcer son nom ensemble.

— Dora ! murmura Hans avec douceur.

— Oui... C'est maintenant qu'elle est morte, perdue pour nous tous, c'est maintenant seulement que nous osons en parler. Si nous avions su, autrefois, nouer autour d'elle une chaîne simple et amicale, peut-être ne serait-elle pas morte. Nous avons été trop exigeants et pas assez fraternels : un petit être si affamé de protection...

— On ne partage pas ce qu'on aime, dit Hans.

— Oui, oui, parce que nous, nous aimons avec précision, avec lucidité et avec convoitise. Mais les femmes s'accoutument si bien des sentiments

ambigus, et Dora surtout, qui ne pouvait rien admettre que flou et mal situé. Toutes les femmes flottent au bord de l'inceste : elles ont le goût des sentiments équivoques, à la fois trop ardents et trop tendrement respectueux. Nous, il nous faut plus de clarté, ou plus de réalité. Sans doute une incroyable quantité de larmes est-elle née de ce malentendu. J'ai voulu imposer à Dora ma conception de l'amour et elle m'a quitté ; Clarence a voulu tout seul, en mari très compétent, organiser son bonheur et elle est morte. Je crois qu'elle avait besoin de nous tous.

Il agitait la tête gravement ; tout lui paraissait évident et facile : nouer autour de Dora la ronde des grands frères trop tendres et trop chéris, chacun lui portant ce qui pouvait lui être agréable, chacun l'entourant, la défendant ; que cela aurait pu être facile, mon Dieu !

— Vous oubliez une chose, dit Hans d'une voix lente. C'est vous qu'elle aimait avec... avec son corps. Si, au contraire... — Il soupira, serra ses lèvres épaisses : Vous n'auriez pas accepté qu'elle fût à moi, par exemple.

Marc, tout en marchant, laissait traîner sa main sur le parapet de granit. A lui ? Pourquoi pas ? Ce corps doré, ces longues jambes de chasse-resse... Pourquoi pas ? Il eût suffi que parfois, de sa petite main, elle caressât son visage quand il était trop fatigué. De se sentir à ce point dépouillé d'exigences l'écœura :

— Laissons cela, fit-il un peu sèchement, maintenant nous ne savons plus.

Ils cheminaient dans le même sens que le fleuve. En poursuivant jusqu'au bout, jusqu'au bout, ils trouveraient Le Havre et la mer : là, il y a des bateaux.

— Vous savez que je serais parti pour Haïti si elle vous avait élu à ma place ?

— On m'a dit... Moi, je suis allé dans ma famille, puis à Vienne. Que de choses sont passées depuis !

— Que de choses ! répéta Marc.

Au passage, il leva les yeux vers la mansarde toujours allumée. Là agonisait un vieillard, ou bien c'était une petite bonne qui lisait furtivement un roman plein de viols, de vols et de meurtres, ou encore, un ridicule adolescent s'imaginant que cette nuit s'éployait pour lui seul. Dans le ciel où scintillaient des étoiles, cheminaient lentement deux nuages inégaux.

— Ils se promènent comme nous, nota Marc, et, comme nous, ils n'ont rien à se dire.

Hans secoua la tête avec un rire bref :

— Dois-je vous faire ma biographie ?

— Inutile. Je devine votre vie de virtuose : les salons où l'on vous encense, les salles de concert où l'on vous acclame ; les femmes qui se jettent à votre tête, de mûres, adhérentes comme du caramel mou, d'adolescentes qui vous attirent toutes sortes d'ennuis. Par là-dessus les impresarii

avec lesquels il faut se battre pour sauvegarder un minimum d'argent et un minimum de dignité.

— Oh ! c'est cela... J'ai été un fameux ours, autrefois ; maintenant je ne le suis plus : je baise même la main des dames, parole d'honneur ! D'abord j'ai voulu être riche pour Dora, aujourd'hui, je veux être riche parce que c'est comode... Dites-moi, il est millionnaire, Clarence Gordon.

Marc fronça les sourcils :

— Oh ! ce n'est pas pour ça qu'elle l'a épousé. Vous devenez étrange, Hans.

— Non... L'argent aussi, ça protège. Dans la chaîne dont vous parliez tout à l'heure, il aurait fallu admettre l'Américain avec ses dollars.

— Taisez-vous... Il aurait fallu... Il n'aurait rien fallu du tout. Si ni notre amour, ni notre talent, ni l'honnête solidité de Clarence n'ont pu la rassurer, c'est qu'elle éprouvait, à l'égard de la vie, un effroi radicalement insurmontable. Dès qu'elle l'a pu, elle s'est évadée : elle est morte si doucement.

— Vous lui aviez pardonné son départ ?

Marc souleva les épaules d'un geste qui disait :  
« Que vouliez-vous que je fasse ? »

— Moi, je lui ai mal pardonné. En vous quittant, elle reniait quelque chose qui avait été notre jeunesse à tous : un certain sens poétique, dangereux et fier, de la vie. Après, tous, plus ou moins, nous avons renoncé, aussi.

— Savez-vous que Simone est mariée ? questionna vivement Marc auquel les paroles de son ami remémorèrent soudain le désenchantement éprouvé un jour devant les yeux où ne sommeillait plus la cruauté de l'onde. Mariée et mère dans quelques mois.

Hans secoua la tête de son ancien geste têtue :

— Je m'en doutais... Avec un commerçant orné d'une belle chaîne de montre ?

— Avec un professeur... Je suis sans nouvelle d'elle depuis longtemps. — Il se tut, songeant à Claude Reuilly dont il savait qu'elle était malade, contrainte, par les dépenses de son fils, à un travail acharné, presque humiliant. Il murmura pour lui-même : Que de choses !... Puis sa pensée changea d'objet : A propos, et Winipeck ?

— Fou, tout bonnement fou, oui. A mon dernier passage à Vienne, j'ai appris qu'on venait de l'interner. A l'asile il peint : des choses, paraît-il, naïves et déchirantes. Il reproduit presque trait pour trait la destinée de Van Gogh ; c'est drôle.

— En voilà un, du moins, qui ne s'est pas renié, dit Marc avec une ironie amère : il est allé jusqu'au bout de son personnage. Et Sergio ? Voyez-vous, j'ai cessé presque toute relation avec notre petit groupe de jadis ; je vois seulement un peu Worokowski. Il a épousé une Allemande qui sculpte le bois, la cire et les marrons. Une dèche sinistre...

— Sergio aussi est marié, avec une espèce de

boniche incapable d'assembler correctement dix paroles ; l'autre jour il est venu me voir à l'hôtel où je suis descendu. Il m'a emmené chez lui. Vous savez avec quelle merveilleuse fantaisie il jouait avec les couleurs ; maintenant, il paraît avoir perdu cette allégresse visuelle : ses compositions sont beaucoup trop concertées. La vérité, c'est qu'il s'ennuie à mort : sa peinture s'en ressent... Qui de nous ne s'ennuie, d'ailleurs ? Nous ne savons plus pourquoi nous travaillons ; nous sommes dans un monde qui fait eau de toutes parts. Les rats, malins, ont déjà déserté le navire mais, nous, nous restons, ne voulant pas l'abandonner et ne souhaitant pas le sauver.

— C'est juste, dit Marc, il nous manque une foi.

Il considéra son ami avec une sorte d'allégresse : allaient-ils se retrouver, se parler comme jadis ?

— Regardez donc la péniche, fit-il, pour prononcer un mot ancien.

Ils passèrent devant la gare d'Orsay sans que celle-ci fit mine de se jeter à leur poursuite. Pourtant, Hans désigna d'un court mouvement de tête le monument :

— Est-ce par là qu'elle est partie aussi, la deuxième fois ?

— Et je suis revenu tout seul...

— Ces quais ! J'y ai pensé en Amérique, savez-vous, en Allemagne, partout. Tout à l'heure je m'y aventurais dans l'état d'âme d'un pèlerin, et voici

que je vous ai vu... Dites-moi, Marc, que faites-vous ?

Le jeune homme regarda le fleuve : ces mêmes eaux, ces mêmes larmes, cette fuite sans fin...

— Je travaille, fit-il évasivement.

— Et Clarence Gordon ?

— Lui ? Figurez-vous qu'il s'est affilié à la Christian Science, ou à quelque chose d'équivalent. Un homme si positif ! Je le rencontre parfois : il est presque vieux ; il a pris cet aspect papelard et bureaucratique des philanthropes. Il me sermonne chaque fois à cause de mes écrits qu'il trouve malfaisants parce que trop amers.

Hans eut son rire bref :

— Vous pourriez lui répondre que, sans son intervention, vous n'auriez pas composé le *Chant funèbre*.

— C'est ce que j'ai fait, mais très gentiment, car je lui sais un gré infini de ce livre qui m'a classé. — Il plissa amèrement sa bouche dédaigneuse : — C'est drôle, hein ? en un certain sens je devrais le remercier de m'avoir pris Dora.

— Tout sert, dit Hans.

— Tout se guérit, dit Marc.

Ils se regardèrent comme pour chercher sur leur visage une cicatrice ou le symptôme d'un nouveau. Vaguement ils sourirent. Dans le cerveau de Hans, défilèrent des Américaines entreprenantes, des Allemandes pâmées : bouches offertes qu'il cueillait au passage, souvent avec plaisir.

Marc évoquait sa maîtresse actuelle, cette romancière au passé trouble et orageux, à l'égard de laquelle une intense curiosité sensuelle et cérébrale lui tenait lieu d'amour. Puis, une silhouette se profila à la frontière de son cœur : un visage dans lequel s'incarnaient une pâques perpétuelle et la lumineuse rigueur des hautes cimes. Il sourit encore, avec une tendresse nostalgique, rêvant à ce regard limpide et souverain ; il répéta :

— Tout se guérit !

Mais ses yeux, de nouveau, accrochèrent le fleuve. Là-bas, la mer et les bateaux : fuite sans fin. Sa main, dans la poche du pardessus, heurta les clés : des clés pour ouvrir un appartement et des meubles où il n'y avait que des choses depuis longtemps inventoriées, usées, des choses bonnes à jeter.

— Il y a une négresse qui, tous les soirs, dort dans la rue, commença-t-il soudain, d'une voix à la fois précipitée et lointaine, sur l'entablement d'un porche, boulevard Raspail ; elle s'est évadée de tous les hospices.

Et Hans qui n'avait pas oublié le cheminement des pensées de son ami répliqua :

— Marc, nous ne nous évaderons pas de notre vie... Jusqu'à ma mort je jouerai du saxophone, jusqu'à votre mort vous écrirez.

Ils parlèrent encore longtemps, des uns, des autres ; d'eux-mêmes par allusions ; de l'avenir par prophéties désenchantées. A la fin, se sentant

las et transis, ils s'arrêtèrent pour se dire adieu.

— Vous reverrai-je ? demanda Marc.

— Je pars dans deux jours pour Berlin ; je ne reviendrai pas avant six mois.

Son camarade hocha la tête : au fait, que se seraient-ils dit de plus ? Que se seraient-ils appris de nouveau ?

— Oui, murmura-t-il, soyez heureux !

Ils se serrèrent longuement la main sans oser croiser leurs regards. Puis, Hans, rapidement, s'élança à travers le Pont-Royal, cependant que Marc demeurait immobile, adossé contre le parapet. Il regardait partir son ami ; il écoutait ce pas qui sonnait fort sur l'asphalte. Puis, l'ombre et le bruit s'éteignirent, et il n'y eut plus que le frôlement soyeux de l'eau contre les piliers du pont.

Puis, le vent s'éleva...

Décembre 1931-Mai 1932.

FIN

—  
E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 6-1934.  
—

JEUNESSE.



## DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

<p><b>ALANIC (MATHILDE)</b> Les Danaïdes, roman. . . . . 12 »</p> <p><b>BORDEAUX (HENRY), de l'Acad. française</b> Le barrage, roman. Nouvelle édition illustrée. . . . . 15 »</p> <p><b>COLINE (CONSTANCE)</b> La main passe, roman (10<sup>e</sup> m.). 12 »</p> <p><b>DU COURTELINE POUR LES JEUNES.</b> 12 »</p> <p><b>COURTHS-MAHLER</b> Le cœur d'une mère, roman. Traduit de l'allemand par Alice Cuénoud. . . . . 12 »</p> <p><b>DAUDET (LÉON), de l'Académie Goncourt</b> Un amour de Rabelais, roman (15<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 »</p> <p><b>DELLY</b> La douloureuse victoire, roman (40<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 »</p> <p><b>DURTAIN (LUC)</b> Frank et Marjorie, roman. . . 12 »</p> <p><b>FARRERE (CLAUDE)</b> Les quatre dames d'Angora, roman (34<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 »</p> <p><b>FOLEY (CHARLES)</b> C'était pour rire! roman. . . . 12 »</p> <p><b>FRACCAROLI (ARNALDO)</b> Le paradis des jeunes filles. (Jeunes filles américaines), roman. Traduit de l'italien par Yzelen. . . . . 12 »</p> <p><b>FRAPIÉ (LÉON)</b> Le garçon à marier, roman . . 12 »</p> <p><b>GENEVOIX (MAURICE)</b> Marcheloup, roman (10<sup>e</sup> mille). 12 »</p> <p><b>GREGH (FERNAND)</b> L'œuvre de Victor Hugo. 1 vol. in-8°. . . . . 30 »</p> <p><b>HENRIOT (PHILIPPE)</b> Le 6 février (20<sup>e</sup> mille) . . . . 12 »</p> <p><b>KELLERMAN (BERNHARD)</b> Le tunnel, roman. Traduit de l'allemand par Cyril Berger et Werner Klette. . . . . 12 »</p> <p><b>LEBLANC (MAURICE)</b> L'image de la femme nue, roman (18 mille) . . . . . 12 »</p> <p><b>LEFÈVRE (FRÉDÉRIC)</b> La difficulté d'être femme, roman. . . . . 12 »</p> <p><b>MACHARD (ALFRED)</b> L'amant blanc, roman (55<sup>e</sup> m.) 12 »</p> <p>La femme d'une nuit, roman (130<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 »</p> <p>Le maître des femmes, roman (33<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 »</p>	<p><b>MACHARD (RAYMONDE)</b> Les deux baisers, roman (2 mille) . . . . . 2</p> <p>L'œuvre de chair, roman (21. mille) . . . . . 12</p> <p>La possession, roman de l'amour (300<sup>e</sup> mille) . . . . . 12</p> <p><b>MAGENDIE (JEANNE)</b> Visage contre visages, roman. 12</p> <p><b>MARGUERITTE (VICTOR)</b> Nos Egales, roman de la femme d'aujourd'hui (50<sup>e</sup> mille) . . . 12</p> <p>L'or, roman (29<sup>e</sup> mille) . . . . 12</p> <p>La femme en chemin, en 3 vol. (1.073.000 exempl.) chacun . . 12</p> <p>Vers le bonheur, en 3 volumes (440.000 exemplaires) chacun. 12</p> <p><b>MORDACQ (GÉNÉRAL HENRI)</b> Les leçons de 1914 et la pro- chaine guerre. . . . . 12</p> <p><b>PORCHÉ (FRANÇOIS)</b> Vers (1928-1933). . . . . 15</p> <p><b>RABETTE</b> Nous, mamans . . . . . 12</p> <p><b>REBOUX (PAUL)</b> Madame de Pompadour, reine... et martyre (25<sup>e</sup> mille) . . . . 12</p> <p>Le phare, roman (16<sup>e</sup> mille) . . 12</p> <p><b>ROBIN (D' GILBERT)</b> Les drames et les angoisses de la jeunesse. . . . . 12</p> <p><b>ROGER (NOËLLE)</b> Jean-Jacques le promeneur solitaire. . . . . 18</p> <p><b>ROMAINS (JULES)</b> LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ Roman I. Le 6 octobre (42<sup>e</sup> mille) . . 12 II. Crime de Quinette (35<sup>e</sup> m.). 12 III. Les amours enfantines (31<sup>e</sup> mille) . . . . . 12 IV. Éros de Paris (31<sup>e</sup> mille) . . 12 V. Les Superbes (25<sup>e</sup> mille) . . 12 VI. Les Humbles (25<sup>e</sup> mille) . . 12</p> <p><b>TARDIEU (ANDRÉ)</b> L'heure de la décision (29<sup>e</sup> m.). 12</p> <p><b>THULIEZ (LOUISE)</b> Condamnée à mort. . . . . 12</p> <p><b>TINAYRE (MARCELLE)</b> Château en Limousin, roman vrai (15<sup>e</sup> mille) . . . . . 12</p> <p><b>TRILBY (T.)</b> Bouboule à Genève, roman (10<sup>e</sup> mille) . . . . . 12</p> <p><b>VIANCE (GEORGES)</b> La France veut un chef. . . . 12</p>
--	--